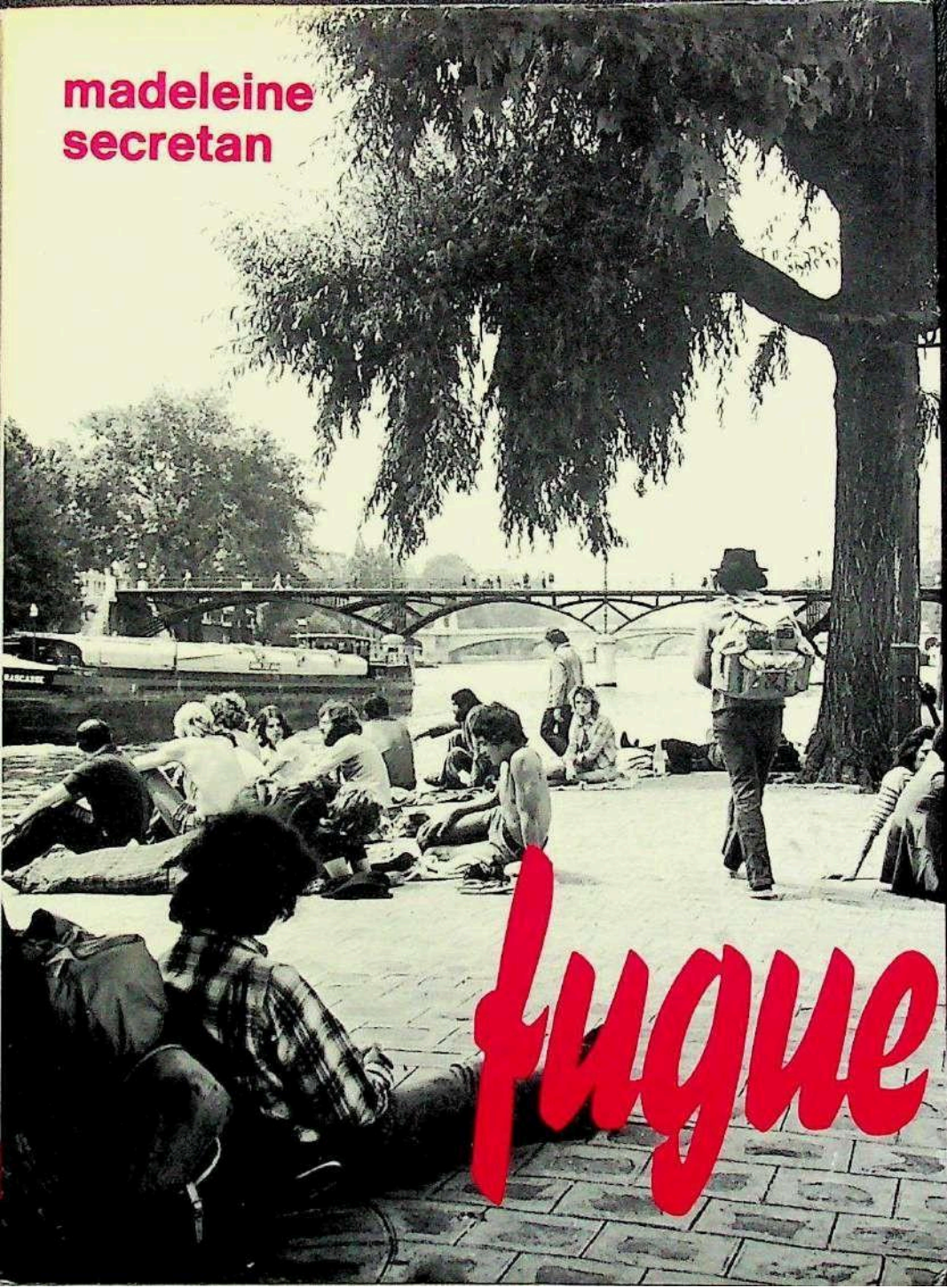
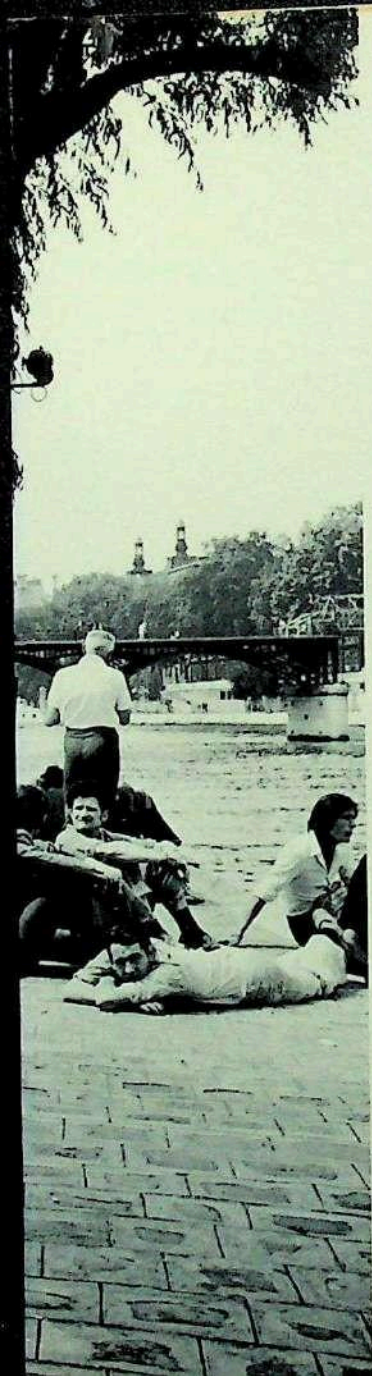


**madeleine
secretan**



Fugue



MADELEINE SECRETAN

FUGUE

ROMAN

ÉDITIONS ENEBÉ
Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)

DU MÊME AUTEUR:

Pour les enfants

Billy	208 pages
Hugo et Billy	182 pages
Suite de « Billy »	
Départ pour l'Amérique	205 pages
Le Trésor du Vieux Coffre	128 pages
Mario, l'Enfant du Sud	132 pages
Aventures au Village	132 pages
Tojo et le Diamant	160 pages
Gentiane et son Frère	139 pages

Pour les aînés

Le Chant d'une Nuit d'Orage	219 pages
Le Bonheur n'est pas un Rêve	194 pages
Mon Neveu Olivier	180 pages
Incognito	194 pages
L'Héritage de Tante Caro	180 pages

MADELEINE SECRETAN

FUGUE

ROMAN

Couverture
Photo Paul Ranc



COLLECTION
DE LA PETITE SOURCE

ÉDITIONS ENEBÉ
Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)

**Droits de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays**

**Copyright 1971 by Editions Enebé
à Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)**

CHAPITRE PREMIER

— Quelle foire, aujourd'hui!

— Il fait beau temps, c'est pourquoi tout le monde a pris l'air...

— Dans ce populo, tu ne cadres pas avec ton visage rose de gros bébé. Pour t'en convaincre, regarde-toi dans les vitrines! Luc! Quand est-ce que tu vas te moderniser?

— Bientôt!

— Ah!

Mark fit une grimace; un sourire qui se voulait ironique et moqueur glissa de ses lèvres à ses yeux.

Ils se frayèrent un passage au travers de la foule; un moment séparés par le flot des gens, ils se rejoignirent.

Le soleil brillait sur cette mer humaine, hétéroclite, disparate, qui déambulait dans la longue rue dont les trottoirs, encombrés d'étalages de toutes sortes, de pacotille, masquaient en partie les boutiques ayant porte sur la rue: un océan de couleurs mouvantes, de visages dissemblables, d'expressions différentes.

Luc observait ceux qu'il côtoyait. La remarque de son ami avait fait monter à son visage encore un peu plus de rose qu'à l'accoutumée. Il en éprouva de la confusion. Mark disait juste; il n'était pas dans le ton, il le savait. Sa tenue soignée, bourgeoise, faisait le même effet qu'une fausse note dans une symphonie ou qu'un coup de pinceau mal-adroit et terne sur un tableau éclatant de couleurs. A la

dérobée, il regardait Mark, son camarade d'études. Sa mise et toute sa personne s'harmonisaient avec cette foule: une chevelure abondante, frisée, tombait sur ses épaules, encadrant un visage d'apôtre, au nez rectiligne, à la bouche souriante, aux yeux noirs étincelant de malice et de bienveillance. Il était beau, cet étudiant de 19 ans dans ses habits non conventionnels, chemise à dessins, tenue négligée.

A l'angle d'une rue, ils s'approchèrent d'un attroupe-ment. Un jeune loqueteux, bonnet crasseux sur la tête, cheveux en désordre, visage grasseux et luisant, faisait sortir d'une guitare des sons plaintifs et aigus. Un partenaire gesticulait, sautait, comme ces jouets mécaniques que l'on voyait autrefois, sortant d'une boîte et actionnés par un ressort. Des policiers arrivèrent et en un instant la foule se dispersa.

Luc s'arrêta.

— J'ai soif, dit-il.

— Allons prendre un scotch.

Ils entrèrent dans un bar regorgeant de monde. Ils commandèrent leur boisson et allèrent la boire sur le trottoir.

Sans prononcer un mot, ils regardaient le mouvement de la rue. Sur le visage de Luc, la contrariété, l'agacement se lisaient. Un fardeau semblait alourdir ses épaules. Relevant la tête, l'air déterminé, il regarda son ami:

— Je pars dans deux jours...

Mark ne montra aucun étonnement.

— Tu as raison. Où vas-tu ?

— Sur le continent.

— A Paris ?

— Oui.

— Tes parents ?

— Ils le sauront quand je serai parti. J'ai averti ma sœur.

— Elisabeth ?

— Non, Judith. Tu viens avec moi ?

— Tu me tentes, mais c'est impossible. Du moins pour tout de suite.

— Pourquoi ?

Mark parut réfléchir un instant. Le regard errant sur la foule remuante, il répéta :

— Impossible.

— Ton père ?

L'étudiant secoua sa chevelure, fit une moue moqueuse :

— Lui ? Tu parles ! Un bon débarras, si je m'en vais. La question n'est pas là. Ici, je peux « f... le camp » sans que personne ne s'inquiète de moi pendant toutes les vacances. Ma mère est en Amérique depuis un mois, pour affaires ! Un grand mot qui cache beaucoup de choses... Elle s'imagine que j'ai cru tout ce qu'elle me racontait. Pour lui faire plaisir, je lui ai souhaité bon voyage et bonnes affaires ! De son côté, mon père s'en donne à cœur joie. C'est fort distrayant de voir tous les deux jours une nouvelle silhouette féminine faire son entrée dans l'appartement privé de l'auteur de mes jours... J'en ai des écœurées... Ses sourires, son argent, qu'il me jette comme une pâture qu'on lancerait à un animal pour qu'il se tienne tranquille, ça me dégoûte, pour ne pas dire plus.

— Alors, file... Tu viens avec moi.

— Non. Mon père m'a remis hier une lettre de ma grand-mère, qui habite l'Ecosse. Elle m'invite, comme quand j'étais enfant, à passer quelques semaines chez elle. Je l'aime, ma grand-mère. C'est la seule personne qui

m'ait jamais aimé. Dommage que son fils ne lui ressemble pas. Mais c'est calme et monotone, là-bas, à la campagne. Après une semaine dans cette solitude, je m'ennuierai de la ville. Ma grand-mère m'annonce qu'elle a invité plusieurs jeunes, des étrangers, pour que je ne sois pas seul. Elle essaie de me faire plaisir; je ne veux pas la décevoir. Mais, si vraiment la vie est intenable dans ce bled, je te rejoindrai à Paris dans une semaine, peut-être dans quinze jours. Tu vas où, à Paris ?

Luc haussa les épaules, indécis:

— Je ne sais pas...

— Ta mère est Française. N'as-tu pas des parents, là-bas ?

Ahuri, Luc ouvrit de grands yeux:

— Tu m'étonnes! Imagines-tu que je vais sortir d'une prison pour entrer dans une autre ?

— Tu me parais encore tellement bébé rose! Sauras-tu te débrouiller tout seul ?

Et Mark éclata de rire.

Son ami lui jeta un regard noir:

— J'ai quelque chose de beaucoup plus intéressant à faire que d'aller rendre visite à mon vieil oncle un peu gâteux qui habite au sixième étage d'une maison croulante.

Après une pause, il ajouta, le ton de sa voix volontairement accentué pour produire un effet d'importance:

— Très intéressant, je dirais même passionnant, une aventure fantastique, ce qui me décide à partir...

Incrédule, Mark lança:

— Tu fais du théâtre ? Ça ne te va pas mal!

— Aucune comédie! La vérité pure.

— Explique-toi.

— Attends que j'aie fini mon verre.

Il éprouvait le plaisir de provoquer une mise en scène spectaculaire par un suspense voulu. Il fallait aiguïser la curiosité de Mark. Après un silence, il dit, voulant paraître sérieux et réfléchi :

— Je me demande si je fais bien de t'en parler...

— Si tu as quelque envie que je vienne te retrouver, raconte. Sinon, j'ai tout le loisir d'aller me balader ailleurs. Tu fais du mystère! Je parie que c'est une affaire de drogue.

Luc eut un haut-le-corps :

— Ah! non, pas cela! Je te laisse le champ libre; quant à moi, je n'y touche pas.

— Oh! ceux qui en font le commerce ne sont pas ceux qui en consomment le plus, loin de là.

Mark savait qu'il avait touché la corde sensible pour arriver à ce que son ami se dévoile. Il en fut pleinement convaincu quand il l'entendit répondre :

— Tu te trompes de chemin... Mon affaire se place dans un tout autre ordre. Elle se trouve sur le plan sentimental!

— Hum! Ça, alors... Serais-tu amoureux ?

— Presque.

— Ah! seulement presque!... Il y a encore de l'espoir! Et tu pars en campagne...

— Pour la retrouver. Tu as deviné juste!

Mark secoua sa chevelure; il regarda Luc d'un air de pitié, et articula :

— Tu as perdu la tête!

Son ami éclata de rire. Il sortit de la poche de son habit une coupure de journal.

L'étudiant s'en empara vivement :

- Qu'est-ce que c'est ?
- La photo de trois chanteuses que ma sœur a découpée dans un magazine. Regarde celle du centre. Elle est belle, n'est-ce pas ?
- Oui, elle est belle; d'accord. Une bouche un peu trop grande.
- Non, je l'aime comme ça.
- Oh! là...
- Elle s'appelle Marina.
- C'est le nom qui t'a charmé ?
- Et sans attendre la réponse, il enchaîna:
- Elle vient d'où ?
- De France, paraît-il.
- Son âge ?
- Dix-huit ans.
- Tu la connais ?
- Mes parents l'ont reçue, un soir...
- Tes parents ? C'est sérieux!
- Justement le soir où nous étions à l'Opéra. Je ne l'ai pas vue.
- Pauvre! Tu as tout perdu. Si tu avais su... Et alors ?
- Alors, voilà: on arrange une petite histoire, ma sœur et moi.
- Ta sœur... Laquelle ?
- Judith. Elisabeth est trop sage; elle ne voudrait jamais marcher dans ma combine.
- Ta combine ?
- Oui; à la maison, j'étouffe. J'ai besoin de grand air. Il faut que je m'évade.
- Moi, je râle parce que mes parents font la grève du foyer, et toi tu rouspètes parce qu'ils y sont fidèles. Tu comprends ça ?

— Viens vivre une semaine chez nous, et je n'aurai plus d'explication à te donner...

— Oui, j'ai saisi ce que tu veux dire: la première chose que j'aurais à faire, ce serait de couper mes cheveux.

— Exactement! Et tout ce protocole, ce conventionnel... Pas un pied en dehors du chemin, rien qui ne soit pas « comme il faut », du moins à l'apparence. Je te le répète: j'étouffe là-dedans. Il faut que j'en sorte... Ce soir, je devrai rentrer à la maison, m'asseoir à cette table où tout est trop bien ordonné, à laquelle mon père aura certainement invité une personnalité qui méritera qu'on lui accorde tout le respect dû à ses titres éminents.

— Eh bien! « courbe ». Allons manger dans un restaurant chinois. J'en connais un où le menu est très bon. Tu lances un coup de fil à la maison...

— Non, je ne téléphone pas.

— Pourquoi? Tu éviterais une scène.

— Si je téléphone, ma mère me répondra qu'il est indispensable que je rentre, que nous avons justement une personne très intéressante à table, qu'il faut absolument que je fasse sa connaissance, etc. Je connais ses arguments qui, la plupart du temps, sont loin de la vérité. Mon crime d'abandon du foyer paternel sera doublé de désobéissance.

— Oui, tu as raison.

— Demain matin, je leur présenterai mes excuses et mes regrets en leur disant qu'il m'était impossible de téléphoner... que j'aurais bien aimé... que je suis navré de ne pas avoir rencontré ce monsieur qui parlait si bien et qui m'aurait sûrement convaincu par ses sages conseils... et dont ma mère me donnera d'amples détails. J'ai l'habitude de ces comédies; je sais très bien jouer mon petit jeu! On n'y voit rien... je conserve ma tenue impeccable.

— Quel hypocrite!

— Tu peux le dire! Mais attends seulement quelques jours. Viens me retrouver à Paris; tu ne me reconnaîtras plus.

Machinalement, Luc avait remis dans la poche de sa veste la coupure de journal sur laquelle se trouvait la photographie de la jeune chanteuse.

Les deux étudiants s'étaient adossés au mur de l'immeuble. La foule continuait à passer devant eux. Chacun suivait son chemin... Dans cette masse de vies humaines qui se côtoyaient de si près, ils étaient les uns et les autres solitaires, ne connaissant vraiment que soi-même, portant chacun son propre fardeau. Et, sur tous ces visages, ce fardeau se traduisait par une expression différente selon qu'il était lourd ou léger, décevant ou apportant l'espérance, accepté ou contesté.

C'était samedi. Les deux étudiants décidèrent d'allonger les heures en allant jusqu'à Hyde Park avant de rejoindre le quartier des restaurants chinois, et ils s'entassèrent dans le métro fourmillant de monde.

Le beau temps, le soleil rieur et réchauffant avaient donné rendez-vous à tous les assoiffés de lumière et de chaleur, et ils étaient nombreux.

De jeunes chevelus, en habits noirs débraillés, faisaient tache contre les murs clairs au sortir des passages souterrains; nonchalants, assis par terre, jambes écartées, ils grattaient sur leurs instruments de musique, attendant l'obole des passants. Semblables à des aimants, ils attiraient d'autres jeunes qui n'avaient d'ambition que celle de leur ressembler.

Partout, la foule... Dans le parc, des grappes d'êtres humains s'immobilisaient un moment pour écouter brailler

quelques idéalistes rugissant le trop-plein de leurs poumons et de leur cerveau. Sur la poitrine et dans le dos, quelques-uns s'étaient habillés de pancartes servant à afficher leurs idées révolutionnaires ou pacifiques.

Luc et son ami étaient tellement habitués à de telles scènes qu'ils passèrent rapidement, l'œil indifférent. Pourtant, Mark en désigna un à son camarade :

— Tu vois celui-là ?

— Oui; Dieu est mort! Il doit en être convaincu pour l'avoir si bien écrit, noir sur blanc.

— Et voilà un fanatique qui soutient la controverse, semble-t-il, avec virulence. On ne comprend pas ce qu'il dit, mais, à voir son air et ses gestes...

— Le portrait de mon père, lança Luc, moqueur. S'il était là, il en ferait autant, je t'assure.

Les yeux de Mark s'allumèrent d'un fin sourire :

— Et tu ne serais pas fier ?

— Non, pas du tout.

— Mais enfin, quand on a des convictions, quelles qu'elles soient, il est légitime et juste de les défendre si l'on rencontre quelqu'un qui les démolit.

— D'accord; quand on a des convictions...

— Toi, tu n'en as pas; moi non plus, d'ailleurs. C'est peut-être notre tort.

— Peut-être... répondit Luc, pensif. Que veux-tu ? Je n'y vois plus clair et ça m'assomme de chercher, de réfléchir, de juger, de comparer. Alors, je lâche tout, j'abandonne... On est plus heureux, c'est-à-dire qu'on est moins malheureux.

Mark considérait son ami avec attention :

— Pourtant, tu es comblé. Une famille très à l'aise, deux sœurs charmantes, des parents dont tu peux être fier.

Quant à moi, c'est quand même différent, et j'ai des raisons de faire la grimace. Mais passons... et laissons à d'autres le loisir de se chamailler.

Et, regardant Luc du coin de l'œil, il ajouta :

— Aujourd'hui, tu as d'autres soucis, mon vieux ! Marina, la belle chanteuse... J'attends toujours la fin de l'histoire. Ne trouves-tu pas que je suis très patient ?

Luc rit et détourna la tête. Il articula en hésitant :

— La foule me ferme la bouche.

— Bon ! On attendra d'être au restaurant. Tu ne vas quand même pas me laisser sur ma faim longtemps encore.

Mark conduisit son ami jusqu'au restaurant chinois. Il était très joliment agencé, attrayant. Les serveuses aux yeux d'amande, vêtues de noir, attendaient les clients, le visage épanoui par un sourire étincelant. Il y avait peu de monde dans la salle, parce qu'ils étaient un peu en avance sur l'heure habituelle de l'affluence. Petit à petit, des groupes de jeunes entrèrent et s'attablèrent en bavardant. En peu de temps, la pièce silencieuse se transforma : de la vie, un va-et-vient incessant dans un brouhaha de voix.

Les deux étudiants commandèrent leur menu.

Luc était un grand jeune homme aux épaules larges, à l'allure robuste. Il suivait les mêmes cours que son camarade, mais ne lui ressemblait pas. Le visage fin, l'expression subtile de Mark contrastaient avec les traits plutôt accentués de son ami, sa bouche charnue, ses joues bien rondes, son teint clair et ses yeux au regard étonné dans lesquels brillait une bonhomie confiante qui appelait la réciprocité. Pourtant, Luc avait un maintien de jeune homme réservé qui laissait soupçonner une part de timidité. Son père occupait une position sociale qu'on aurait pu lui envier. Il était attaché à la direction d'une impor-

tante banque de la ville. Quant à Mark, il était le fils d'un homme d'affaires qui en brassait beaucoup, malheureusement souvent beaucoup trop et pas toujours bonnes. Mark préférait ne pas en connaître le détail.

Il savait qu'une des raisons du départ de sa mère pour aller chercher fortune sous d'autres cieux résidait dans le fait de la vie dérégulée de son mari. Elle s'était lassée, elle était partie, promettant de revenir bientôt... Un mois s'était écoulé sans qu'elle donne de ses nouvelles. Avait-elle oublié qu'elle était mère et que son grand fils de dix-neuf ans, enfant unique, avait encore besoin d'elle ? On aurait pu le croire. Le sens maternel n'était pas très développé chez cette femme, il faut bien le dire. Elle n'y avait jamais sacrifié ses goûts pour la vie mondaine et facile. D'ailleurs, elle avait rencontré son mari dans le même monde que celui qu'elle fréquentait. Mais leur amour n'avait été qu'une flamme trop vive, vite éteinte. Sans cette lumière fulgurante, le terne et monotone cadre de la vie de tous les jours, hideux, insupportable à subir, leur était soudain apparu à tous les deux. Ils l'avaient fui, partant l'un et l'autre dans des directions opposées, laissant l'enfant en des mains étrangères qui ne lui apportaient pas l'affection dont il aurait eu besoin.

Heureusement, Mark possédait une grand-mère au cœur d'or. Elle désapprouvait la conduite de son fils. Pendant de nombreuses années, elle chercha à suppléer aux manques du foyer sans chaleur par de fréquents séjours dans le voisinage du couple démissionnaire. Elle recevait souvent l'enfant chez elle, et, quand son grand âge ne lui permit plus de se déplacer facilement, elle convia Mark à venir passer ses vacances dans la campagne d'Ecosse. Et le garçon, devenu jeune homme, y accourait toujours avec

joie, parce qu'il avait besoin de compréhension et d'amour.

Cette année encore, cette perspective était attirante pour lui. Pourtant, il commençait à s'en lasser un peu. Il aurait aimé voir autre chose, en toute liberté, et les projets de son ami le tentaient.

C'est pourquoi il ne resta pas longtemps silencieux en attendant qu'on leur serve le menu commandé. Il secoua la tête en un geste familier et, les yeux pétillant d'intérêt et de malice, demanda :

— C'est maintenant que tu vas me raconter ta petite histoire ?

— Tu promets de garder le secret ?

— Tu plaisantes ? Imagines-tu que tes affaires intéressent tout le monde ?

— Non, bien sûr... Mais c'est à cause de ma mère. Si je fais une fugue, là, sans prévenir, sans raison, elle en sera malade.

— Tu en as de la chance !

— Tais-toi ! Tu désires savoir la suite ?

— Naturellement, et je te promets le silence.

— Bon. Je continue. Donc, Judith, ma sœur cadette, est dans le coup. Elisabeth, elle, ne sait rien.

— C'est la fille trop raisonnable.

— Oui ; on lui dira tout plus tard. Tu as donc vu la photo de Marina. Elle est jolie, elle plaît. En plus de cela, c'est une fille sérieuse, du genre « comme il faut ». Tu vois le tableau.

— Je vois ! La façon d'être qu'il fallait pour avoir l'honneur de franchir le seuil de la demeure de tes parents.

— Exactement. Elle a fait grande impression sur ma mère...

— Qui a brodé des plans pour ton avenir et désire que tu la rencontres.

— Je te félicite. Tu comprends tout avant même qu'on t'en parle. Mark, tu es doué d'une intelligence remarquable!

— Merci du compliment, d'ailleurs superflu. Tu ne m'apprends rien! Mais vas-y! Ça devient intéressant.

— Et Marina possède une très belle voix.

— Indispensable, puisqu'elle jouit du titre de chanteuse!

— Oh! pas d'opéra! Elle chante dans les salons, dans les concerts de bienfaisance, un genre comme ça.

— Un genre « comme il faut » qui doit convenir à ta mère.

— Tout à fait. J'en ai entendu des éloges sur cette fille!

— Et tu ne l'as pas vue... Quelle catastrophe!

Les deux étudiants éclatèrent de rire; l'hilarité se lisait dans leurs yeux. Une servante aimable vint leur apporter la variété des petits plats chinois et le riz traditionnel.

La conversation, un moment interrompue, reprit sa marche intrigante.

— Maintenant, poursuit Luc, elle est partie... Elle doit être retournée en France, son pays. Nous n'avons pas son adresse...

— Voilà qui est tout à fait regrettable... interrompit Mark sur un ton faussement navré. Quelle idée de ne pas la lui avoir demandée.

— Un oubli... impardonnable! Mais ma sœur connaît le comité, enfin le cercle des gens avec lesquels elle est venue en Angleterre. Ce serait un jeu de la retrouver. Elle habite très probablement Paris ou sa banlieue. Après quelques recherches, j'arriverais à sonner à sa porte pour lui apporter les salutations de mes parents. Mais je n'en ai pas du tout l'envie, tu le penses bien!

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas assez passionnant! J'ai d'autres projets. Je veux aller à Katmandou!

Mark secoua la tête, incrédule:

— Toi ?

— Oui; et cet automne, tu pourras commencer le trimestre sans moi...

— Ça, alors!

— Tu comprends maintenant pourquoi tu dois garder mon secret ?

— Oui...

— Tu n'as pas envie de venir avec moi ?

— Je n'en sais rien... Je te répondrai plus tard. Peut-être que je te rejoindrai à Paris. Je n'en suis pas sûr, mais je n'irai pas plus loin. Pour en revenir à Marina, je ne comprends pas...

— Voilà la suite: je pars dans deux jours, comme je te l'ai annoncé, et cela sans avertir personne. Seule Judith le sait, m'aidera dans mes préparatifs et me procurera l'indispensable. C'est une chic fille. J'ai bien cru un moment qu'elle se déciderait à m'accompagner. Après mon départ, pour consoler ma mère qui certainement pleurera, elle fabriquera un petit roman: Marina, sa photo, si jolie, les éloges qu'on m'en a faits, tout cela m'a tapé dans l'œil. Je n'ai pas osé l'avouer; seule Judith a été ma confidente. Amoureux, je suis parti à la recherche de Marina, et bien sûr, je la retrouverai. Cette histoire tranquillisera ma mère, qui sera enchantée que mon départ provoque un si beau dénouement. N'est-ce pas poétique ? Tu ne me félicites pas ?

— Non; je pense à la suite... Quand ta mère ne te verra pas revenir, quand on ne parlera plus de Marina, qu'advient-il ?

— Oh! le temps aura passé... A la maison, on se sera habitué à mon absence. A ce moment-là, Judith sera encore celle qui interviendra et dira à mes parents que je ne suis pas perdu, que je suis seulement à Katmandou! De là, je leur écrirai pour les tranquilliser.

— Et tes études ?

— J'en ai marre.

— Je t'avertis: tu n'arriveras pas à Katmandou sans être devenu un drogué irrécupérable... Du beau travail! Ton père ne sera pas fier de toi.

Luc ne répondit pas; son ami poursuivit:

— Et puis, d'un autre côté, je te connais trop bien! Tu n'as encore rien vu... et jusqu'à présent tu as vécu dans un moelleux et douillet confort. Ça va te manquer, et rapidement.

Luc s'était redressé:

— Ah! tu crois... C'est justement cela qui m'excède. J'en ai des nausées. Si jamais j'ai un regret d'être parti, le seul souvenir de l'atmosphère lourde que l'on respire à la maison me donnera du courage pour aller plus loin.

Ils gardèrent un moment le silence; Mark paraissait réfléchir. Il demanda brusquement:

— Tu restes longtemps à Paris ?

— Une quinzaine de jours; le temps de faire des connaissances, de trouver de la compagnie pour la route.

— Si je voulais te joindre, où te trouver ?

— A la pointe de l'île de la Cité; il paraît que c'est là qu'on les rencontre, ceux qui voyagent. Il y a aussi des quartiers où ils se retrouvent... mais je ne connais pas assez Paris pour te donner des indications plus précises. L'île de la Cité, c'est simple, c'est facile...

— Entendu; je trouverai l'endroit sur un plan. Je suis

allé deux fois à Paris avec ma mère, il y a du temps de cela... quand elle n'avait plus le sou et qu'elle allait faire la quête chez une de ses conquêtes, un original richissime. Elle avait retrouvé toute sa verve pour lui débiter des tas de mensonges. Il croyait tout, ou faisait semblant de le croire. Ma vue provoquait sa pitié. Ce n'est pas tant pour me faire voir du pays qu'elle m'emmenait, mais bien plutôt pour émouvoir le vieux bonhomme. Elle repartait, la bourse bien remplie et le sourire sur le visage. Je garde quelques souvenirs de la ville. Je te retrouverai facilement... si je viens! Attends-moi quand même pendant deux semaines; le temps d'aller en Ecosse, de passer quelques jours chez ma grand-mère...

— Je ne suis pas pressé; je n'ai prévenu personne de mon arrivée à Katmandou! Et plus tu seras long à venir, moins tu me reconnaîtras!...

Mark jeta un regard observateur sur la joue bien rasée et la nuque fraîchement tondue de son vis-à-vis.

— Il faut du temps pour que la barbe pousse et que les cheveux s'allongent! Si je ne te reconnais pas, tu me feras quand même signe!... Une idée: au cas où je ne viendrais pas, pour une raison ou pour une autre, j'ai un copain en Ecosse qui pourrait s'intéresser à ton plan. Je parviendrai peut-être à le décider; je te l'envoie. D'accord?

— D'accord! Mais je ne le connais pas...

— Je vais lui donner un mot de passe qui te fera le reconnaître.

— Génial! Lequel?

— Si on mettait de nouveau Marina dans le jeu?

Qu'en dis-tu?

— Explique-toi.

— Eh bien! voilà: « Connais-tu Marina? » Une phrase

facile à retenir et à dire... Un mot de passe qui lui permettra de te découvrir.

— Formidable! « Connais-tu Marina ? » Ça nous aidera à nous retrouver.

— Pourtant, n'attends pas plus de trois semaines; ce serait perdre ton temps. Et je te préviens, ne garde pas trop d'espoir. Mon copain d'Ecosse, il se décidera peut-être pour Katmandou. C'est un pauvre diable qui n'a rien à perdre s'il s'en va. Un brave type, malchanceux. Moi, j'aime mieux faire au beatnik dans mon pays. Si je viens à Paris, ce ne sera que pour te dire au revoir et y passer la fin des vacances. Je n'ai pas l'intention d'abandonner mes études. Ma grand-mère a tout fait pour que j'y parvienne, et je ne veux pas la décevoir.

CHAPITRE II

Luc arriva à Paris, et pour la première nuit il prit une chambre dans un hôtel confortable. Son portefeuille était garni de billets. Judith, sa complice, l'avait aidé à le remplir. Donc, il n'avait aucun souci pour les jours à venir.

Il fallait, pour commencer, faire des achats dans les boutiques, abandonner les vêtements conventionnels, la cravate élégante et la chemise blanche. Il employa un jour entier pour achever sa transformation.

Dans sa chambre d'hôtel, il riait devant la grande glace qui lui révélait sa nouvelle silhouette, sa nouvelle personnalité. Si sa famille l'avait vu!...

Il regardait avec dédain les vêtements soignés qu'il avait posés sur un fauteuil et qu'il avait l'intention de laisser à l'hôtel en le quittant.

Il se sentait soudain libéré de son complexe; il s'était affranchi des conventions qui n'avaient fait de lui qu'un pauvre esclave de tout un rouage dans lequel il était engrené, plein d'obligations encombrantes, lui enlevant sa liberté. Enfin! il allait vivre, vivre pleinement, comme il l'entendait, et sans ce perpétuel effort pour monter vers des sommets qui, pour lui, n'en étaient pas.

Quel sentiment exaltant gonflait sa poitrine! Qu'il avait bien fait de partir! Quelle aventure merveilleuse était devant lui!

Il avait hâte de quitter cette chambre d'hôtel froide,

impersonnelle, cette solitude sans bruit, pour gagner la rue et son animation. Il avait besoin d'un contact humain, de la chaleur d'êtres jeunes. Il regretta le temps perdu pour transformer sa mise. Le soir venait; impossible d'aller trouver un gîte ailleurs, de rencontrer ceux qu'il cherchait.

Un jour de perdu!

Il devait se contenter d'une flânerie sur les boulevards, l'obligeant à remettre au lendemain ses grisantes perspectives.

Force lui fut de revenir à l'hôtel pour la nuit et de revoir les vestiges de son passé, dont il s'était dédaigneusement séparé, sans omettre, il va de soi, d'en retirer le portefeuille pour lui donner sa place dans ses nouveaux vêtements.

Le lendemain, il ne s'attarda pas dans le quartier. Il savait où aller. Il faisait un temps radieux, et la pointe de l'île de la Cité, lorsqu'il y arriva, lui laissa l'impression d'un grand bateau voguant sur l'eau et dans lequel quantité de jeunes vies étaient parties en voyage vers un pays inconnu. Et lui, nouveau passager, il faisait partie du voyage.

Il était difficile de passer et de se frayer un chemin parmi ces corps allongés ou recroquevillés. Les uns parlaient en groupes; d'autres paraissaient solitaires, silencieux, semblant poursuivre un rêve qu'eux seuls pouvaient comprendre et qu'ils ne désiraient partager avec aucun ami. Les dormeurs, indifférents au bruit, ne gênaient personne, et personne ne prêtait attention à eux. C'était une collectivité dans laquelle tous se sentaient pourtant individuels. Luc arriva là sans qu'aucun d'eux ne le remarque. Il s'assit par terre, heureux de trouver une place libre, et il engagea la conversation avec son voisin, un grand

jeune homme habillé à l'hindoue, vêtements de couleurs chaudes et éclatantes. Il avait des yeux perçants, brillants d'intelligence, un visage maigre et osseux, au menton et à la barbe pointus. Sa chevelure frisée n'était pas très longue mais, indisciplinée, elle voletait au moindre souffle de brise. Il était agréable à observer; on devinait en lui l'artiste.

Luc lui adressa un sourire engageant:

— Beau temps!

— Oui, tu peux le dire! Tu t'appelles ?

— Luc.

— Moi Rubens, natif de Paris! Et toi ? Tu es fraîchement débarqué; ça se voit!

L'étudiant rougit. Il n'eut pas le temps de répondre.

— Oh! ça n'a aucune importance. Et tu loges ?

Luc n'avait pas prévu cette question. Il était fort embarrassé d'y répondre, parce qu'il ne se l'était pas encore posée à lui-même.

Il haussa les épaules:

— Je n'en sais rien; on verra.

— Un conseil: si tu vas sous les ponts, achète une bonne couverture. Malgré le soleil, le jour, il fait froid, la nuit. Tu as du fric ?

L'étudiant parut gêné de répondre:

— Oui, un peu, dit-il sans enthousiasme.

Rubens l'observait, regardait son bagage. Il n'était pas volumineux. Il avait laissé sa valise à l'hôtel et fait l'achat d'un sac à mettre en bandoulière, plus commode à porter et mieux approprié à son nouveau genre de vie. Il n'avait pas pensé qu'une couverture pourrait lui être utile; son sac de couchage lui paraissait suffisant.

Voyant son air indécis, Rubens proposa:

— Viens t'installer là où je vais quelquefois; ce n'est pas le grand luxe, mais tu y trouveras quand même plus de confort qu'au bord de la Seine.

— Et c'est où ?

— Chez un copain; il met deux chambres à la disposition de ceux qui veulent en profiter... Tu es pour longtemps ici ?

— Trois semaines. Après, je pars pour Katmandou. Tu y viens aussi ?

— Non; pas maintenant. Peut-être plus tard...

— C'est dommage.

— Je sors de détention; j'ai envie de respirer un peu l'air de Paris.

Luc lui jeta un regard interrogateur. Il poursuivit:

— La drogue... Ils m'ont coffré, désintoxiqué six mois durant. Quelle vie! Et c'est la deuxième fois qu'ils se permettent de me faire subir de tels supplices. Ignoble! Ignoble! Mais, mes petits amis, je vais recommencer, c'est-à-dire que j'ai déjà recommencé, et si vous me reprenez, alors je rue!...

Et ses yeux lançaient des éclairs.

Calme, l'étudiant le regardait, étonné de tant d'énergie déployée:

— Je ne te comprends pas; tu devrais être content qu'on t'ait désintoxiqué et ne plus recommencer.

Rubens le considéra:

— Naïf! Pour quelle raison est-ce que je me passerais de la vie merveilleuse que m'apporte la came? Sans compter qu'à côté de cela elle me procure... elle me procure... Inutile de te donner des détails, tu ne comprendrais pas. Sais-tu ce que c'est que d'être un pauvre gars, sans père ni mère, vagabond, maltraité par des maîtres durs,

fouetté par sadisme, ne mangeant pas mieux qu'un porc ? Tu as vécu cela, dans ton enfance ? On est marqué pour la vie... Quand la drogue s'est présentée à moi, je l'ai accueillie comme une amie qui venait m'apporter un peu de bonheur. Maintenant, je ne peux plus m'en passer... C'est la compagne de mes jours. Alors, pourquoi est-ce que ces bourgeois, qui n'ont connu que l'aisance, les facilités, la vie comblée, veulent m'enlever ce qui m'aide à vivre, le peu que j'ai ? C'est injuste, abominable, révoltant. Ils ne sont pas contents que j'aie été un crève-la-faim ? Ils veulent faire durer mon martyre ?

La bouche close, l'étudiant écoutait, bouleversé, ne sachant que conclure. Il ne connaissait rien de la misère humaine qui se glisse dans certaines couches de la société, lézardant, décrépissant les structures établies et apportant l'effondrement des plus belles espérances.

Il soupira profondément, pour se dégager de l'oppression qui le gagnait, et admit :

— Evidemment, je ne peux pas te comprendre, parce que je n'ai pas vécu la même vie que toi.

Cette phrase sincère apporta un changement à l'expression de son interlocuteur. La révolte qui flambait dans ses yeux s'éteignit. L'espoir y brilla de nouveau :

— Cette fois, ils ne m'auront pas. J'ai mes trucs. Je prends de l'expérience...

Et, plus bas, il ajouta :

— J'en ai là, et de la bonne. Je peux t'en passer... Pas cher...

— Non, merci ; je ne me suis encore jamais drogué. J'ai promis de tenir le coup.

— Quelle idée ! Tu en aurais pourtant grand besoin. Tu ne vas pas t'en sortir, ainsi...

Il paraissait étonné, stupéfait. Il regardait Luc, les yeux agrandis par la curiosité, persuadé de se trouver devant un phénomène.

— Tu as promis ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Oui, j'ai promis à ma sœur, avant de partir... de ne pas me droguer.

— Ta sœur ?

— Elle m'a aidé à m'évader, mais seulement à cette condition.

— Mauvais calcul. Ta sœur, elle ne se pique pas ?

— Non!...

Le ton et l'expression de Luc laissaient deviner qu'il était outré d'une telle question. Judith, la moderne Judith, vive, espiègle, indépendante, presque contestataire, refusait catégoriquement l'influence de la drogue. Elle était parvenue jusqu'alors à en protéger son frère et n'avait accepté d'être sa complice que s'il renonçait absolument à faire usage des stupéfiants.

— Où est-ce qu'elle niche, ta sœur ? A Paris ?

— Non, à Londres.

— C'est loin... de l'autre côté de la Manche. Il lui faudrait de bons yeux pour te voir!...

— D'accord, mais j'ai promis.

— Ouf! qu'est-ce que cela peut bien faire ?

Et Rubens éclata de rire. Sa tête mobile se renversa, ses cheveux flottèrent au vent, ses yeux s'emplirent de lumière. Il lança une bourrade dans le dos de l'étudiant et s'écria:

— Ça, alors! Tu es bon! Tu es déclassé! Tu me choques, et comme jamais... Je crois bien que c'est la première fois que je rencontre un type comme toi. Ce n'est pas possible!...

Son rire, qui s'amplifiait, se communiqua à Luc. Un

gars à la chevelure en désordre et qui dormait à côté d'eux se retourna; appuyé sur un coude, il les regarda. Une fille qui passait s'arrêta, bouche bée, l'interrogation dans les yeux.

Elle s'assit sur les pavés, leva la tête vers eux et articula:

— C'est comme ça rigolo ?

Rubens fit un clin d'œil significatif:

— Costaud, celui-là! Il veut se passer de la came, parce qu'il a promis à sa sœur de ne pas en prendre...

La fille, une blonde aux longs cheveux lisses, secoua la tête:

— C'est gentil. Il a peut-être raison.

Les yeux de Luc s'irradièrent d'un sourire à son adresse; elle le lui rendit. Elle se rapprocha de l'étudiant:

— Elle vient avec toi, ta sœur ?

— Non; elle est restée à Londres.

— Tu es parti seul ?

— Oui; j'attends un ami qui doit me retrouver ici.

— Moi aussi, je suis seule depuis une semaine. Ma copine est à l'hôpital, malade. Tous les jours, je vais la voir. Elle sera peut-être bientôt guérie. Tu vas où ? On pourrait partir ensemble.

Maintenant, Luc se sentait mal à l'aise pour parler; n'allait-on pas se moquer de lui s'il mentionnait Katmandou ? Parce que Katmandou et la drogue ne faisaient qu'un...

Il hésita, rougit; tous ses complexes étaient de nouveau en lui.

Sans conviction, il dit:

— Je veux traverser l'Europe... et peut-être aller jusqu'aux Indes.

— Formidable! On vient avec toi. Tu pars bientôt?

— Comme je te l'ai dit, j'attends un ami; d'ici trois semaines, au plus tard, il sera là.

La fille paraissait pensive; un sourire glissa dans ses yeux:

— Je préférerais qu'il oublie de venir! A trois ou quatre, c'est trop pour du stop. J'aimerais mieux voyager seule avec toi. Tu me plais. Tu es vraiment obligé de l'attendre, ton ami?

— Oui; je ne veux pas lui jouer la farce de l'abandonner. Mais ce n'est pas certain qu'il vienne.

Une lueur d'espoir éclaira les yeux de la fille:

— Attendons; c'est comme ma copine... Si elle n'est pas guérie, alors je la plaque.

En adressant un regard tendre à Luc, elle conclut:

— Ce serait chouette de partir les deux, rien que les deux. A propos, tu t'appelles comment?

— Luc.

— Et moi Nancy.

La jeune fille s'était levée:

— Il faut que j'aille à l'hôpital; on se reverra. A bientôt.

L'étudiant la regarda s'éloigner et il regretta qu'elle parte.

Elle était vêtue d'un pantalon gris, d'un pull-over rouge; elle n'avait aucun bagage.

Quand la reverrait-il?

Des yeux, il la suivit aussi longtemps qu'il le put.

Il resta un moment rêveur, ne discernant plus rien d'autre autour de lui. A la fin, il se tourna du côté de Rubens, ce camarade de quelques instants. Sa place était vide...

Du regard, Luc le chercha, mais il ne vit plus sa silhouette originale, facile à reconnaître. Parti, lui aussi.

Un grand garçon s'approchait, observant ce tapis de corps qui recouvrait les pavés. Il semblait vouloir retrouver quelqu'un. Il s'approcha d'un groupe et leur parla en anglais.

Luc tressaillit; il pensa immédiatement au jeune Ecos-sais que Mark avait l'intention de lui dépêcher.

Lui ? Déjà!...

Il se leva et, sans la moindre hésitation, il s'approcha du jeune homme. Se penchant vers son oreille, il lui dit:

— Connais-tu Marina ?

Le nouveau venu le regarda un instant, interloqué:

— Marina ? *No! I don't know her!*

Luc se replia contre le mur, confus. Idiot! Il était impossible que, venant du fond de l'Ecosse, ce gars fût déjà là! Était-il même déjà parti ? Ce n'était pas du tout certain de le voir débarquer sur l'île de la Cité.

Marina! Ce nom qu'il venait de prononcer avait fait surgir dans son esprit le souvenir de ce joli portrait qu'il possédait d'elle. D'ailleurs, il l'avait conservé: il dormait dans son portefeuille, glissé entre des papiers importants.

Il vint à penser qu'en fin de compte il pourrait très bien rencontrer Marina dans les rues de Paris! Il la reconnaîtrait certainement. C'était une idée peut-être absurde, chimérique. Tant de monde, tant de rues... Pourtant, il y a parfois des coïncidences tellement étranges, incroyables, si on ne pouvait les vérifier et en assurer l'authenticité.

Luc s'aperçut qu'il était sur le point d'espérer qu'un heureux hasard le mette en face de Marina. Il ne voulut pas l'admettre, mais il décida cependant d'aller faire un tour au Quartier latin et de regarder les visages...

Il marchait depuis un moment, à la recherche d'un restaurant qui lui parût sympathique; il s'était arrêté devant l'affiche des menus, sur une terrasse. Une tape sur l'épaule le fit se retourner.

Rubens, le compagnon de l'heure passée, était devant lui, une expression de satisfaction empreinte sur son visage.

— Ah! c'est toi! ne put s'empêcher de s'exclamer Luc. Tu as vidé la place sans avertir.

— C'était urgent. Je commençais à avoir des crampes dans les jambes. Tu ne sais pas ce que c'est que de souffrir du manque, toi!

— Du manque ?

— Enfin, de la drogue... Tu n'es pas au courant ?

— Non, heureusement. Et tu voudrais que je suive ton exemple ? Tu ne m'en donnes pas l'envie.

Rubens soupira:

— Ça ou un autre mal...

— Un autre mal ? Lequel ?

— La faim.

— La faim ? répéta Luc, stupéfait.

— Oui, la faim. Dans mon enfance, j'ai connu les affres et les angoisses, les maux de ventre qu'elle procure...

— Et maintenant ?

— Ça a changé. La came m'apporte les deux: l'argent, et, en plus, ça supprime le manque... Maintenant, tu vois, je suis en forme... mais j'ai quand même faim!

Hochant la tête, il désignait l'affiche du menu et le restaurant. Puis, regardant Luc, il dit:

— Tu as du fric ?

— Oui; viens.

Ils commandèrent un repas copieux et donnèrent satisfaction à leur appétit.

Au moment de payer l'addition, l'étudiant prit son portefeuille et en sortit des billets. D'étonnement, les yeux de Rubens s'agrandirent. Il lança :

— Tu... tu ne souffres pas du manque, toi... mais dans un autre domaine. Tu tombes à pic; je suis fauché... Plus rien pour me procurer de la came.

Sa main se tendait. Luc hésita et il entendit cette phrase :

— Tu en as trop... Tu te le feras quand même voler... Donne pendant que tu le peux.

Et il donna deux billets.

Rubens se leva immédiatement :

— Maintenant, salut; je m'en vais. Il faut que j'aille « me pourvoyer ». Ah! j'oubliais... Voici l'adresse de la chambre où tu pourras dormir, si tu y tiens. C'est pas cher... il n'y pleut pas... Tu y rencontreras du monde.

Il sortit de sa poche un chiffon de papier sale sur lequel on pouvait à peine déchiffrer une adresse presque illisible.

Luc l'éstala sur la table... Voulant retenir Rubens pour qu'il lui en facilite la lecture, il le rappela; mais celui-ci fit la sourde oreille et franchit la porte sans se retourner.

Un beatnik crasseux, vêtements fripés et troués, assis à une table voisine, les avait observés tout le long du repas. Il avait tout entendu de leur conversation. Il vint vers Luc, s'installa près de lui.

— Tu ne pourrais pas me payer un café ? Je n'ai plus le rond... dit-il en relevant sa face grasseuse et regardant l'étudiant avec des yeux bleus brouillés de nuages et ayant perdu leur étincelle.

— Oui, d'accord, répondit Luc.

Mais il sentait un malaise s'emparer de lui. Son vis-à-vis puait la saleté. Il lui aurait volontiers acheté un

morceau de savon pour l'aider à améliorer sa présentation. Il paraissait tellement inerte.

Il répéta, les yeux mi-clos :

— Plus le sou... Tu en as, toi... J'ai vu.

Luc se rappela soudain la phrase de Rubens : « Tu te feras quand même voler... »

Pris de panique, il se leva brusquement. Il mit la main à son portefeuille, en sortit un billet. Il le posa sur la table et s'enfuit.

Il avait besoin de marcher parmi la foule... de se sentir libre. Son argent devenait une source d'esclavage quand il se trouvait en contact direct avec l'humain. La solitude lui parut préférable; il pensa qu'elle seule l'amènerait à une entière liberté, cette liberté que tout son être appelait et qui l'avait poussé vers l'aventure. Est-ce que cette aventure le conduirait dans un nouvel esclavage ?

Il se mit à songer que, s'il n'avait pas d'argent, il parviendrait à la rencontrer plus facilement, cette liberté. Elle lui sembla soudain valoir plus que l'or. Son portefeuille caché dans sa veste, sur sa poitrine, lui devenait lourd et gênant. Pourtant, il n'avait pas l'intention de s'en défaire, et ces billets qu'il avait été obligé de distribuer dans cette première journée, il les regrettait.

N'arrivant pas à lire l'adresse sur le morceau de papier que Rubens lui avait donné, il décida que, pour un soir encore, il irait dormir dans un hôtel.

D'accord! il avait renié tout ce qui faisait bourgeois, mais il fallait y aller à petits coups! Le lendemain, il serait assez tôt de se faire préciser le lieu indiqué sur le chiffon de papier.

Mais avant, il voulait voir Paris le soir, faire de longues balades sur les boulevards illuminés, entrer dans les

bars, regarder et frôler la foule, se sentir libre de jouir de la vie.

L'air lui paraissait léger et grisant; il pourrait rentrer à l'hôtel à n'importe quelle heure. Personne ne s'étonnerait de son arrivée tardive ni ne lui demanderait compte de l'emploi de son temps. Finis la servitude, l'esclavage de l'atmosphère paternelle et maternelle où tout était transparent et où l'on ne pouvait rien cacher.

C'est dans cette euphorie de sentiments nouveaux que Luc passa sa soirée, sans se demander ce qui était bien ou mal de tout ce qu'il faisait.

CHAPITRE III

Fidèle à son rendez-vous avec Mark, Luc revint tous les jours sur l'île de la Cité. Il revit Rubens, qui lui donna des précisions sur l'adresse mal écrite. Il s'y rendit le soir suivant et découvrit une rue étroite, une maison mal éclairée.

Il monta jusqu'au sixième étage. Pas d'ascenseur, naturellement. L'escalier semblait vouloir craquer sous ses pas lorsqu'il en fit l'ascension. N'allait-il pas s'effondrer sous son poids ? Par miracle, il tint.

Quand l'étudiant arriva dans l'appartement, les deux pièces étaient déjà remplies de dormeurs. Sur les divans, sur les lits, des garçons, des filles étaient allongés dans un sommeil et une inertie paraissant proches de l'abêtissement. D'autres s'étaient couchés sur le plancher, enroulés dans des couvertures. Luc parvint cependant à trouver une place libre pour s'étendre. Il se glissa dans son sac de couchage. Personne ne remarqua son arrivée ni ne lui adressa la parole.

Il ne parvenait pas à s'endormir ; les yeux mi-clos, il observait la pièce. C'était une vaste chambre, sans décor et sans luxe : seulement des couches plus ou moins confortables, une table au centre.

Une lumière bleue, seul éclairage, permettait de distinguer vaguement les détails de l'endroit. Bientôt, Luc remarqua des ombres qui se mouvaient et un va-et-vient

venant de la pièce contiguë qui se faisait presque sans bruit. Il lui fallut un moment pour comprendre ce qui se passait: des toxicomanes venaient là pour se pourvoir de drogue et pour s'en administrer.

L'étudiant se sentit étranger dans cette atmosphère, et il se demanda pourquoi il était là.

Malgré cette préoccupation, le sommeil le gagna quand même; le matin, il quitta rapidement les lieux. Tout le monde dormait encore profondément lorsqu'il enjamba les corps allongés sur le sol, pour parvenir jusqu'à la porte.

Pendant la journée, assis dans le même coin que la veille, il se dorait au soleil quand il vit un pantalon gris et un pull-over rouge apparaître dans le fond. C'était Nancy. Il le devina avant même d'avoir pu reconnaître le visage de la fille.

Elle vint directement vers lui. Son sourire s'était évanoui. Elle se jeta sur le sol, à ses pieds, et le regarda.

— Bonjour, dit-il. Tu n'as pas l'air gaie, aujourd'hui.

Elle mâchait du chewing-gum et ne répondit pas tout de suite.

— C'est ma copine... Elle est toujours malade... elle ne va pas mieux. Elle apportait le fric: ses parents lui en envoyaient. Moi, je n'en ai pas. Mon père est mort, ma mère s'est remariée. On ne veut plus me voir à la maison, et naturellement on ne me donne pas d'argent. Je ne sais pas faire la manche; ça me dégoûte... Alors...

— Alors, il faut aller travailler pour gagner ta vie!

— Moi ? moi ?... Tu es fou ? Tu y vas, toi ? Pourquoi est-ce que moi j'irais, quand toi tu n'y vas pas ? Et puis, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Le trottoir ? Merci, je préfère crever de faim. Le plus simple, c'est d'aller voler aux étalages; mais si on me chope, c'est la taule!

— Aujourd'hui, on ira manger ensemble, dit Luc pour la consoler.

— D'accord! Mais ma copine? Les frais d'hôpital...

Le jeune homme commençait à être excédé de ces quêtes renouvelées. Il lança brusquement:

— Les frais d'hôpital! Je croyais que dans votre pays la Sécurité sociale s'en occupait.

Nancy réalisa qu'elle était partie trop loin dans ses arguments. Elle bredouilla:

— Enfin... les frais... J'ai voulu dire les petits cadeaux que je dois lui apporter pour améliorer son menu.

Les expériences du premier jour avaient été salutaires à Luc; il avait compris qu'il était dangereux d'étaler portefeuille et billets. Un peu de prudence était préférable. Il avait donc mis une petite part dans son portemonnaie pour les dépenses de la journée. Dorénavant, son portefeuille ne devait plus, devant témoin, quitter la poche de son blouson.

Il s'était dit, se souriant à lui-même: « Un petit bourgeois fait son apprentissage de beatnik! Dommage que je ne puisse écrire tout cela à Judith; elle en rirait. Et si ma mère me voyait!... »

Ils allèrent dans un restaurant sombre, d'apparence peu engageante, où Nancy le mena. Le service, plus que médiocre, présenté sur des tables malpropres, dans de la vaisselle ébréchée, ne stimulait pas l'appétit de Luc. Une odeur de graisse chaude voltigeait dans l'air embué par les vapeurs de la cuisine. La clientèle se composait principalement de beatniks, dont plusieurs avaient un aspect misérable. Des clochards inertes somnolaient, disparaissant derrière les volutes de fumée de leur cigare.

Nancy se trouvait à son aise dans ce milieu; elle revoyait plusieurs camarades. Le sourire était revenu sur son visage. Allant d'une table à l'autre, elle paraissait jouer au mystère en s'adressant à voix basse à certains de ses amis. Pendant ce temps, l'étudiant se gourmandait, fatigué de lui-même. Il lui était impossible de s'assimiler à ce cadre de vie, si différent de son fonds personnel, et il enviait Nancy qui s'y mouvait sans effort.

L'appétit coupé, il ne fit pas honneur au menu. La fille le regardait, étonnée:

— Ça ne te plaît pas ?

— Oui, oui... mais je n'ai pas faim. Je préfère l'air et les balades dans la rue.

— Alors, sortons...

Et ils firent de longues promenades dans des quartiers populeux. Nancy s'attardait devant les boutiques exotiques et les étalages psychédéliques. La variété et le choix ne manquaient pas: robes aux couleurs éclatantes, colliers multiples, verroterie, et puis vieux habits fripés de nos grand-mères! Vers la fin de la journée, Luc se sentit las d'avoir vu tant de choses. Il avait satisfait le désir de Nancy en lui achetant un collier qu'elle trouvait magnifique. Fatiguée, elle aussi, elle se pendait au bras du jeune homme.

Elle lui proposa d'aller passer la fin de la journée dans une cave où chaque soir un chanteur apportait un programme varié. De nouveau, sur son visage, se lisaient l'angoisse et la peur.

Elle lui dit:

— Tu verras, c'est tranquille là-bas, reposant. Je suis claquée, je me sens mal... Pas toi ?

— Non... seulement un peu fourbu.

Elle leva les yeux vers lui, paraissant l'admirer, et son regard se fit tendre:

— C'est chouette, avec toi!

Et, s'efforçant de sourire, elle ajouta:

— On ira à Katmandou ensemble; c'est décidé.

Ces paroles électrisèrent Luc; il plongea un regard ardent dans les yeux de la fille, mais elle ne répondit pas à cet appel et détourna la tête.

Quittant les boulevards que l'approche de la nuit illuminait, ils passèrent dans une rue étroite et déserte. Une porte, un couloir, conduisaient à une buvette où quelques jeunes se pressaient devant un comptoir.

Une fille s'était approchée de Nancy; elle fit un clin d'œil à celle-ci. Luc ne remarqua rien; il était occupé à payer l'entrée et à commander des boissons. Il sortit son porte-monnaie de sa poche et allait s'acquitter du montant demandé quand la serveuse lui tendit les deux verres commandés. Machinalement, il posa sur le comptoir le petit objet en cuir dans lequel il avait, le matin même, fourré une part de son avoir, pour prendre les boissons et en offrir une à Nancy. L'instant d'après, il voulut reprendre sa bourse; elle avait disparu!

— Mon porte-monnaie! s'écria-t-il. Où a-t-il passé?

Nancy parut s'affoler:

— Il est tombé par terre, j'en suis sûre...

Et elle bouscula ceux qui étaient derrière elle pour libérer la place et vérifier ce qu'elle venait d'affirmer. Mais il n'y avait rien sur le plancher. Pendant que chacun fixait les yeux sur le sol, la complice de Nancy disparaissait dans les ombres du couloir.

Luc ne savait comment accepter cette mésaventure. Fallait-il accuser?

La fille vint à son aide, tendre et larmoyante:

— On te l'a volé, mon pauvre. Pas de chance!

— Oui, mais qui ? lança Luc, indigné et jetant autour de lui un regard soupçonneux. Qui ?

Nancy lui répondit, presque moqueuse:

— Tu penses bien que le voleur n'est pas resté sur les lieux. Inutile de fusiller avec des yeux de policier les gens qui sont ici.

Et, le ton léger, elle ajouta:

— C'est courant; ça arrive souvent, des choses comme ça... N'est-ce pas, madame Louise, dit-elle en s'adressant à la serveuse.

L'interpellée confirma cet énoncé:

— Tu peux le dire... ma petite. Presque chaque semaine, ça se produit. Il vaut mieux ça qu'une balle dans la tête, pas vrai ? Mais il n'empêche que vous ne m'avez pas encore payé, monsieur. Si vous avez de la malchance, ce n'est pas ma faute, et je ne peux pas vous faire de cadeau. Le patron... vous savez, le patron, il ne l'entend pas ainsi.

Luc n'éprouvait plus qu'une envie: passer l'étroit corridor, fuir dans la rue, aller se plaindre à la police.

Il dit brusquement:

— Je vais au commissariat...

— Tu es fou, objecta Nancy. Tu es fou. Ils se moqueront de toi. Il y a trop de monde; impossible de faire des recherches. Tu y perdras ton temps.

Elle se fit tendre:

— Il ne contenait pas grand-chose, ton porte-monnaie. Je suis sûre que tu as encore du fric ailleurs. Et puis, je suis fatiguée, j'ai soif; toi aussi. C'est sympathique, tu verras, ce petit concert de guitare.

Pour mieux le convaincre, elle glissa son bras autour

du sien, appuyant la tête contre l'épaule du jeune homme. Ses longs cheveux glissèrent jusque sur les mains de Luc.

Il se sentit faiblir. Philosophe, il se consola en songeant qu'il avait eu une chance extraordinaire de ne perdre que son porte-monnaie!

Il sortit donc son portefeuille, se gardant bien de l'étaler de façon spectaculaire, paya l'entrée et les consommations.

Ils allèrent s'installer dans le fond de la salle. Nancy conduisit Luc aux meilleures places.

— Viens ici, dit-elle. On y est bien, on peut s'appuyer contre le mur.

Mais la fille paraissait nerveuse; elle avait les traits tirés. Elle s'assit, harassée, semblant déprimée, souffrante.

Quelques instants plus tard, elle murmura:

— Je sors — trois secondes, pas plus... Garde-moi la place.

Il la vit s'éloigner, soupçonneux, se demandant si elle reviendrait. Ses craintes n'étaient pas fondées. Elle ne tarda pas à revenir, paraissant être en meilleure forme.

Elle ne dit rien, et Luc ne comprit pas que la drogue était seule responsable de ces défaillances momentanées.

La salle était basse. Cette pièce chaude, sans fenêtre et sans autre issue ou dégagement que la porte, avait certainement autrefois servi de cave. Ses murs épais et recouverts d'aspérités, son plafond en forme de voûte apportaient à l'ensemble des lieux une atmosphère tranquille, mystérieuse, un enchantement fascinant. Quelques lanternes suspendues aux murs peints à l'ocre diffusaient une clarté de lumignon.

Un couloir séparait deux rangées de bancs rustiques et sans dossier. Petit à petit, ils furent occupés par des

jeunes, garçons et filles, ayant tous cheveux longs. Ils s'asseyaient là, le dos voûté, les mains sur les genoux, applaudissant à chaque chanson.

Le guitariste, un jeune homme aux cheveux roux, coupés à la Jeanne d'Arc, possédait un répertoire sans fin. Entre deux couplets, il portait un verre à ses lèvres et repartait, la voix plus fraîche, les yeux mi-clos, le visage luisant de sueur.

Après une heure dans ce lieu fermé empli de ces chansons, Luc éprouva un besoin irrésistible de sortir et de marcher. Il le dit à Nancy, qui accepta sa proposition.

Dans la rue, il lui demanda :

— Où vas-tu dormir ? Tu viens avec moi ?

Il n'avait pas encore réfléchi à ce qu'il ferait ni où il irait passer la nuit.

— Non, répondit la fille. Et tu ne peux pas venir où je vais. A bientôt, peut-être...

Elle plaqua deux baisers rapides sur les joues de Luc et, faisant volte-face, elle disparut dans la foule.

Surpris de ce brusque départ, l'étudiant était encore immobile devant une vitrine de magasin, regardant l'étalage sans le voir, quand quelqu'un lui mit la main sur le bras. Il sursauta.

Un grand noiraud, chevelure frisée, yeux superbes, se présentait devant lui. Ce profil, il l'avait remarqué dans la cave, peu d'instant auparavant. Il ressemblait à Mark et il l'avait longuement observé.

Il lui souriait :

— Je m'appelle Milo, dit-il en guise de présentation. J'aimerais faire un bout de chemin avec toi. J'ai quelque chose à te dire.

— Volontiers, répondit Luc, de plus en plus étonné.

Mais la curiosité l'emporta sur la surprise. Que lui voulait cet inconnu ?

— Tu connais Nancy ? lui demanda le nouveau venu.

— Oui; oh!... Je l'ai rencontrée, il y a deux jours.

— Méfie-toi d'elle... Elle est dangereuse.

— Dangereuse ? répéta Luc, stupéfait.

— Oui; c'est une toxicomane... Il lui faut beaucoup d'argent. Elle va te plumer...

— Ah!

— Elle trafique avec sa sœur.

— Sa sœur ? Elle m'a parlé de sa copine, malade à l'hôpital.

— C'est sa version ! Elle n'est pas vraie. Avec sa sœur, elles sont expertes dans les vols de porte-monnaie, de sacs de dames, de portefeuilles...

Luc regardait son interlocuteur, ébahi :

— Merci... Je te remercie... Je comprends maintenant où a passé mon porte-monnaie, ce soir...

— Tu l'as perdu ?

— Devant elle !

Luc sentait l'indignation monter en lui; ses yeux reflétaient le désarroi et la colère qui le gagnaient.

— Laisse tomber... dit tranquillement Milo, devinant son trouble. Tu en verras d'autres. La vie, c'est ça ! Je voulais quand même t'avertir...

— Je t'en suis très reconnaissant. Me méfier de tout le monde, je n'y arrive pas.

— Tu y viendras ! ajouta le jeune noiraud aux cheveux frisés, dont les yeux s'irradièrent d'un flot d'étincelles pétillant d'amusement.

Milo avait un genre qui plut tout de suite à Luc; peut-être parce qu'il ressemblait à Mark.

Il l'invita à prendre une boisson dans un bar. La foule était dense, à cette heure-là. Milo questionna l'étudiant, et il apprit qu'il ne savait où aller loger.

— Viens chez moi pour cette nuit, dit-il. Il y a de la place. Mes parents sont partis ce matin pour la mer. Dimanche; je ne peux pas t'en offrir davantage. Je m'en vais demain, dans la journée, pour les rejoindre sur la Côte d'Azur. Tu restes longtemps à Paris ?

— Pas plus de trois semaines... Après, je traverse l'Europe, je pars pour Katmandou. Je suis ici seulement pour attendre du renfort qui doit venir d'Ecosse...

— Intéressant, ton programme.

Le courage de Luc, qui commençait à faiblir, fut d'un coup fortifié. Le jeune homme se sentit soudain heureux et fier de son exploit, qui le plaçait sur des hauteurs privilégiées. Il proposa, un peu fanfaron :

— Nous acceptons tout le monde... Tu peux te joindre à nous, si tu en as envie.

— Merci, c'est gentil, mais j'ai d'autres soucis.

Milo conduisit son nouvel ami chez lui, dans un quartier proche; une maison simple, ancienne, un appartement modeste, mais confortable, accueillant.

Dans la chambre de séjour, la conversation continua bon train. Milo paraissait intrigué par les projets de Luc :

— Quelle idée, d'aller jusqu'à Katmandou... Qu'est-ce qui t'attire là-bas ?

— L'aventure...

— L'aventure, rien d'autre ? N'est-ce pas plutôt la fuite devant l'effort ?

— Oui, peut-être aussi...

— Tes études ! Il faut l'admettre, c'est un effort soutenu que tu dois fournir pour les poursuivre.

— Et j'en suis fatigué; à la maison, on ne me comprend pas... on croit que c'est si facile. Bien sûr, on me donne tout, c'est-à-dire qu'on m'encombre de tout ce que je désire et ne désire pas. C'est une fatigue de plus, des barrières à mon existence.

Milo restait silencieux; il le laissait parler. Il réalisait que le jeune homme avait besoin d'extérioriser tout ce qui alourdissait son être entier, son cœur, son esprit, son âme.

Assis sur le canapé, la tête penchée en avant, les yeux fixés sur le tapis qui recouvrait le plancher, Luc ne regardait pas son interlocuteur. Il parlait comme il l'aurait fait pour lui seul, et pourtant il était heureux de savoir que quelqu'un l'écoutait. Il continua:

— Et puis, la vie me fait peur... A quoi bon lutter, se forcer?... quand on sait que bientôt tout va craquer. Il faudrait être myope, ou plutôt aveugle, pour ne pas le voir. Lis les journaux, la politique, la guerre, la science, la surpopulation, la pollution de l'air, des eaux; tout cela appelle la catastrophe! Qu'est-ce qui nous attend? Tu le sais?

— D'accord! Rien de bon...

— C'est incompatible avec une vie normale, sans extravagances. Pour tout oublier, il n'y a que l'aventure... On vit au jour le jour, sans effort, sans contrainte, sans loi. Le jour même est vivable; inutile de songer au lendemain, puisque le lendemain sera peut-être celui de la catastrophe. Tout chancelle! La preuve: le dernier slogan que l'on entend, tu le connais?

— Non.

— « Dieu est mort! » Autrement dit: tout est fichu!

Milo regardait son compagnon, et dans ses yeux une flamme s'était allumée: celle d'un vif intérêt.

Il l'arrêta:

— Tu vis le même problème que moi. Voilà deux ans qu'il me harcèle, qu'il me suit, qu'il me donne des insomnies. Je ne trouve pas la solution.

— La solution ? La fuite... et tu seras moins malheureux. Voilà mon choix.

— Ce n'est pas le mien.

— Et tu en es malade...

— Non; je cherche encore.

— Mes félicitations! Et où t'ont conduit tes recherches ?

— Partout, dans toutes les couches de la société, de même que dans toutes les religions. Tout y a passé: catholicisme, protestantisme, hindouisme, bouddhisme, mormonisme, islamisme, je dirai même marxisme et communisme.

— Ça suffit! Assez d'« ismes »!

— Et sais-tu ? Je suis revenu au point mort, autrement dit à zéro.

— Je te comprends; je n'en aurais pas fait autant!

— J'ai même envié les hippies qui cherchent la lumière de Dieu dans la drogue. J'ai essayé une ou deux expériences infructueuses, qui m'ont conduit vers l'épouvante plutôt que dans des rayons lumineux. Heureusement, je ne m'étais pas engagé très loin dans ce domaine; j'ai pu revenir sur mes pas... Ce chemin me paraît très dangereux et n'apporte pas la solution, mais plutôt un mirage qui s'évade au fur et à mesure qu'on s'avance et qui ne conduit vers rien d'autre qu'un grand abîme.

— Là, je te donne raison. Et les religions ? Dis-moi ce que tu en penses.

Milo soupira, comme s'il aurait préféré ne pas s'exprimer. Il dit lentement, à contrecœur, la voix triste:

— Elles m'ont déçu... Hypocrisie, matérialisme, conformisme sans vigueur... Ce n'est presque que cela qui transparait dans les gens religieux de notre époque. Ailleurs, c'est un mysticisme envoûtant, qui me laisse sceptique. Ou bien: en est-on encore au temps où l'on voyait Dieu comme un petit bonhomme à barbe blanche volant sur les nuées ? Cela nous suffirait-il ? Non... n'est-ce pas ? Tu es d'accord avec moi.

Luc approuva; il était du même avis que Milo:

— Tu vois que le problème n'est pas résolu... Alors, pourquoi t'entêter à le poursuivre ?

— Parce que j'estime qu'à tout problème correspond une solution; et plus elle est difficile à trouver, plus elle est intrigante et passionnante.

— Je t'admire!

— Oh! il n'y a pas de quoi. Ça m'aide à vivre... C'est cela, ma fuite. La tienne, c'est Katmandou... D'autres, c'est la drogue... d'autres, l'amour... d'autres encore, la violence... J'en ai choisi une pas trop mauvaise en comparaison des autres!

L'étudiant sourit; hésitant, il articula:

— Si je reviens...

Il fit une pause:

— Si je reviens, répéta-t-il, nous nous reverrons... Nous exposerons l'un et l'autre les solutions que les jours succédant aux jours nous auront fait découvrir...

— D'accord; et l'on discutera pour savoir ce qui serait le meilleur.

Ils bavardèrent encore longuement. Ce n'est que vers deux heures du matin que, fourbus, bâillant, ils se quittèrent pour aller dormir, Milo dans sa chambre et Luc dans une alcôve spécialement réservée aux visites.

Le lendemain matin, ils ne s'attardèrent pas; Milo avait un long voyage à faire avec sa petite voiture pour rejoindre sa famille au bord de la mer.

Pendant qu'ils buvaient en hâte leur café, il dit à Luc:

— Je regrette de te quitter. C'était sympathique, cette rencontre. Mais, impossible de changer mes plans; tout est arrangé. Nous devons libérer l'appartement pour un mois entier. La gérance veut le refaire complètement: vernis, tapisseries, cuisine moderne, etc. Aujourd'hui encore, la femme de ménage doit venir et, avec l'aide d'ouvriers, transporter tous les meubles dans une seule chambre, qui sera la dernière à être réparée. Tu vois: branle-bas général. Une seule solution: quitter les lieux. Nous avons choisi la période des vacances pour le faire.

— Bien sûr, je comprends.

— Il y a encore une place dans ma voiture; si tu veux changer de direction et venir sur la Côte d'Azur, tu peux le faire. C'est à ton service.

— Merci; trop aimable et tentant. Mais, comme je te l'ai déjà dit, j'attends du monde d'Ecosse pour partir sur Katmandou.

— Dommage!

Clignant de l'œil et souriant malicieusement, Milo ajouta:

— J'ai une sœur... Elle est déjà là-bas. Très jolie... Elle t'aurait certainement plu!

— Je n'en doute pas, fit Luc, avec un brin de regret dans la voix. Si elle te ressemble...

— Oh! je ne lui vais pas à la cheville. Mais écoute, j'y pense... Si tu ne trouves pas de gîte pour dormir, ici, tu aurais au moins un toit. Les portes resteront ouvertes...

les ouvriers ne travaillent pas la nuit... Si tu pars tôt, avant qu'ils n'arrivent, ni vu ni connu... Si par hasard tu restes endormi, tu leur dis, pour les apaiser, que tu as l'autorisation du locataire!

— Merci... merci... J'espère ne pas devoir user de ce privilège. Mais on ne sait jamais... J'ai encore de quoi passer mes nuits à l'hôtel. D'ailleurs, l'attente ne va pas durer.

Ils se séparèrent à regret, se promettant de se revoir une fois... Quand ? Mystère de l'avenir et de l'inconnu.

CHAPITRE IV

La première acquisition que fit Luc, en descendant dans la rue, ce fut celle d'un nouveau porte-monnaie dans lequel il mit une modeste somme pour ses frais de la journée.

Pourtant, il espérait quand même rencontrer Nancy à la pointe de l'île de la Cité. Il avait décidé de lui pardonner, de la morigéner et de lui faire cadeau de son vol, espérant, par cette attitude, montrer à la jeune fille un exemple qui lui serait salutaire et la ferait s'améliorer.

Quand il vit le pull-over rouge, le pantalon gris surgir, venant le long du mur, il sut que Nancy approchait. Il se traita d'idiot de sentir une bouffée de bonheur gonfler sa poitrine. Il ne voulait pas jouer à l'empresé et il tourna volontairement la tête dans la direction opposée à celle de laquelle il avait vu la fille apparaître.

Sans prononcer un mot, elle vint s'asseoir à côté de lui. Il la sentait proche, mais il fit semblant de ne pas la remarquer.

A vrai dire, il était aussi préoccupé de regarder les visages de ceux qui passaient. Les jours s'écoulaient, et personne encore ne lui avait posé la question: « Connais-tu Marina ? »

Luc commençait à s'impatienter; il aurait quand même préféré continuer son aventure vers l'inconnu plutôt que de renouveler une journée en compagnie d'une voleuse.

Elle posa la main sur son bras; il tressaillit:

- Ah! tu es là ? dit-il, faussement étonné.
— Tu rêves aux étoiles ?
— Non, je cherche Marina!
— Marina ? Connais pas!
— Moi non plus!
— Idiot! Ça n'a pas de sens, ce que tu dis là!
— D'accord, mais ce qui a plus de sens et que je cherche aussi, c'est mon porte-monnaie... Ça, tu connais!
— Tu as de la fièvre ?
— Ne fais pas la naïve; c'est toi qui me l'a volé, je le sais.
— Chantage! Quelles sont tes intentions ? Sois plus précis... Je suis une fille propre, et tu n'auras rien de moi... Tu m'insultes! Rétracte, et tout de suite.

Elle s'était levée, outrée, la colère dans les yeux.

Luc paraissait calme, sûr de lui. Nancy s'en aperçut, et cette attitude l'impressionna. Elle se raidit d'autant plus. La partie était perdue, elle devait bien se l'avouer. Quelqu'un avait averti le jeune homme. Il était prudent de fuir. Cependant, il ne fallait pas le faire brusquement.

Changeant d'attitude, elle dit, faisant quelques pas pour s'éloigner:

— Je croyais que j'avais trouvé un chic copain... que tu n'étais pas comme les autres. Toujours la même chose... Déception...

Pensant soudain qu'il était important qu'elle s'entoure de renseignements sur les projets de Luc, afin de ne plus le revoir et de ne pas tomber dans une souricière, elle ajouta, l'air sérieux, la tristesse dans les yeux:

— Enfin, j'espère encore... Peut-être que tu regretteras... Je reviendrai; tu restes là longtemps encore ?

Luc ne répondit pas; il n'arrivait pas à croire que l'on

puisse jouer une comédie aussi fausse. La fille paraissait sincère, innocente... Milo s'était trompé, sûrement.

Elle répéta plus fort, sans se rapprocher :

— Tu m'entends, Luc ? Tu restes là longtemps encore ?
Force lui fut de répondre :

— Une semaine, deux semaines, peut-être...

Un éclair brilla dans les yeux de Nancy. Elle lui fit un petit signe de la main, un sourire :

— A bientôt... à bientôt!

Et elle s'éloigna prestement. Luc ne la revit pas sur la pointe de l'île de la Cité ni dans les rues de Paris. Elle préféra s'en aller quelque temps loin de ceux qui la soupçonnaient, jugeant qu'il était plus agréable de passer l'été dans la lumière et le soleil que de vivre entre quatre murs gris, et à l'ombre.

Après le départ de Nancy, Luc fut distrait par un groupe de jeunes qui chantaient, s'accompagnant à la guitare. Il s'approcha d'eux, mêla sa voix à leurs chants et, quand ils partirent en ville, il se joignit à eux.

Cette diversion l'aida à chasser le malaise que sa rencontre infructueuse avec la fille au pull-over rouge avait provoqué. Il oublia ses perplexités et les interrogations qui se pressaient dans son esprit.

La nuit venue, l'envie de retourner à l'appartement où il avait passé une si agréable soirée le poussa jusque devant la maison de Milo. Malgré son besoin de compagnie, il préféra le logis vide à la promiscuité trop évidente sur le plancher des drogués.

Aller à l'hôtel, il aurait pu le faire. Pourtant, il commençait à se sentir déclassé et peu présentable pour affronter la réception, même d'une auberge sans étoile.

Sa barbe poussait, mais lentement, lui laissant l'im-

pression qu'il avait un teint gris et malpropre. Ses cheveux étaient aussi courts qu'à son arrivée, à la seule différence qu'il négligeait de les coiffer et qu'ils étaient ternis par la poussière.

Il monta allégrement à l'appartement de cet ami d'un jour. Les chambres avaient été vidées de tous leurs meubles, comme l'en avait prévenu Milo. Il n'alluma pas l'électricité, pour éviter que l'on s'aperçoive de sa présence. Sa lampe de poche fit l'office nécessaire et il s'allongea dans son sac de couchage.

Avant de s'endormir, il pensa aux hôtes de ce logis dont il lui semblait que la présence, dans les jours passés, devait encore apporter aux lieux une atmosphère personnelle. Aucun tableau, aucun bibelot n'étaient restés là pour permettre à un esprit perspicace de distinguer, à travers ces objets, quelque chose de la nature des personnes qui avaient habité dans ces pièces abandonnées.

La dernière phrase de Milo lui revint à l'esprit: « J'ai » une sœur... elle est très jolie; elle t'aurait plu. »

Comme Marina! On lui avait parlé d'elle dans les mêmes termes: « Elle est très jolie... elle t'aurait plu. » Il n'avait vu ni l'une ni l'autre!

Fuyait-il le bonheur qui s'offrait à lui ?

Un instant, le doute le gagna... Non! Il avait choisi la liberté; elle valait son prix, il devait le payer.

D'ailleurs, l'aventure lui ferait rencontrer des Marina et des Nancy sur son chemin...

Il allait s'endormir quand une idée subite lui vint à l'esprit; elle le réveilla tout à fait. Il prit sa lampe de poche, sortit de son portefeuille la coupure de journal montrant la photographie de la jeune chanteuse, la regarda attentivement.

Persuadé, il s'exclama, oubliant qu'il était seul et ne parlait qu'à lui-même :

— C'est elle! Quelle ressemblance!... J'aurais dû le voir tout de suite! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt? J'aurais demandé à Milo: « Comment s'appelle ta sœur? » Il m'aurait répondu: « Marina! » Il aurait été enchanté de m'entendre lui répliquer: « Elle chante bien, je le sais. » Elle a passé la porte de ma maison; dans mon foyer, on l'a accueillie, comme tu le fais maintenant pour moi. Mais je ne l'ai pas vue... et je le regrette. Car toi, tu me plais. »

Luc secoua l'engourdissement qui le gagnait. Il fallait abandonner le romantisme de ce tableau et revenir à la réalité, qui n'avait pas perdu son charme. Et puis, peut-être que son imagination le conduisait trop loin. Cette coïncidence extraordinaire n'était probablement qu'une invention de son esprit fatigué par des nerfs tendus dans l'attente de jours qui semblaient avoir de la peine à venir.

Le lendemain, il se leva tôt, comme le lui avait conseillé Milo, avant que les ouvriers n'occupent la place. Mais son doute quant à Marina persistait. Au risque de paraître indiscret et malhonnête, il se mit à fureter dans tout l'appartement, ouvrant chaque porte, regardant les murs dans l'espoir d'y voir un indice quelconque, une photographie oubliée, pouvant lui confirmer que sa supposition de la veille était juste et fondée. Il ne découvrit rien qui puisse le persuader, absolument rien, et il demeura dans le doute et la perplexité.

Evidemment, il lui aurait été facile de trancher le problème. Il possédait l'adresse du comité, qui aurait pu lui indiquer où habitait Marina. C'était simple. Mais il n'avait aucune envie d'aller se présenter dans ces bureaux.

Il n'était pas venu à Paris pour cela; Marina n'avait été qu'un prétexte à sa fugue, et il ne devait pas se fourvoyer dans son sillage, aussi aimable qu'ait pu être Milo, celui qui était peut-être son frère.

Luc abandonna donc le problème et le refoula loin de sa pensée. Plusieurs soirs de suite, il revint loger dans cet appartement. Personne ne l'avait remarqué, et personne ne le déranger.

Un jour, il revit Rubens à la pointe de l'île de la Cité. Il s'était passé une semaine sans qu'il le rencontre. Ce jour-là, la pluie tombait finement, le ciel était gris. Le vent soufflait par moments, brisant l'atmosphère chaude et apportant des afflux d'air froid. Les jeunes désertaient les lieux; les promeneurs se faisaient plus rares.

Luc emmena son compagnon dans un bar pour prendre un café qui réchaufferait leurs membres engourdis.

Ils restèrent là longtemps, le temps maussade ne les invitant pas à sortir. Pourtant, Luc s'inquiétait: si Mark ou l'Écossais arrivaient justement ce jour-là? Il voulait être fidèle au rendez-vous.

Rubens le tranquillisa:

— Tu ne veux pourtant pas te transformer en un glaçon pour faire plaisir à tes amis. Ils reviendront demain. Il arrive qu'on s'attende plusieurs jours de suite. C'est comme ça. Si tu prends une pneumonie, tu connais quelqu'un, ici, pour te soigner?

— Non.

— Tu n'as d'autre ressource que l'hôpital, et encore... s'il y a de la place. Pendant ce temps, tes amis, ils pourront t'attendre des jours... A propos, où loges-tu? Je ne t'ai pas revu... A l'appartement dont je t'ai donné l'adresse, tu n'es pas retourné, on me l'a dit. Ça ne te plaît pas?

— Tu sais, la drogue et moi...

— Tu as tort; tu as donc abandonné ton projet d'aller jusqu'à Katmandou ?

— Pas du tout.

Rubens s'esclaffa, mais ne fit aucune remarque. Il se contenta de regarder le jeune homme, un sourire moqueur sur les lèvres.

Après un silence, il reprit:

— Tu n'as pas répondu à ma question. Où loges-tu ?

Luc ne désirait pas du tout donner des précisions; il avança:

— Chez un ami.

— Ah! chez un ami... Je croyais que tu étais fraîchement débarqué ici, et que tu ne connaissais personne.

Pour ne pas donner une réponse directe et éluder la question, l'étudiant répondit:

— Tu ne sais pas encore que ma mère est Française. J'ai même de proches parents en ville.

— Intéressant! Tu vas les visiter ? C'est eux qui remplissent ton portefeuille ?

— Non.

— Dommage! Je t'aurais demandé de m'en passer... Plus d'argent; je suis à sec... et c'est pas drôle. Hier, je suis allé au marché, chercher à manger. J'ai fait quelques travaux de transports. Je suis fourbu...

Luc lui jeta un regard noir:

— Evidemment, avec la drogue, il te faut beaucoup d'argent...

— Tu ferais mieux de me comprendre... La solitude... seul l'opium m'en libère. Toi, tu as des amis, des parents; tu peux loger chez eux.

Involontairement, Luc extériorisa vivement:

— Oh! mes amis... Ne les mets pas au pluriel. D'ailleurs, l'appartement est vide. Partis en vacances...

— Et tu loges seul ? Il y aurait donc de la place.

— Ce n'est pas chez moi.

— D'accord, mais j'aurais un petit service à te demander. Tu es vraiment le type qu'il me faut: sérieux, en qui on peut avoir confiance...

Où voulait-il en venir ? Luc commençait à regretter d'avoir été trop loquace.

Rubens continuait:

— Il faut que je t'explique. Je t'ai dit que j'étais seul, mais ce n'est pas tout à fait vrai, parce qu'il m'est arrivé hier un cousin de la campagne: un jeune gars de quinze ans, qui ouvre des yeux tout ronds en regardant Paris. Il sort de la maison pour la première fois; il est paumé. Je ne voudrais pas l'introduire dans ce milieu de drogués, tu comprends. C'est pas pour lui... J'aimerais un lieu sûr, pas contaminé. Chez moi, ça sent l'opium. Il ne restera pas longtemps... C'est juste pour une visite qu'il vient par là. Si tu pouvais l'héberger... Pendant le jour, je t'en débarasserai, mais la nuit... Je ne peux pourtant pas le laisser aller dormir sous les ponts pour respirer l'air de la Seine. Ce n'est pas malsain, je l'ai fait souvent, mais à son âge... Il vit dans une ferme de Normandie.

Au fur et à mesure que Rubens parlait, Luc s'était reculé instinctivement. L'affaire du porte-monnaie était encore trop présente à son esprit pour qu'il ne soit pas méfiant. Rubens s'aperçut de son changement d'attitude:

— Ça ne te va pas ? dit-il, interrogateur.

— Non, pas du tout, répondit l'étudiant, au risque de paraître sans cœur. L'appartement où je loge n'est pas le mien. D'ailleurs, il est vide, désaffecté pour des répa-

rations, pas du tout confortable, sans meuble, sans lit.

Rubens ne parut pas mécontent de connaître ces détails:

— Ah! on y fait des réparations? Tu n'es pas gâté. C'est donc dans une vieille maison?

— Oui...

— Et les ouvriers y travaillent?

— Oui.

— Dans le quartier?

— Oui.

— Je vois; une de ces rues étroites qui prennent sur le boulevard.

Luc ne répondit pas, mais son silence avait autant de valeur qu'une affirmation.

Rubens poursuivait son interrogatoire:

— Les portes sont ouvertes? Les plâtriers ne te font pas déloger? C'est étonnant.

— Je pars avant qu'ils n'arrivent...

— Et ils ignorent que tu habites là? Bonne idée. Donc, si d'autres y venaient, ni vu ni connu, personne ne s'en douterait. Sais-tu que ça m'intéresse beaucoup? On rencontre toujours des gars ou des filles qui ne savent pas où aller dormir.

Luc se sentait pris dans la souricière. Comment avait-il pu s'y laisser surprendre?

Rubens jubilait; sans attendre un consentement, il poursuivit:

— Ecoute! Ce soir, je t'en amène plusieurs... tous ceux que j'aurai rencontrés dans la journée, en plus de mon petit Normand. Il pleut, aujourd'hui. Ils auront un toit, et tu feras une bonne œuvre qui te sera rendue en paradis, si jamais tu y vas!

Coïncé, Luc ne savait que répondre. Petit à petit,

d'ailleurs, l'air radieux de Rubens, son enthousiasme, se communiquaient à lui. D'autre part, sa solitude dans l'appartement vide, ce n'était pas précisément ce qui l'enchantait.

Pourtant, il pensait à Milo, qui le désapprouverait certainement de profiter de son offre généreuse pour installer des inconnus, peut-être pouilleux, entre les murs de son logement.

Mais, au fond, quel risque y avait-il à le faire ? Aucun. Milo ne le saurait pas... Personne ne s'en apercevrait ni n'en serait gêné.

Cette conclusion s'imposa à l'esprit de Luc et le persuada. Il ferait une bonne œuvre, et cela même ravissait son sentiment intérieur soudain porté au dévouement.

— Je veux bien, dit-il après un moment de réflexion. Mais à une condition expresse: pas de bruit, pas de tapage, pas de drogue et lever avant l'arrivée des ouvriers. Pas d'électricité allumée pour attirer l'attention, seulement des lampes de poche. Le premier qui n'observe pas le règlement est mis à la porte.

— D'accord, tout à fait. Tu as raison. Il faut de la prudence, sinon on vous fera vider les lieux.

L'étudiant lui donna donc l'adresse de Milo. Rubens lui dit en le quittant:

— Tu auras de la compagnie, ce soir; tu verras, c'est sympathique et tu me remercieras...

Souriant, il ajouta:

— Tu pourrais même le faire tout de suite. Je suis fauché. Quelques sous... juste pour la journée...

Luc lui mit dans la main les pièces qui restaient au fond de son porte-monnaie.

CHAPITRE V

Une semaine passa sans incident. Chaque jour, Luc revenait sur l'île de la Cité. Il y faisait un tour pour vérifier si personne ne l'attendait, mais n'y restait plus longuement. Il préférait les boutiques, les quartiers peuplés de la ville où il flânait en compagnie d'autres garçons et filles.

Le soir, il retournait à l'appartement vide, montant avec précaution l'escalier pour ne pas attirer l'attention des locataires.

Ils se rencontraient souvent à six ou huit dans la chambre transformée en dortoir. Il semblait que personne ne les avait remarqués. Ils ne pouvaient savoir qu'une vieille dame, pensionnaire dans un appartement de l'étage inférieur, les observait de sa fenêtre. Elle était assise dans son fauteuil, à ne rien faire, et tout ce qui se passait dans la rue l'intéressait. Souffrant d'insomnies, elle s'installait très tôt près de la croisée, et ces départs matinaux de jeunes chevelus à la mise bizarre l'avaient étonnée. D'où sortaient-ils ?

Elle en parla à sa logeuse; la logeuse en discuta avec la concierge, qui se mit à interroger les locataires les uns après les autres.

L'immeuble était très bien habité... Que voulait dire ce manège ?

Chacun se défendait d'avoir logé chez lui de tels

énergumènes! C'est alors que l'évidence de l'occupation de l'appartement vide se fit. Mais, lorsqu'on le visita, on n'y trouva aucune trace d'un passage quelconque. D'ailleurs, les ouvriers n'avaient vu personne. Les doutes subsistaient, mais le gérant avait d'autres préoccupations.

Un soir, Luc rentra tard; il était allé dans une boîte de nuit, il avait consommé plus d'alcool qu'il ne l'aurait dû. Il ne marchait pas avec aisance dans la rue et cognait contre les murs pour garder son équilibre. Il monta lourdement l'escalier, risquant bien de se faire entendre. Dans la chambre, tout le monde dormait, et il eut l'impression de ne réveiller personne lorsqu'il s'allongea sur le plancher, après avoir jeté négligemment son blouson et ses souliers à côté de lui.

Le matin, il se réveilla en sursaut; étonné, il se vit seul dans la pièce. Tout le monde était déjà parti. Il était resté endormi, et personne ne s'était inquiété de lui. On entendait un bruit insolite venant du couloir. Avant même qu'il ait eu le temps de se lever, il vit apparaître un homme. Celui-ci le toisa, outré:

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ? Voulez-vous vous dépêcher de f... le camp, sinon j'appelle la police.

Luc s'était levé, vivement. Se contraignant au calme, il répondit:

— Je dors chez mon ami Milo! Il m'en a donné l'autorisation.

— N'allez pas commencer à raconter des histoires; vous pourriez le regretter. Je suis le gérant de l'immeuble. Les locataires se plaignent... Cet appartement n'est pas fait pour loger des loqueteux remplis de vermine...

Persistant dans son air tranquille et son assurance, Luc l'interrompit:

— Je vous dis que Milo, mon ami, m'a offert d'y venir pendant qu'il est en vacances sur la Côte d'Azur...

L'autre ne l'entendait pas ainsi. Il s'avança, menaçant, et lui serra fortement le bras d'une main puissante.

Luc comprit qu'il n'avait aucune résistance à opposer. Se dégageant vivement, il s'écria, irrité:

— Laissez-moi donc le temps de mettre mes souliers et de plier mon sac de couchage!...

Le gérant continua:

— Inutile de revenir. L'appartement sera dorénavant fermé à clé. Vous ne vous fatiguerez pas à monter l'escalier! Et vous ferez bien d'en avertir vos acolytes.

L'étudiant ne répondit pas; il sentait la colère monter en lui, mais il ne jugea pas opportun de le faire voir. Il ramassa hâtivement ses effets, sans plus prononcer une parole.

En passant le vestibule, il remarqua plusieurs ouvriers. Ils parlaient entre eux. Goguenards, ils le regardèrent s'en aller. Un moment arrêté sur le palier pour attacher son soulier mis en hâte, il entendit l'un d'eux dire:

— Le chef d'une bande... Une bonne prise pour la police. Le gérant est trop bon de le laisser partir.

— Tu crois? fit une autre voix.

— La preuve... ils ont du fric. Commerce de drogue, sûrement.

— On le retient?

— Ce n'est pas mon affaire.

Luc fut heureux de retrouver la rue, l'air et le soleil. Mais la conversation entendue le poursuivait, martelant son cerveau: « Ils ont du fric! »

Comment le savait-il?

Il porta la main à sa poche. Son porte-monnaie faisait

une bosse, attestant sa présence. Dans sa veste, son portefeuille se voyait, dépassant de la poche. Cette constatation le tranquillisa.

Mais, quand il voulut, comme chaque matin mettre une partie parcimonieuse de son argent dans sa bourse, c'est alors qu'il découvrit quelque chose de fort désagréable. L'épaisseur de son portefeuille avait sensiblement diminué. Sa fortune s'était amincie. Quelqu'un en avait retiré une bonne liasse de billets, n'en laissant que quelques-uns et des coupures insignifiantes.

Quand cela s'était-il passé ? Pendant la nuit ou le matin ? La veille, en rentrant, il était si assommé qu'il n'avait pas pris la précaution, comme d'habitude, de mettre son blouson sous sa tête, comme un oreiller...

Qui avait osé ? Il n'avait rien entendu...

Qui soupçonner ?

Les gars qui avaient dormi dans la même pièce que lui, pourquoi ne l'avaient-ils pas réveillé ? Ce fait même le poussait à se méfier d'eux. Mais alors, pourquoi l'ouvrier savait-il qu'il ne manquait pas d'argent ?

Quel casse-tête !

Il se promettait de coincer à l'angle de la rue ceux qui viendraient le soir même retrouver leur gîte perdu. Peut-être l'un d'eux pourrait-il l'aider, par quelques lumières, à dépister le voleur. Quant au gérant et aux ouvriers, il était inutile de s'adresser à eux, puisqu'on le soupçonnait de faire partie d'une bande organisée. Il ne tenait nullement à perdre sa liberté, qui avait plus de valeur que tous les billets de banque qu'il possédait. Sa situation n'était pas encore extrême.

Le soir venu, il guetta pendant plus d'une heure la bande habituelle de ceux qui avaient pris domicile dans

l'appartement de Milo. Un seul vint: le petit Normand que Rubens lui avait recommandé.

— Et les autres ? questionna Luc.

— Ils sont partis.

— Partis ? Où ?

— Pour Marseille.

— Ils te l'ont dit ?

— Oui.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas réveillé, ce matin ?

— Parce que tu étais fatigué...

— Et qu'est-ce qu'ils ont fait en partant ? As-tu vu s'ils ont touché à ma veste ?

— Oui...

Le garçon était devenu rouge jusqu'aux oreilles. Elles débordaient de son crâne, ayant la forme de feuilles de chou, et n'étaient pas recouvertes par les cheveux. Il ajouta, confus :

— Je ne devais pas te le dire...

— Tu n'as rien à craindre; je n'irai pas les retrouver.

Je ne saurais où, d'ailleurs, et j'ignore leur identité. Alors, raconte; je veux savoir la vérité.

Le petit campagnard hésitait, craintif :

— Qu'est-ce qui te fait peur ? demanda Luc, gentil, cherchant à le débarrasser de sa terreur.

— Si je te raconte, Rubens ne sera pas content...

— Comment ! fit l'étudiant, surpris. Rubens est dans le coup ?

Le garçon mit la main sur la bouche, effrayé :

— Tu ne le savais pas ? dit-il.

— Non !

— Oh ! il va me battre, comme il l'a déjà fait une fois. Ne lui en parle pas, je t'en supplie ! Ne dis rien... Je

voudrais retourner à la maison sans le revoir... Il m'empêche d'écrire à mon père pour qu'il m'envoie l'argent pour le retour, et il ne m'en donne pas. Il m'a dit: « Si tu veux » rentrer chez toi, débrouille-toi pour t'en procurer; moi, je n'en ai pas. »

— Ceux qui ont dépouillé mon portefeuille, ils ne t'en ont pas donné ?

— Non. Ils ont partagé les billets... Ils ont fait cela dans le vestibule. Ils ont été surpris par un ouvrier qui arrivait et qui voulait les engueuler. Pour l'empêcher de parler fort et de te réveiller, ils lui ont glissé de l'argent dans la main et sont partis en vitesse. Moi, ils m'ont planté là, et je ne les ai pas revus.

Luc comprenait tout; il n'avait plus besoin d'explications. Le garçon le regardait toujours, pas du tout rassuré. Il répéta:

— Ne le dit pas à Rubens... ne le dis pas à Rubens.

Il tremblait, et la sueur montait à son front.

Luc eut pitié de lui:

— Sois sans crainte; pas un mot de toute cette histoire à ton cousin.

Le petit Normand respira profondément, soulagé. Il secoua la tête, l'air réfléchi, et dit sur un ton de mystère:

— Pour toi aussi, c'est mieux que tu n'en parles pas...

— Pourquoi ? s'étonna Luc.

L'enfant hésitait, ne sachant comment s'exprimer:

— Rubens... tu comprends... il aurait peur que tu le dénonces. Il serait fichu... Il a déjà été trois fois en taule, il me l'a dit. Il m'a raconté des choses...

Et le garçon se mit à secouer la tête, frissonnant d'épouvante. Il conclut, soufflant à l'oreille de Luc:

— Si tu veux sauver ta peau...

Il n'osa pas achever sa phrase, mais l'étudiant comprit ce qu'il voulait lui dire. Changeant de sujet, il lui demanda, pour alléger l'atmosphère :

— Alors, toi... que fais-tu donc ici ?

— Moi ? C'est long à raconter... dit-il, gêné qu'on s'intéresse à lui.

— Raconte! J'ai tout le temps de t'écouter. Mais viens, partons sur les boulevards. Ici, c'est trop tranquille; on pourrait nous remarquer. Nous sommes si près de notre palace! A propos, je ne t'ai pas encore dit qu'on ne pouvait plus y retourner.

— Pourquoi ?

— Fermé à clé... Le gérant m'a surpris. Je dormais. Il aurait fallu me réveiller. Evidemment, ils portaient... ils avaient vidé mon portefeuille; ça n'avait plus aucun intérêt pour eux de revenir.

— Alors, où est-ce qu'on va dormir, ce soir ? demanda le garçon d'une petite voix inquiète.

— Ne t'en fais pas... Sous les ponts... Tu viendras avec moi. Ce sera une aventure formidable.

— Sous les ponts ?

— Mais oui...

Et Luc se mit à rire, d'un rire forcé qui sonnait mal.

Il ne voulait réfléchir à rien... Il avait cherché l'aventure; il ne devait pas s'étonner que l'aventure vienne à lui, les bras grands ouverts pour l'accueillir.

Pourtant, il éprouvait un désir qui grandissait à chaque nouvel incident: en parler à quelqu'un pour alléger le poids que tous ces événements négatifs faisaient peser sur lui.

Il pensa à Judith; que dirait-elle s'il lui racontait ces épisodes tragiques, s'il lui écrivait ? Il valait mieux qu'elle ne sache rien. Il avait promis de ne donner que de brèves

nouvelles avant son départ pour Katmandou, cela en style télégraphique et sans détails.

Pourquoi cette détermination ? Pour éviter que père et mère n'en parlent avec leur fille, n'apprennent la vérité et ne viennent le chercher. Tout, alors, se terminerait platement. Pour la même raison, il n'avait donné aucune adresse.

A la maison, on pouvait supposer qu'une lettre s'était perdue ou qu'un retard postal la retenait.

Rien d'alarmant... il fallait attendre...

C'est ce que répéterait Judith, pour tranquilliser ses parents et les empêcher de chercher à joindre leur fils.

Donc, il n'avait aucune possibilité de partager avec quelqu'un ses impressions ou déceptions.

Depuis un moment, il marchait à côté du cousin de Rubens sans prononcer une seule parole; chacun suivait son propre souci. Pour changer le cours de ses pensées, Luc réitéra sa question:

— Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Tu ne te plaisais pas en Normandie ?

— Oh! oui... mais ma mère est morte, il y a deux mois. J'ai encore trois frères et deux sœurs; je suis l'aîné. Les autres sont trop petits pour partir de la maison. Ma tante, qui fait maintenant le ménage, a trouvé qu'on était nombreux, qu'elle avait trop de travail. Elle n'est pas aussi gentille que ma mère... J'ai beaucoup pleuré quand ma mère est morte... C'est triste, tu sais, de ne plus avoir de mère...

Luc se sentait mal à l'aise; lui, il avait fui cet amour maternel qui le brimait, l'encerclait, lui enlevait sa liberté.

Et le garçon continuait:

— Tu as encore ta mère, toi ?

De la tête, l'étudiant fit un signe affirmatif; sa gorge se serrait; il lui aurait été impossible d'articuler un son.

— Tu en as de la chance... Moi, quand elle est morte, ça m'a fait comme si le soleil s'était couché et avait oublié de revenir le lendemain... Et puis, ma tante a dit qu'elle écrirait à son fils, qui vivait à Paris. Je ne l'avais jamais vu, Rubens; je ne le connaissais pas. Elle lui demanda si je pouvais venir chez lui, qu'on lui paierait une pension pour mon entretien. Il a tout de suite répondu qu'il était d'accord, qu'il me soignerait bien. Pour commencer, ça m'a plu; j'étais content de partir, de voir Paris. Mes frères m'enviaient de faire ce voyage. J'ai pris le train, et Rubens est venu m'attendre à la gare. C'était pas facile de se trouver... Je devais lever la main comme pour dire au revoir à quelqu'un. C'était le signe... Il m'a tout de suite vu, et nous sommes partis chez lui, avec le métro. Mais ce n'est pas beau, chez lui...

— Non ?

— Oh! non. On dirait une vieille boutique... C'est au fond d'une cour, ça sent mauvais... Il y a des drôles de gens!...

— Des drôles de gens ?

— Oui; mal habillés, pas rasés... des vieux qui ont l'air de ne rien faire.

— Des clochards, je pense.

— Oui. Rubens m'a dit: « Ne fais pas des yeux si » ronds, tu ne dormiras pas là longtemps. J'ai un ami... » Tu iras chez lui. » Je suis resté une semaine seulement, et voilà pourquoi tu m'as vu venir dans l'appartement vide. Je voulais repartir tout de suite en Normandie. Rubens n'a pas voulu. J'ai pleuré, j'ai crié, et il m'a battu... Il m'a raconté des choses terribles... que je n'oserais pas dire.

Maintenant, j'ai peur... Je voudrais m'en aller tout de suite, ne plus le revoir.

La perplexité se lisait sur le visage de Luc. Ce garçon de quinze ans, presque encore un enfant, qui se trouvait soudain sous sa protection, suscitait sa pitié. Il ne pouvait l'abandonner. Une idée subite lui traversa l'esprit: si personne ne venait d'Ecosse... et il semblait bien que ce serait le cas, il n'était pas impossible d'en faire un petit compagnon de voyage. A la maison, personne ne le réclamerait, puisqu'il n'avait plus de mère pour pleurer son départ. Rubens ne serait pas fâché d'en être débarrassé; il accepterait facilement une telle proposition. Il serait même assez crapule pour persister à recevoir la pension offerte pour le jeune garçon.

Voulant le tranquilliser, Luc lui dit:

— Oui, tu partiras...

— Oui... à la maison, demain. C'est décidé!

— Non, pas à la maison. Avec moi. Je quitte Paris bientôt. Je ferai un grand voyage... fantastique. Tu verras du pays, ce sera intéressant. Nous en parcourrons, des kilomètres...

Le jeune Normand ne répondait pas.

L'étudiant continua:

— On ira jusqu'à Katmandou!

Aucune réaction ne parut sur le visage du garçon. Ses yeux s'emplirent de tristesse. Il regarda Luc; sa voix était ferme quand il dit:

— Si je pars de Paris, ce sera pour rentrer à la maison. Je n'ai pas les sous pour le voyage, mais je m'en irai à pied.

Un choc secoua Luc; malgré lui, il répondit:

— Oh! tu arriveras à faire de l'auto-stop.

— Oui; tu as raison... De l'auto-stop!

Et il répéta, comme se parlant à lui-même, heureux, persuadé qu'il avait enfin trouvé la solution de son problème:

— De l'auto-stop... C'est facile; j'y serai vite.

Une expression de bonheur tranquille s'imprima sur son visage. Luc en fut excédé parce qu'il comprit qu'il serait de nouveau seul.

Le garçon marchait à ses côtés. Ils arrivèrent près de la Seine et descendirent l'escalier qui conduit sous les ponts.

Se tournant du côté de l'étudiant, le jeune Normand mit la main sur son bras et lui dit:

— Ce soir, je dors ici; mais demain je pars. Tu ne seras pas étonné de ne plus me voir quand tu te réveilleras... Je m'en irai tôt, quand la clarté viendra. Tu ne parleras pas de moi à Rubens; tu ne m'auras pas vu m'en aller. Donc, tu ignoreras quelle direction j'aurai prise.

— Sois sans crainte. Je n'ai plus aucune envie de rencontrer ton cousin... Je l'éviterai et je partirai bientôt, moi aussi.

— Tu feras bien!

— As-tu quelques sous en poche ?

— Non, mais ça n'a pas d'importance...

— Je veux te donner quelque chose... que tu puisses acheter de quoi manger quand tu seras sur la route.

— Si je n'ai pas de sous, ça ne fait rien; je serai vite à la maison. Tu as déjà été assez plumé! Et tu as été si gentil avec moi...

Luc prit la main du garçon:

— Comment t'appelles-tu ? Je ne sais pas encore ton nom!

— Amédée.

— Je me souviendrai de toi.

— Moi aussi...

— Ne fais pas de compliments, Amédée, dit fermement Luc. D'ailleurs, mon porte-monnaie ne contient pas grand-chose. C'est la fin de la journée...

Et il glissa dans la poche du garçon tout ce qui restait de sa bourse.

— Merci, murmura le jeune Normand, ému.

Malgré la pénombre, Luc vit qu'une larme brillait sur la paupière du garçon qui, dans un geste de reconnaissance, ajouta :

— Tu permets que je t'embrasse ?

Et, sans attendre la réponse, il s'élança au cou de l'étudiant, plaquant deux baisers sur ses joues.

Pour Luc, ce fut comme une éponge qui effaçait au tableau de la journée tous les déboires qu'il y avait inscrits.

CHAPITRE VI

Ils n'étaient pas les premiers à arriver sur les lieux. Plusieurs têtes, que l'on avait de la peine à distinguer, émergeaient des couvertures roulées autour de leur corps. Amédée n'avait qu'une mince couverture; Luc s'inquiéta de lui, l'aida à s'en entourer et se glissa lui-même dans son sac de couchage près du garçon, pour qu'il n'ait pas froid.

Malgré la nouveauté de l'endroit et son inconfort, l'étudiant s'endormit immédiatement, fourbu. Les événements de la journée l'avaient plus fatigué que ne l'auraient fait un travail et un effort soutenus.

Vers le petit matin, alors qu'il faisait encore sombre, il se réveilla. Quelqu'un se pressait contre lui, frissonnant, haletant péniblement. Il se dégagea de son sac de couchage qu'il avait fait monter jusqu'à son menton. Il mit la main autour du corps qui s'appuyait contre lui, pensant qu'Amédée avait froid et ne pouvait pas dormir. Il rencontra des cheveux qui glissèrent sous sa main. Amédée n'avait pas de longs cheveux...

Surpris, il se recula... Qui était donc là ?

Le jeune Normand n'avait pas attendu l'aube pour s'en aller ? Il n'avait peut-être pas pu s'endormir ? Il s'était levé... Quelqu'un d'autre avait pris sa place ? Et Luc n'avait rien entendu...

Une fille s'accrochait à lui, et son souffle chaud mêlé d'odeurs parfumées passa jusque sur le visage de

l'étudiant. Il retira vivement son bras et se tourna de l'autre côté pour échapper à cette étreinte.

La fille gémit, mais ne bougea plus.

De l'autre côté, Luc sentit une autre haleine proche. Elle était puante, écœurante. S'habituant à l'obscurité, il distingua vaguement les traits d'un vieux clochard barbu, qui dormait lourdement et dont le nez sifflait à chaque respiration.

Sans craindre de réveiller son entourage, Luc se dégagea de ce voisinage et alla s'installer un peu plus loin, solitaire. Sûr que personne ne le dérangerait plus, il se rendormit rapidement.

Le matin, quand il se réveilla, il s'aperçut, à sa grande satisfaction, qu'il était le dernier à occuper les lieux. Plus de fille, plus de clochard, plus de couvertures recouvrant de la chair humaine immobile mais pourtant encore vivante.

Seul un grand gars était là, debout, qui le regardait. Il avait l'allure classique d'un beatnik: longs cheveux lisses, raie au milieu, visage à la propreté douteuse, yeux bridés, expression fatiguée, sourire gentil, vaguement goguenard. Ses habits étaient fripés; cependant, ils n'avaient rien de discordant avec l'ensemble de sa personne.

— Mes félicitations! Tu dors bien, lui dit l'inconnu. Tu n'entends pas le bruit ?

Luc se levait.

— Non.

— Tu en as de la chance.

— Oui; je suis bon dormeur.

— On s'en aperçoit; pas besoin de le dire!

Et le garçon s'esclaffa. Luc haussa les épaules, indifférent:

— Qu'est-ce que cela peut bien faire, une heure de plus,

une heure de moins à dormir... J'ai tout le temps, et les journées sont assez longues quand on ne fait rien.

— Tu ne fais rien ? Tu ne voyages pas ?

— Si, mais j'attends un copain qui doit venir et qui tarde, pour partir plus loin...

— De quel côté ?

— L'Orient.

— Tu m'intéresses, repartit vivement l'inconnu. Je voudrais aussi y aller. Les religions de là-bas, l'hindouisme, le bouddhisme, ça m'attire. J'aimerais les étudier, aller sur les lieux. Ce serait passionnant!

Luc bondit, saisissant l'opportunité au vol:

— Tu viens avec moi ? Je cherche de la compagnie!

— D'accord. On part demain ?

— Je dois encore attendre un jour ou deux; un de mes amis pourrait me joindre. Nous nous sommes donné rendez-vous à Paris. J'espère tous les jours, mais personne ne vient. Bientôt, le délai d'attente sera passé et je pourrai m'évader..

— Deux jours ? Vite passés... Nous les vivrons ensemble. Alors, comment t'appelles-tu ?

— Luc.

— Et moi Gill.

Tandis qu'ils parlaient, l'étudiant sentait une vague de soupçons le gagner. Était-ce un nouveau traquenard qu'on lui tendait et dans lequel il était entré bêtement ?

Il se promit d'être prudent et d'avoir l'œil aux aguets.

Réfléchissant, il songea que son portefeuille avait beaucoup perdu de son épaisseur. Cela l'inquiétait... Comment y remédier ? Impossible de téléphoner à Judith sans attirer l'attention de ses parents!

« Bah! se dit-il, je ferai comme les autres: la manche...

L'aventure, c'est l'aventure! Gill doit avoir de l'expérience; il m'enseignera. »

Au fond, il était content de s'allier à ce nouveau compagnon; il lui serait plus aisé d'éviter l'approche de Rubens.

Jugeant qu'un peu de précaution était nécessaire, il lui demanda:

— Tu connais un certain Rubens, trafiquant de drogue ?

— Non; ça t'intéresse, la drogue ? Tu te piques ?

— Moi ? Non...

— Moi non plus. J'ai essayé quelques cigarettes. Rien d'autre. Ça coûte trop cher...

Luc désirait en savoir davantage:

— Tu voyages depuis longtemps ?

— Non... J'étais en apprentissage, j'en avais marre. J'ai plaqué le boulot. Mes parents voudraient que je rentre; ils me supplient... Je n'en ai aucune envie.

— Ils te supplient ? Tu les vois ?

— Non, ils m'écrivent. Je leur donne de mes nouvelles de temps en temps, pour éviter qu'ils n'attrapent la jaunisse!

— Ils ont ton adresse, ici, à Paris ?

— Oui, chez un copain. Quand je serai parti et que les lettres ne pourront plus m'atteindre, il leur expliquera.

Ils s'en allèrent vers le centre; Luc entraîna son nouveau camarade jusqu'à l'île de la Cité, persuadé que ce jour serait le grand jour, celui de la rencontre avec Mark ou avec l'Ecossois. Mais la déception arriva avec le soir; rien de nouveau ne marqua cette journée. Il fallait, malgré tout, garder l'espoir pour le lendemain.

A la nuit tombante, Gill quitta Luc; il allait dormir chez son ami, et n'invita pas l'étudiant à le suivre. Cette

attitude étonna un peu Luc... et réveilla sa méfiance. Cet inconnu, méritait-il sa confiance ? Force lui fut de retourner sous un des ponts de la Seine, quoique le souvenir de la nuit précédente ne l'encourageât pas à renouveler l'expérience.

Le jour suivant, c'était dimanche. Luc avait décidé de fixer le grand départ au lendemain. Personne n'était venu, mais il ne serait pas seul puisqu'il avait rencontré Gill. Ils se retrouvèrent dans l'après-midi.

Les promeneurs déambulaient dans les rues; un air chaud, étouffant, planait sur la ville.

Encore une fois, Luc s'en alla vers l'île de la Cité, emmenant son compagnon avec lui. Assis sur les pavés, le dos appuyé contre le mur, l'étudiant observait chaque passant.

Souvent, les touristes s'arrêtaient, regardaient ces jeunes à la mise originale, non conformiste. Certains prenaient des photographies, choisissant les groupes les plus typiques. Ils interrogeaient les jeunes de cette génération montante qui étonne les gens rangés — et aussi ceux qui ne le sont pas, quoiqu'ils en aient l'apparence. Pour ces derniers, l'attitude incompréhensible de ceux qui auraient pu être leurs rejetons, qui ont perdu le goût de l'effort et du travail, leur paraissait être ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps. Ils étaient presque jaloux, eux qui avaient trimé toute leur vie et qui n'en gardaient que des souvenirs pénibles, à côté, bien sûr, de leur compte en banque. En les voyant, ils réalisaient que cette nouvelle génération les méprisait... N'était-elle pas supérieure à ces croulants qui n'avaient jamais osé s'affirmer ni vivre à leur guise ? Eux, ils avaient été assez forts pour renverser toutes les contingences de cette civilisation écrasante... de

cette civilisation minable qui n'apporte que guerres, cruautés, égoïsme et matérialisme.

C'est ce qu'on lisait dans le regard et l'attitude de ces adolescents. Ils choisissent la vie facile parce que celle qui a été vécue par leurs parents et que ceux-ci leur offrent leur fait peur.

Pour y échapper, ils partent à l'aventure. La peur et l'angoisse, ils veulent les laisser sur les lieux, aller plus loin, où on ne les rencontre pas. Ils ne les emportent pas avec eux. Mais, quand ils arrivent dans d'autres lieux, la peur et l'angoisse les ont suivis. Affolés, ils cherchent une issue à leurs terreurs: la drogue s'offre à eux... et cette drogue est semblable aux sables qui enlissent. Chaque pas fait enfoncer le voyageur plus profondément dans ce qui le perdra. L'amour libre aussi les invite, et beaucoup y succombent.

Les religions mystiques les attirent, parce qu'elles apportent des préceptes de sages et calment un peu en eux la soif ardente qu'ils ont et que personne n'a éteinte.

Ils ne connaissent pas l'endroit où l'on puise l'eau, non d'un puits, mais d'une source fraîche qui désaltère au point que celui qui en boit n'a plus soif. Quelques-uns, parmi eux, ont cherché ce breuvage rare, mais ils ne l'ont pas trouvé... On les a conduits dans des édifices faits de main d'homme, où il y avait de l'eau; mais elle n'était pas fraîche... Déçus, profondément, ils ont rejeté, comme un vêtement souillé, tout ce qu'on leur a enseigné. Outrés, ils ont pensé qu'on leur avait menti, et ils n'ont plus rien voulu entendre.

Luc faisait partie de cette catégorie de jeunes. Il avait été élevé par des parents très attachés à la vie religieuse traditionnelle, pleine de formes et de doctrines, mais, il

faut bien le dire, ne possédant que la couche extérieure d'une religion vide et sans force.

Enfant, il avait suivi docilement ses parents, qui le comblaient d'amour et d'aisance. Il avait été gâté et heureux. Mais, lorsque l'adolescence, puis les études, le sortirent du cercle étroit de la famille, lorsqu'il ouvrit les yeux sur l'existence, quelque chose comme de lourdes écailles tomba de ses yeux, et soudain tout lui parut revêtir d'autres couleurs, d'autres aspects. Le choc fut terrible...

Il n'osa s'en ouvrir à personne, et surtout pas à sa mère qui, il en était certain, ne l'aurait pas du tout compris. Petit à petit, l'atmosphère de la maison lui devint irrespirable. Une lourdeur s'appesantissait sur lui chaque fois qu'il en franchissait le seuil.

Et puis, certaines choses qu'il n'avait pas remarquées dans son enfance le stupéfiaient, lui paraissaient incompréhensibles. Il existait une discordance entre ce qu'on lui avait enseigné et ce qui se vivait sous ses yeux.

Ce problème hantait chaque jour son esprit; il n'en trouva pas la solution... Épuisé, il en perdit le goût des études, de l'effort. L'évasion devenait la seule ressource qui s'offrait à lui; il l'accepta et ne rêva plus qu'à son aventure merveilleuse.

Inerte, allongé par terre, Luc repassait en son esprit les souvenirs des circonstances qui l'avaient amené là où il se trouvait. Il revivait en lui-même les étapes de sa vie. Il était lassé de regarder les promeneurs, et un vague regret s'était insinué en lui; il songeait à ses jours d'enfance heureuse... et ce regret avait fait naître la peur en son cœur.

La vue de Gill, assis à ses côtés, semblant intéressé par quelque chose qui se passait près de là, le rassura.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Luc.

— Tu vois cette fille, là-bas, avec cet accoutrement de hippy, ce ruban sur le front ? C'est pas une vraie hippy, on s'en aperçoit tout de suite. Elle est trop élégante et trop propre. Qu'elle est jolie!

Cette dernière phrase, prononcée sur un ton d'admiration, fit pouffer Luc. Il plaisanta:

— De l'orage dans l'air!... Un coup de foudre! Ça va te tomber sur la tête... Attention! Veux-tu peut-être que j'aie lui demander si notre compagnie lui plairait? Tu aurais tout le loisir de la contempler...

Comme si elle avait deviné que l'on parlait d'elle, la fille s'approcha d'eux, après avoir quitté un groupe auquel elle avait parlé.

— Tu l'attires, comme un aimant! s'écria Luc.

En effet, la jeune fille venait droit vers eux, souriante. Elle posa son regard sur Gill, puis sur Luc, qu'elle sembla observer minutieusement. Gêné de cette interrogation muette, l'étudiant demanda:

— Tu cherches quelqu'un ou quelque chose ?

Alors, un peu embarrassée, la fille dit à mi-voix:

— Connais-tu Marina ?

Luc s'était levé brusquement, étonnant son camarade qui l'imita.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? lança Gill, intrigué. Non, on ne connaît pas Marina!

Mais Luc souriait, regardant bien la jeune fille, surpris, stupéfait... Il lui fallut un moment pour se reprendre. A la fin, il articula:

— C'est Mark qui t'envoie ?

— Oui.

— Quelle idée!... Enfin, excuse-moi, mais je croyais que c'était un gars qui viendrait.

Il examinait la nouvelle venue dans toute sa personne. Sa mise élégante n'était pas du genre qui laisse supposer que l'on va partir à l'aventure sur les routes pour un long voyage.

Elle ne répondit pas à cette phrase et ne parut pas remarquer la déception qu'elle exprimait. Elle dit, heureuse:

— Donc, tu es Luc ? Je ne me suis pas trompée... On m'a montré ta photo avant que je parte, pour que je te retrouve plus facilement.

Avec un sourire malicieux, elle ajouta:

— Mais tu as un peu changé, c'est vrai... moins joli que sur la photo ! C'est dans les yeux que je t'ai reconnu ; l'expression est la même.

— Et toi ? Qui es-tu ? Tu n'as pas l'air d'une Ecosaise ; tu parles un français impeccable.

La fille paraissait amusée:

— Je suis Marina !

L'étudiant eut un haut-le-corps:

— Marina ?

— Oui ; tu ne me reconnais pas ? C'est vrai que pour venir ici j'ai changé mon accoutrement, ma coiffure, descendu mes cheveux, mis ce ruban pour me donner un genre hippy. Il le fallait pour ne pas faire tache, ici...

Et elle rit, d'un rire frais, communicatif.

Gill écoutait ce dialogue, ne comprenant rien à cette scène. Luc le réalisa, et, se tournant vers son ami, il dit:

— Excuse-moi, Gill, il faudra que je t'explique... D'ailleurs, comme je te l'avais dit, c'est un gars que j'attendais, et à sa place il vient une fille.

— Oh ! répondit Gill, c'est encore mieux. Parfait ! A trois, on va bien rigoler... Et avec une fille comme ça, on

aura tous les succès. Pour l'auto-stop, ça ira tout seul...

L'étudiant ne s'emballait pas; il interrompit ce flot de paroles pour dire:

— Je n'y comprends rien! Tu as vu Mark? Où? A Londres? Je te croyais à Paris ou dans sa banlieue.

Marina secoua la tête, rieuse:

— Je vais t'expliquer... Je ne suis pas revenue en France, après mon passage à Londres. Nous avons reçu, mes amies et moi, une aimable invitation à nous rendre, pour deux semaines, dans un camp de jeunes, en Ecosse, un camp organisé par une vieille dame et ses aides pour apporter un peu d'animation et de vie dans un patelin éloigné des villes. Ça, tu ne le savais pas, et Judith non plus. C'était très sympathique. Nous étions une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles, des chrétiens. L'ambiance était formidable. Et c'est là que j'ai rencontré Mark, ton ami; car, au fait, la vieille dame qui avait organisé et financé ce camp n'était autre que sa grand-mère. Coïncidence... on peut le dire! Il m'a reconnue à mon nom; tu lui avais montré une photo, paraît-il... Quand j'ai chanté, la première fois, tous ses doutes sont tombés et il n'a pas tardé à m'aborder, sûr de mon identité.

Pendant que Marina parlait, Luc avait sorti de son portefeuille la coupure du journal qui représentait les trois chanteuses. Il la lui présenta:

— Tu te reconnais?

— Oui, je l'ai déjà vue! C'est ta sœur qui te l'a donnée?

— Oui.

— Tu n'avais vraiment pas envie de faire ma connaissance! Ce n'est pas flatteur pour moi! Utiliser mon nom et derrière mon dos, c'est tout! Mark m'a raconté;

il le fallait bien, pour que je te retrouve, et il y tenait. Entre autres, il est charmant, ton ami. Il a beaucoup de points communs avec sa grand-mère.

Il te plaît ?

— Tout à fait.

Luc regarda Gill en faisant une petite moue comique qui semblait lui dire: « Dommage pour toi! »

Gill en profita pour placer un mot:

— Il vient aussi avec nous ?

— Qui ? demanda Marina.

— Cet ami, Mark.

— Non... Il va poursuivre ses études. C'est un garçon sérieux. Il ne va pas abandonner l'effort...

Les yeux de Gill se mirent à briller:

— Mais alors, toi, tu l'abandonnes et tu pars avec nous ?

La jeune fille se redressa, surprise, outrée:

— Moi ? Il n'en est pas question. Je n'y ai jamais songé. Je viens seulement, déléguée par Mark, pour apporter à Luc ses salutations et lui dire bonjour. Il regrette, mais le gars dont il avait parlé, il ne l'a pas revu. Il doit avoir changé de domicile et il n'a pas pu le retrouver.

Luc paraissait déçu:

— Alors, pourquoi Mark ne t'a pas accompagnée ? Il m'avait laissé espérer qu'il viendrait à Paris avant mon départ.

— L'envie ne lui manquait pas de faire ce petit voyage... mais, entre-temps, sa grand-mère est tombée malade. Il n'a pas voulu la laisser seule. Elle est âgée: quatre-vingts ans, on ne sait jamais... Quand il m'en a parlé, je lui ai conseillé de rester.

— Oh! lança Gill, c'est déjà l'accord parfait! Ça promet.

La remarque du garçon ne parut pas plaire à Marina, qui secoua la tête, l'air agacé.

Il faisait chaud; le soleil tapait sur leur nuque et sur leur tête nue. Luc proposa:

— Allons nous asseoir à une terrasse. Je meurs de soif... Quelque chose de frais fera du bien.

En chemin, l'étudiant pensa à Milo; sa supposition paraissait sans valeur, puisque la sœur de ce dernier passait des vacances sur la Côte d'Azur! Il voulut quand même s'en assurer et demanda:

— Serais-tu parente avec un certain Milo, chez qui j'ai logé ?

— Milo ? Non, je ne connais personne de ce nom. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Oh! j'avais fait un rapprochement... Une idée idiote m'avait passé par la tête. Il m'a dit qu'il avait une sœur très jolie. J'ai trouvé qu'il te ressemblait... Je me suis demandé si je n'étais pas tombé, sans le vouloir, là où je ne désirais justement pas aller!

Elle cligna de l'œil:

— Tu t'es trompé... Je n'ai pas de frère; seulement deux sœurs, déjà mariées. Merci quand même du compliment que ta phrase cache! J'en avais besoin, parce que ton manque d'intérêt à faire ma connaissance n'était pas flatteur, avoue-le! Et monter une pièce à mes dépens, pour t'évader, cela non plus ne m'a pas charmée, tu peux bien le croire.

— Je ne pensais pas te rencontrer... Je supposais que tu ne le saurais jamais.

CHAPITRE VII

Ils s'installèrent autour d'une table ronde, sur le trottoir, devant un bar, et sirotèrent une boisson rafraîchissante.

Entre-temps, Luc expliqua à Gill tout ce qu'il ignorait sur ce mot de passe: « Connais-tu Marina ? »

— Cette fois, j'y comprends quelque chose, dit le garçon en guise de remerciement pour les explications données.

Entre deux gorgées, il ajouta:

— Maintenant, plus rien ne nous retient de partir. Demain ? D'accord ?

Sans le vouloir, l'étudiant regarda Marina, dont les yeux exprimèrent une subite déception.

— Déjà ? dit-elle. Attendez encore quelques jours.

— Pour quoi faire ? demanda Gill, écarquillant les yeux et souriant béatement.

Marina réfléchissait; elle cherchait une réponse bonne et persuasive:

— J'aurais voulu emmener Luc chez des amis... de chics gens qui habitent la banlieue. Tu pourrais dormir là, Luc. Ils sont épatants. Lui, c'est un ancien beatnik...

Gill s'était redressé:

— Et m'abandonner... comme ça, alors que tout est arrangé. Trouble-fête! Si tu n'étais pas si jolie, je crois bien que je te donnerais une baffe.

L'étudiant intervint:

— Je ne t'abandonne pas, Gill. On se verra dans la journée. Le départ sera pour après-demain. Je suis curieux; j'aimerais bien connaître les gens dont Marina me parle!

A vrai dire, Luc avait un mal de tête atroce. Des marteaux lui secouaient le crâne. Cette vie vagabonde, dont il n'avait pas l'habitude et pour laquelle il n'était pas aguerri, l'avait affaibli, secoué; il était bien obligé de le constater. Depuis bientôt trois semaines, il dormait mal, ne mangeait guère mieux. Une nuit dans un bon lit, avec des draps, serait un remède efficace pour son état déficient. Il était préférable de retarder le départ et d'être en forme pour le voyage. C'est ce qui le décida à accepter l'invitation de Marina. Mais, ne voulant pas laisser paraître son manque de forces, il prétexta la curiosité.

Il ne remarqua pas qu'une lumière de contentement s'était allumée dans les yeux de la jeune fille. Elle était heureuse d'avoir obtenu gain de cause. Ne l'avait-on pas chargée d'une mission? Cela, Luc devait l'ignorer.

Elle se demandait, tremblante, si elle aurait assez de diplomatie pour la mener à bien.

Ils quittèrent donc Gill, à qui Marina donna l'adresse de ses amis; il devait venir les rejoindre le lendemain.

Prenant le métro, Marina conduisit l'étudiant dans la proche banlieue: une rue déserte et tranquille, de jolies maisons entourées de jardins. Luc se croyait presque revenu en Angleterre. Ils franchirent un portail et pénétrèrent dans une villa coquette.

L'accueil fut chaud; avant d'entrer, ils avaient aperçu deux ravissantes frimousses d'enfants qui guignaient à la fenêtre.

Marina fit irruption là comme à la maison et introduisit

Luc dans la salle de séjour: une pièce spacieuse, moderne, aux parois peintes en blanc, peu chargées de tableaux, ayant de larges baies ouvrant sur le jardin. Un mobilier simple: deux fauteuils, des poufs, des tables basses. Des tapis chauds apportaient le confort que la sobriété de l'ameublement réclamait.

La maîtresse de maison: une jeune femme aux cheveux bruns, bien tirés et coiffés, laissant à son visage aux traits réguliers toute sa finesse et tout son charme.

Elle les reçut, un sourire de bienvenue éclairant son visage. Son mari l'aidait à la cuisine et avait attaché un grand tablier autour de sa taille pour protéger ses vêtements.

Sans protocole, il vint les accueillir et leur donna une chaude poignée de main.

Ce premier contact, cette réception simple plurent à Luc. Le repas du soir fut offert à la cuisine, dans l'atmosphère d'un foyer heureux. Le menu était bon, et l'étudiant y fit honneur. Il éprouvait du plaisir; l'air lui paraissait léger. Il avait presque oublié son mal de tête.

Les enfants apportaient de la diversion et mettaient tout le monde en gaieté par leurs reparties et leurs rires spontanés.

Après le coucher des bambins, Marina se retira aussi, promettant de revenir le lendemain. Père et mère allèrent à la cuisine mettre de l'ordre et laver la vaisselle. Pour ne pas laisser Luc seul dans la chambre, ils l'invitèrent à venir les aider.

Il fut tout étonné de lui-même quand il s'aperçut qu'il tenait en main un torchon, des assiettes et qu'il éprouvait du plaisir à essuyer la vaisselle. Cela avait du charme de faire quelque chose, même quelque chose de si simple!

Puis ils passèrent dans la salle de séjour. Malgré le mal de tête qui secouait son cerveau, Luc se sentait voguer sur des eaux calmes, dans un bonheur reposant.

Plus nécessaire de retourner au lieu de rendez-vous... La crainte de revoir Rubens, qui avait persisté en lui dans la journée, s'évanouissait aussi. Le jeune drogué ne venait certainement pas se promener dans les quartiers paisibles de la banlieue. Amédée était parti; l'étudiant n'avait aucune envie de revoir son cousin.

Mais il ne désirait pas davantage entrer en conversation avec ses hôtes. Il se sentait fourbu, les jambes coupées par une fatigue envahissante, et le confort de la pièce semblait en accentuer l'ampleur, lui enlevant toute énergie pour réagir. Il se mit à somnoler, et il lui fallut faire un effort pour répondre quand il entendit une voix lui dire:

— Ne vous gênez pas; vous êtes ici comme à la maison...
On va vous préparer votre chambre.

Luc tressaillit:

— Merci; vous êtes très aimable. Je vous en prie, vous pouvez me tutoyer.

— D'accord; à la condition que ce soit réciproque. Je m'appelle Christian; ma femme, Elisabeth. Donc, c'est Christian et Elisabeth, tout court! Toi, Luc, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et nos enfants: David, cinq ans; Myriam, quatre ans. Quant à moi, je travaille dans une grande maison d'édition de Paris. Les parents de ma femme habitent deux maisons plus loin. C'est très agréable et pratique pour nous, parce que nous pouvons nous évader facilement. Il se trouve toujours quelqu'un pour garder les enfants. Elisabeth a encore une sœur et un frère qui ne sont pas mariés: Sophie et Pascal. Voilà; les présentations sont faites!

Bien enfoncé dans son fauteuil, Luc n'était pas pressé de donner autant de précisions sur son identité. Il éprouvait un sentiment de confusion à parler de lui.

Pour rompre le silence pesant, pour ne pas paraître indifférent à l'accueil qu'on lui faisait, il rassembla ce qui lui restait d'énergie pour s'exprimer:

— Moi... je viens de Londres... et je pars pour Katmandou. Paris n'est qu'une escale.

Les yeux de Christian exprimèrent son intérêt:

— Katmandou ? Tu vas à Katmandou ?

— Oui; enfin, j'espère arriver jusque-là!

— Ça m'intéresse, dit le jeune père. Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— Moi aussi, je voulais aller à Katmandou. J'étais sur le chemin... J'avais déjà fait un petit bout du trajet, et Dieu m'a arrêté — d'une façon un peu brutale, c'est vrai, mais j'en avais besoin. Tu pars seul ?

— Non; avec un ami... Gill! Il viendra ici demain, tu le verras.

— Moi, j'étais seul; j'escomptais trouver de la compagnie en chemin... Je l'ai trouvée, cette compagnie, mais tout autrement que je ne l'avais pensé, et tout ailleurs.

En parlant, il s'était tourné du côté de sa femme et lui souriait.

— Oui ? Tu aigüises ma curiosité, dit l'étudiant.

— C'est un peu tard, ce soir, pour te raconter mon histoire. Partie remise à demain, si tu veux bien. Tu parais fatigué...

— C'est vrai, je suis fatigué. Je crois que je ferais bien d'aller me coucher... Nous comptons partir après-demain. Il faut que je prenne des réserves d'énergie pour la route!

Christian accompagna Luc jusqu'à la chambre réservée aux visites; c'était une petite pièce, toute simple, mais possédant un bon lit douillet.

Le lendemain matin, quand Luc vit la lumière inonder la pièce et qu'il entendit du bruit dans la maison, il pensa qu'il était temps de se lever. Sa montre s'était arrêtée; la veille, il avait oublié d'en remonter le mouvement.

Il avait mal dormi; dans la nuit, il s'était réveillé plusieurs fois, le corps baigné de sueur, puis, soudain, secoué par des frissons.

Malgré une apathie qui ne l'engageait pas à sortir de son lit, il songea que Gill pourrait bientôt arriver. L'heure était sans doute avancée, puisque le soleil avait fait irruption dans la chambre.

Quand il voulut poser le pied sur le sol, tout se mit à chanceler devant lui. Tout basculait... Le plafond était attiré par le plancher, et les parois lui semblaient s'évader. Il n'eut plus qu'une ressource: retourner dans son lit, s'allonger entre les draps... fermer les yeux.

Les heures passèrent.

Dans la matinée, la maîtresse de maison, inquiète de ne pas le voir descendre au rez-de-chaussée, vint frapper à sa porte.

— Entrez! dit Luc, heureux que l'on vienne s'enquérir de son état, mais aussi un peu confus de se trouver dans cette situation.

La porte s'ouvrit: Elisabeth entra, portant un plateau sur lequel elle avait disposé une cafetière et un petit déjeuner copieux.

L'étudiant la regarda, navré:

— Je n'ai pas faim, dit-il, se soulevant sur l'oreiller; je crois bien que j'ai de la fièvre...

La jeune femme avait posé son plateau sur la table et observait son hôte, soucieuse:

— Tu es malade?... Veux-tu que je téléphone au médecin ?

— Non; ça passera... Ce n'est pas grave. J'ai pris froid sous les ponts, j'étais fatigué... A la maison, quand j'étais, ça m'arrivait. Un ou deux jours de lit et je pouvais reprendre la vie normale. Je vais essayer de dormir. Si Gill vient, qu'il monte me dire bonjour. Je crois quand même que ton café me tente; rien que d'en sentir le parfum, je me sens mieux!

Il avala avec plaisir la tasse de café qu'on lui offrait.

— Christian ne rentre à la maison que ce soir; il ne revient jamais pour le repas de midi. L'horaire est ainsi fait, expliqua Elisabeth. Mais il sera déjà de retour à cinq heures.

Après le départ d'Elisabeth, Luc fut heureux de reposer la tête sur les coussins; les impressions de vertige, désagréables, persistaient, lui ôtant l'envie d'essayer de se lever.

Il somnolait quand la porte s'ouvrit brusquement: c'était Gill.

— Qu'est-ce qui t'arrive? Tu fais l'idiot? Ce n'est pas le moment de tomber malade; on part demain!

Le garçon était planté devant le lit de Luc, ne sachant s'il devait lui sourire ou le gronder...

— Je le regrette autant que toi, Gill!

— Je n'en doute pas. En attendant, moi, je vais m'em-bêter... C'est-à-dire que Marina, qui vient d'arriver en bas, me propose, pour me changer les idées et pour me distraire, d'aller faire un tour en ville avec elle. Impossible de refuser; ce serait lui faire un affront! Tu es bien d'accord avec moi ?

Il souriait, malicieux.

— Je n'ai pas de peine à comprendre que sa compagnie soit plus désirable que de faire l'infirmier auprès d'un fiévreux! Dépêche-toi de t'en aller. Mais ne flirte pas trop... j'en serais jaloux!

— Je tâcherai... je ne promets rien! lança encore Gill. Et il disparut.

Luc entendit des éclats de rire venant du rez-de-chaussée. Il en fut irrité et maugréa pour lui-même:

— Les imbéciles! Qu'est-ce qui leur arrive d'être si gais? Je me le demande. Le malheur des uns fait le bonheur des autres... Mon infortune n'a pas l'air de les émouvoir beaucoup.

Cependant, il conclut:

— A vrai dire, je ne suis pas malheureux. Un bon lit, c'est quand même appréciable! Aujourd'hui, je pourrais aussi bien grelotter sous un pont, si je n'avais pas rencontré Marina.

A midi, Luc prit seulement un léger repas; il ne se sentait pas mieux. Il avait, au contraire, l'impression que la fièvre augmentait.

En fin d'après-midi, Christian rentra à la maison et vint dans sa chambre s'asseoir près de son lit. Une fois encore, il lui proposa de demander le médecin. Comme le matin, l'étudiant déclina l'offre.

— Demain, je serai mieux, dit-il.

Gill arriva, lui aussi, l'air heureux. Il s'installa, comme Christian, près du lit de Luc.

— Comment ça va, vieux? demanda-t-il.

L'étudiant fit une moue significative; un soupir s'échappa de sa poitrine:

— La fièvre me tient compagnie; j'en ai marre.

— Tu ne vas pourtant pas faire de la dépression pour un jour passé au lit. Demain, après une bonne nuit, tu iras mieux.

— Je l'espère, gémit le malade. Auras-tu la patience d'attendre jusqu'à ce que je sois guéri ?

Gill n'eut pas le loisir de répondre, parce qu'à ce moment-là on entendit Elisabeth crier d'en bas :

— Christian, quelqu'un te demande. Veux-tu venir, s'il te plaît ?

L'interpellé se leva en disant :

— Je reviendrai tout à l'heure.

Après le départ du père de famille, Gill s'exclama :

— Ne t'en fais pas; je t'attendrai... J'ai tout le temps. Marina viendra de nouveau me chercher demain. Elle est formidable, cette fille. Je ne suis plus du tout pressé de m'en aller.

Luc ne put s'empêcher de rire :

— Ça va mal! Je t'ai prévenu, déjà sur l'île de la Cité... Tu as eu le coup de foudre! Pauvre, je te plains. Adieu Katmandou! Je pourrai y partir seul...

Gill s'esclaffa :

— Je n'en suis pas là!

— Heureusement.

— Pourquoi, heureusement ? Quel mal y aurait-il de s'amouracher d'une fille comme Marina ?

— Le mal ? C'est que tu te mettras à voguer tout seul dans ta barque. Il faut être deux pour que le voyage soit réussi.

— Mais... Marina pourrait me suivre. Tu doutes de mes charmes ? C'est pas gentil.

La question n'est pas là. Si tu songes encore à Katmandou, je ne la vois pas y partir avec toi...

— Non, c'est entendu. Mais je peux la retrouver lorsque je reviendrai. Je lui écrirai. Elle m'a donné son adresse. Je lui ai promis que je lui enverrais des photos de là-bas.

— Ça devient sérieux, dit Luc, ironique. Entre-temps, tu auras rencontré des centaines de Marina sur ton chemin, et de son côté la fille se sera mariée pendant ton absence.

Gill haussa les épaules:

— Ça se peut; qui vivra verra!

L'étudiant était agacé à la pensée que Gill pouvait se distraire en charmante compagnie pendant que lui, il devait s'énerver à passer de longues heures dans un lit. Pourtant, un côté de la situation était à son avantage. Cet engouement de Gill pour la jeune Parisienne le faisait patienter. Il attendrait, même plusieurs jours, s'il le fallait, et là était l'essentiel pour Luc.

Donc, il devait se résigner et accepter le bon côté des choses. Peut-être qu'un brin de jalousie se mêlait à ses sentiments; il ne voulait pas se l'avouer, et, si on le lui avait dit, il se serait défendu énergiquement, puisqu'il avait tout fait pour éviter de rencontrer la jeune fille.

Et il était arrivé que Mark avait passé quinze jours agréables en sa compagnie; maintenant, Gill lui succédait. Les circonstances payaient Luc de la même monnaie que celle qu'il avait utilisée. Il n'avait donc pas lieu de s'en plaindre. Il l'avait voulu! Mais il ne semblait pas s'en rendre compte.

Elisabeth appela Gill pour le repas du soir, et Luc se retrouva seul dans la petite chambre. Avant que les enfants n'aillent se coucher, ils vinrent sur le pas de la porte lui souhaiter une bonne nuit. Leur sourire, leurs yeux étonnés de voir ce grand garçon au lit l'amusèrent un moment.

A la nuit tombante, Gill retourna chez son ami. Christian proposa à Luc qu'Elisabeth joue du piano. On laissa les portes ouvertes pour que le malade puisse mieux entendre.

Luc ferma les yeux; il se crut revenu à la maison. C'était Judith qui jouait... Le toucher de la jeune mère était le même que celui de sa sœur — son répertoire semblable aussi: Chopin, Mozart, Beethoven, Liszt.

Il se demanda si Marina était aussi musicienne. Puisqu'elle chantait, elle jouait, sûrement. Il n'avait jamais entendu sa voix, pas plus à Londres qu'à Paris.

En ce moment, était-elle encore en bas? Ou bien avait-elle quitté la maison en même temps que Gill? Il trouva stupide de s'en informer quand Christian vint lui demander comment il allait, et s'il désirait quelques soins avant que tout le monde se retire pour se reposer.

Cette deuxième nuit passée dans un lit fut meilleure; au matin, il se sentit moins fiévreux. Il se risqua même à vouloir s'habiller, mais les vertiges persistaient.

« Inutile d'insister, se dit-il. Encore un jour de farniente et je serai bon... »

Il s'en persuada. Quand Gill vint, il ne fut pas déçu de trouver son ami encore au lit.

— Tu fais bien, vieille branche. Ne te presse pas de te lever. Tu pourrais rechuter. Aujourd'hui, je suis invité à dîner chez Marina. Tu penses! Ses parents voudraient voir une fois de tout près ce qu'on appelle un beatnik! Objet de curiosité! Je me sens tout à fait important. Je me demande si j'arriverai à bien me tenir. Je n'en ai plus l'habitude.

— Tu vas les choquer...

— Tu crois?

— Bien sûr. Coiffe au moins un peu tes cheveux.

— D'accord! Prête-moi un peigne.

Luc lui indiqua son pantalon, dans lequel Gill trouva ce qu'il demandait.

Deux jours passèrent ainsi, sans que Gill réapparaisse. Christian avait préparé de quoi distraire le malade: des disques, de la lecture. L'énergie de Luc l'avait abandonné; il se laissait vivre.

Puis, un soir, Gill arriva avant Christian. Il paraissait surexcité, heureux, les yeux brillant de bonheur.

— Lâcheur, lui dit l'étudiant, en guise de salutation.

— J'vas te raconter! fut la réponse.

— Je t'écoute, fit Luc, impatient d'en savoir davantage. Marina? Tu l'as revue? Chez elle, comment est-ce?

— Un joli intérieur... un peu comme ici. Son père, un type fantastique! Sa mère aussi, d'ailleurs. Ils n'ont pas eu l'air étonnés de me voir comme ça. Ils ne m'ont rien dit sur mes cheveux. Je crois qu'ils comprennent la jeunesse, ceux-là. Et ils sont gais! Ils ont ri comme s'ils avaient encore vingt ans. Une chose: ils me déconseillent d'aller à Katmandou. Ils trouvent que je vais y perdre mon temps... que je vais me déformer et que je ne saurai plus travailler. Pour ça, ils ont raison.

— C'est évident. Et puis?

— Ils trouvent que je devrais finir mon apprentissage; je n'en ai plus que pour une année. Mais retourner à la maison? Aïe! Quel calvaire! Si j'avais des parents comme eux. Mon père gueule quand il rentre à la maison. Il est toujours d'une humeur!... Ma mère, elle pleure. Et ça recommence tous les jours. Après cela, ils s'étonnent qu'on prenne la clé des champs. On nous écrit des lettres larmoyantes, disant que ça a changé, que tout ira bien, et

ta-ta-ta... Je n'en suis pas sûr. Les parents de Marina m'ont dit que je devrais encore essayer une fois... retourner... Si j'étais sûr d'une chose, je crois bien que je le ferais...

Le regard interrogateur, Luc attendait que son ami se dévoile; celui-ci hésitait, prenant soudain une expression sérieuse que l'étudiant ne lui connaissait pas encore.

— Voilà... dit-il, l'air réfléchi. Tu crois qu'avec Marina je peux espérer quelque chose ?

— Quelque chose ? Quoi ?

— Enfin... Non, c'est trop bête, ce que je vais dire! Partons pour Katmandou. Je ne veux pas me mettre la corde au cou. Flûte pour mes parents. Je leur enverrai des mouchoirs!... D'ailleurs, inutile de penser à se marier une fois. Deux ans plus tard, ce serait le divorce, ou bien accepter la guerre tous les jours, comme ça se passe chez nous... même avec Marina.

Luc commençait à comprendre ce que Gill avait voulu lui dire sans le prononcer. Il ne put s'empêcher d'exprimer ce qu'il pensait:

— Mon pauvre Gill! Je suis persuadé que tu te fais des illusions. Marina! Une chic fille qui va te distraire pendant que je suis malade, rien de plus! D'ailleurs, j'y pense: te souviens-tu avec quelle conviction elle a dit, en parlant de Mark: « Il me plaît » ?

Gill lança un regard noir à son camarade; il bomba la poitrine, l'air assuré:

— Elle peut en dire autant de moi!

— D'accord! Je te le souhaite, et de tout mon cœur...

Luc avait dit cette dernière phrase sur un ton moqueur qui froissa Gill. Il fit une grimace pour extérioriser son

agacement; voulant se venger, il prit un air de bravade ironique:

— Guéris-toi lentement... Dans une semaine, quand tu seras tout à fait en forme, tu iras sous les ponts, chercher de la compagnie pour ton voyage en Orient. Moi... je retournerai à la maison, finir mon apprentissage. Je n'habite pas loin de Paris.

Luc riposta:

— Une semaine, pour me guérir ?... Je suis prêt à partir demain.

Voulant prouver ce qu'il disait, il sortit brusquement de son lit, se sentant gagné par de nouvelles forces, une énergie renouvelée:

— Inutile qu'on m'apporte un plateau; je viendrai manger avec vous en bas.

Gill le regardait, déçu.

CHAPITRE VIII

Après le repas, ils allèrent tous dans la salle de séjour pour y passer la soirée. Luc se sentait tout à fait en forme; la température était tombée, les vertiges avaient disparu. Il était prêt à partir dans l'aventure qui, de nouveau, le grisait.

Pourtant, il appréciait cette escale fortuite et n'était pas mécontent qu'elle se prolongeât d'un ou deux jours... le temps de convaincre Gill de la folie de ses espérances, s'il se laissait persuader par les sages conseils des parents de Marina. Celle-ci était repartie avant que Luc ne descende de sa chambre. Il ne l'avait donc pas revue depuis le jour de son arrivée sur la pointe de l'île de la Cité, alors qu'elle lui avait dit: « Connais-tu Marina ? »

Etait-ce pour se venger de son manque total d'empressement à la connaître qu'elle le fuyait? Luc en était persuadé.

Il n'avait pas eu l'occasion de lui demander si elle s'était arrêtée à Londres en rentrant, si elle avait revu ses sœurs, ses parents. Il aurait quand même bien aimé le savoir... Elle aurait peut-être pu lui donner quelques nouvelles sur ce qui se passait à la maison.

Pendant qu'il songeait ainsi, on sonna à la porte. Pascal et Sophie, les frère et sœur d'Elisabeth, venaient passer la soirée avec eux et grossir le cercle déjà réuni.

Sophie était une frêle et mignonne jeune fille de dix-huit ans, la cadette de la famille. Le teint de nacre, les yeux couleur d'azur, les cheveux blonds et légers, elle n'était vraiment pas le portrait d'une Parisienne. Mais sa finesse lui conférait beaucoup de charme. Son frère, d'une stature plus haute et plus robuste, plus âgé qu'elle de deux ans, ne lui ressemblait que par la couleur des yeux et par leur expression. Sa coupe de cheveux, moderne sans être longue, lui donnait l'allure d'un jeune homme de son siècle; et pourtant il émanait de lui une distinction, une élégance qui n'avaient rien de la tenue nonchalante et négligée que Gill et Luc avaient volontairement adoptée.

Les yeux emplis de curiosité et de bonheur, les deux jeunes gens ne manquèrent pas de laisser voir qu'ils étaient heureux de venir faire la connaissance de ces deux aventuriers, en partance pour Katmandou.

Tout les intéressait, comme si eux-mêmes auraient aimé entreprendre aussi cette expédition. C'est pourquoi Luc leur dit:

— Nous acceptons encore de la compagnie! Joignez-vous à nous. C'est simple... Pas de grands préparatifs.

Pascal répondit:

— Merci; l'invitation est vraiment très gentille. Les circonstances m'empêchent d'y répondre. J'ai un programme devant moi; il faut que je le tienne... J'aime les voyages, d'accord; c'est formidable, et je veux aussi en faire... mais pas tout à fait de la même façon que vous.

— Que veux-tu dire? interrompit Luc.

— Ce que je veux dire, c'est que les voyages ne doivent pas devenir une aventure qui fasse de moi un vagabond, un sans-travail, un bon à rien d'autre... Ça ne doit pas devenir une fuite devant mes responsabilités.

Luc regarda Christian, cherchant sur sa physionomie si son expression trahissait sa pensée et s'il était d'accord avec ce que son beau-frère disait. Le père de David vit ce regard et jugea que le moment de parler était venu.

S'adressant à l'étudiant et à son compagnon, il dit :

— Je vous ai promis que je vous raconterais mon histoire. Elle vous intéresse ? Avez-vous la patience de m'écouter ? Vous savez, je voulais aussi partir...

Luc bondit :

— Oui ; raconte !

— Je ne vais pas trop te fatiguer ?

— Non... J'ai repris des provisions d'énergie, tu le vois, grâce à vos bons soins à tous.

Gill renchérit :

— Raconte ; j'ai besoin d'y voir clair... Je suis dans les brumes. J'oscille... Faire pencher la balance d'un côté ou d'un autre, cela dépend peut-être de toi.

Ces paroles encouragèrent Christian :

— Ah ! alors, je n'hésite plus à parler... Mais, je vous préviens, ce sera long...

— Ça n'a pas d'importance, fit Sophie, que ces hésitations agaçaient. Sans ton préambule qui n'en finit pas, tu nous aurais déjà menés sur la piste. Enfin, moi, je n'apprendrai rien, ce soir. Je l'ai déjà entendue, ton histoire. Mais ; pour ces gars-là, ce sera du nouveau. Dépêche-toi !

Christian rit :

— Bon ! J'y vais... Je n'ai pas eu le privilège d'avoir, comme vous, père et mère et un foyer accueillant.

— Pardon ! s'écria Gill avec fougue. Je t'interromps déjà ! Moi non plus, je ne connais pas cela.

— Alors, tu me comprendras mieux. Et si, en passant, tu as quelque chose à dire, ne crains pas de m'arrêter. Ma

mère mourut alors que je n'avais pas un an. C'était, d'ailleurs, peu de temps après son mariage. La brutalité de mon père n'a certes pas contribué à prolonger ses jours, j'en suis certain. On me mit à l'orphelinat. Mais, lorsque mon père se remaria, quelques années plus tard, il me reprit à la maison. Ma belle-mère avait déjà deux enfants... Je n'ai jamais su exactement d'où ils venaient. On ne m'en parla pas. L'atmosphère n'était pas bonne, chez nous. Mon père rentrait souvent à la maison en état d'ivresse, et sa femme désertait la moitié du temps le foyer. Quand elle était là, il la battait; et nous, les enfants, nous nous sauvions dehors, par n'importe quel temps... Je me souviens d'un jour d'orage qui est resté gravé dans ma mémoire... Rien que le fait d'y penser m'affolait. Ce jour-là, le tonnerre grondait, la foudre tombait, l'eau ruisselait en déluge... J'étais sorti, ne sachant où aller, désespéré, comme une bête traquée. Je courais chercher un abri, puis, ayant peur qu'on m'y surprenne, je partais plus loin. Je préférais encore la tempête à la terreur que m'inspirait le visage congestionné de mon père, son regard flambant de colère, ses menaces. Il brandissait ce qu'il trouvait sous sa main pour assener des coups sur tout ce qui se présentait devant lui. Tandis que je courais, les cris de terreur de sa femme frappaient ma poitrine, comme si je les entendais encore... Ils me poursuivaient, et je mettais la main sur mon oreille dans l'espoir de ne plus les percevoir. Mais alors c'était le tonnerre qui me secouait; la foudre était tombée pas loin de moi.

» J'avais six ans!... Tout me semblait n'être plus qu'un grand trou noir. Ce fut une voisine qui me reconduisit chez moi. Entre-temps, mon père s'était calmé. Mais des scènes semblables se renouvelèrent; j'en pris presque l'habitude.

Je commençais à croire et à penser que le monde n'était que cela. J'ignorais qu'il existait autre chose, mais j'étais profondément triste et malheureux.

» Ma belle-mère se vengeait sur moi des brutalités de mon père qu'elle ne pouvait lui rendre. C'était une part de sa manière à elle de survivre. Entre-temps, il était venu encore deux autres enfants; nous étions donc cinq, qu'il fallait nourrir et vêtir. Mon père laissait la moitié de son salaire au bistrot. Ma mère, je ne sais pas trop comment elle gagnait et dépensait son argent. Beaucoup de détails m'échappèrent; j'étais trop jeune pour tout comprendre. Mais vous voyez le tableau: on ne menait pas grand train. J'étais l'aîné... »

Christian soupira profondément, comme pour s'alléger du poids que ces souvenirs avaient mis sur ses épaules.

Sérieux et presque contrit, Luc remarqua:

— On ne réalise pas assez son privilège lorsqu'on n'a que de beaux souvenirs de son enfance. On pense que c'est tout à fait naturel et qu'il en est de même pour tout le monde.

— Oui, reprit Christian; et quand on croit cela, on est bien loin de la vérité. D'accord, d'après ce que j'ai pu constater plus tard, beaucoup d'enfants sont heureux, choyés — presque trop — mais une grande masse de ceux qui deviennent par la suite des hommes dangereux, des déséquilibrés, des blousons noirs, des toxicomanes ont eu une enfance malheureuse. Les résultats, leurs fautes, sont en grande partie à imputer à leurs parents. Mais je continue:

» A l'âge de douze ans, on me plaça. Il fallait que je débarrasse le plancher. J'étais de trop. Je n'en ai pas été affecté; j'étais heureux de quitter la maison. Personne ne me donna un baiser, personne ne me témoigna le moindre

regret de me voir partir. Mes frères et sœurs ne m'aimaient pas; je n'étais pas l'enfant de leur mère. J'étais un phénomène à part, qu'ils étaient contents de voir s'en aller.

» Je fus trimbalé de place en place... Je travaillais mal; j'étais un vaurien accompli, sans éducation, sans beaucoup d'instruction. Les gens chez qui on me mettait ne valaient guère mieux que mes parents. J'étais roué de coups. Je n'avais pas quinze ans lorsque je me suis sauvé de la ferme où je travaillais, entre mes heures d'école, pour payer ma pension. Depuis lors, plus personne ne s'inquiéta de moi. Un souci de moins pour mes parents. Pour eux, j'avais cessé d'exister. Naturellement, voler et mentir étaient choses courantes pour moi. Je vins à Paris...

» Là, je fais une parenthèse à mon histoire. Ce serait trop long de tout vous raconter, et à vrai dire je n'en serais pas fier! Pas d'argent? On vole... »

— Mais enfin, comment? demanda Luc, stupéfait.

— Les étalages des magasins, les sacs des dames... C'est ce qu'il y a de plus courant et de plus facile.

— Depuis que j'ai entendu les récits de Christian, dit Sophie, l'air convaincue, je vous assure que je suis devenue doublement prudente!

Pascal rit:

— C'était peut-être nécessaire, ma petite sœur... Tu n'avais pas encore vu grand-chose du monde, toi qui as été élevée en serre chaude et n'es pas plus avisée qu'un mouton qui se laisse tondre. Mais Christian, entre nous soit dit, j'ai hâte de te voir en venir à quelque chose de moins sombre et de plus agréable à entendre.

— Oh! objecta Gill, il faut bien qu'il raconte tout. Ça m'intéresse. Je n'en ai pas vu autant, c'est vrai... mais je ne

me sens guère mieux dans ma peau. Et puis, ça devient monnaie courante, ces petits vols... Quand on part à l'aventure, sans le sou, il faut bien vivre...

Christian regardait Gill de coin, l'observant, un sourire dans les yeux, mais un sourire qui n'était pas approuvateur:

— Je regrette de l'avoir fait, j'aime mieux te le dire, Gill. Mais, à ce moment-là, j'ignorais tout, absolument tout de Dieu et de son amour pour moi que personne n'aimait.

Luc s'était redressé, étonné, perplexe:

— Comment ? Tu étais pourtant allé à l'église quelquefois ? Tu avais entendu parler de Dieu.

— Non... Je n'étais jamais entré dans un édifice quelconque que l'on puisse appeler église, temple ou chapelle. Tout ce qui concernait la religion était pour moi un monde à part, artificiel, qui ne faisait pas partie de mon monde à moi. Je ne m'y étais jamais intéressé. J'étais persuadé que les gens qui faisaient partie de ce domaine, dans lequel je ne m'étais jamais introduit, venaient peut-être d'une autre planète... Non, j'exagère en disant cela: je savais que c'étaient aussi des Terriens, comme moi; mais, pour mieux m'exprimer, comment dirais-je ? j'avais l'impression que le sang coulant dans leurs veines n'était pas le même que le mien ! Je ne cherchais pas à les définir, je ne m'occupais pas d'eux, et rien en moi ne désirait connaître ce qui me séparait d'eux.

— Oh ! s'écria Gill, tu ne m'étonnes pas. Au fond, tu exprimes des pensées qui sont un peu les miennes. Ces derniers temps, c'est vrai, après quelques lectures, je me suis quand même engoué de philosophie et de ces religions mystiques: hindouisme, bouddhisme... pour me distraire, pour chercher quelque chose de moins vide que tout le

baratin qu'on entend dans la sale vie moderne qu'on nous oblige à vivre.

— Et le christianisme ? demanda Elisabeth, qui n'avait pas encore pris part à la conversation et qui avait jusque-là laissé son mari parler. Tu n'as pas désiré t'intéresser à sa vérité ?

— Non... répondit Gill, un peu narquois. C'est la religion de mes parents et des parents de mes parents!... Pas folichons, les souvenirs que j'en ai... plutôt assommants... J'ai tout balancé. C'est pas du même monde que moi, les bigots. Ça tourne pas rond, leur histoire. La preuve, tu la vois tous les jours... Inutile d'en faire de grandes conférences!

— D'accord, Gill! objecta Christian, tu as dit le mot: leur histoire! Mais l'histoire de l'amour de Dieu n'est pas celle des hommes, heureusement. Voilà toute la différence. Tu me permets de continuer mon récit ? Tu verras la suite, et tu comprendras.

— Continue, je t'en prie. D'ailleurs, c'est passionnant de t'écouter. Vous êtes d'accord, toute la compagnie ?

— D'accord, à l'unanimité! lança Luc après avoir fait, du regard, un tour d'horizon et rencontré dans les yeux de chacun une pleine approbation.

Christian paraissait réfléchir:

— Voyons... J'en étais resté ?... A l'âge de quinze ans, je crois. Quand je volais... quand je faisais la manche. A ce moment-là, j'habitais un quartier où je ne vous conseille pas d'aller vous balader la nuit. Vous pensez bien qu'avec mes yeux d'adolescent perspicace, ouverts à tout, je n'ai pas manqué de tout voir... et ce que j'ai vu n'était pas beau. Personne pour me guider, personne pour me conseiller, personne pour m'aimer. J'étais devenu une

petite crapule ne connaissant pas de loi. Pourtant, je n'aimais pas la vie que je menais, et il m'arrivait de travailler quelquefois en vendant des journaux, en faisant des courses pour gagner un peu d'argent. Je me lassais de voler...

» Les années passèrent ainsi. A dix-neuf ans, il me vint l'envie de faire comme beaucoup d'autres: partir à l'aventure, voir du pays, aller jusqu'à Katmandou dont on parlait déjà. Rien ne me retenait à Paris: personne pour m'arrêter. Je vivais libre, méconnu. J'étais sans le sou... aucune importance! J'en avais l'habitude. Il me fallait quand même un minimum de bagages, un sac de couchage. Pour avoir un peu d'argent, il me vint à l'idée de travailler quelques jours. Un entrepreneur, qui avait un chantier en route près de Dijon, m'engagea. J'avais décidé de rester là une semaine, à peine. Je ne voulais pas m'attarder. J'étais seul... j'en avais l'habitude, mais j'espérais quand même qu'en chemin je rencontrerais des gars ou des filles partant dans la même direction que moi. Mes projets m'apportaient une vague de joie dont je n'avais pas l'habitude. »

Elisabeth se tourna du côté de son mari:

— J'aurais bien aimé te voir, à ce moment-là!

— C'est dommage que je ne me sois pas fait photographe! Tu ne me reconnaîtrais pas.

— Tu avais un autre air qu'aujourd'hui? demanda Luc, intrigué.

— Tu peux le dire! Un autre air... et un autre accoutrement. Des habits qui faisaient la grève! presque en lambeaux. Une tignasse de lion! Je n'étais pas beau... un air d'apache. Je préfère que vous ne m'ayez pas vu à cette époque-là. Ce ne serait pas à mon avantage.

Sophie lui jeta un regard malicieux:

— Tu as bien changé... Maintenant, tu parais aussi doux qu'un agneau!

Elisabeth cligna de l'œil:

— Christian! Tu ne réponds pas ? Tu acceptes ce compliment ?

— Oh! c'est Sophie qui l'a dit, ça n'a pas d'importance. Elle croit que tout le monde lui ressemble!

Chacun se tourna du côté de la jeune fille qui, menue et frêle, enfoncée dans un large fauteuil, les yeux irradiant une douce lumière, semblait davantage que son beau-frère, homme robuste, aux épaules larges, évoquer l'image du petit de la brebis.

Sophie éclata de rire, entraînant tout le monde dans une vague d'hilarité. Pascal fut le premier à reprendre un air sérieux pour dire:

— Alors, tu continues ton histoire, Christian ?

— Oui, si vous n'êtes pas trop fatigués de m'entendre. Ce n'est pas précisément agréable de ne parler que de soi!

— Quand on a de quoi intéresser un auditoire, pourquoi pas ? remarqua avec justesse Gill. Donc, tu t'étais mis au travail.

— Oui; le patron nous logeait dans une cabane, non loin du chantier. Nous étions une dizaine à travailler sur un bâtiment en construction. J'étais là depuis trois jours, lorsqu'un matin on me fit transporter des briques. Elles étaient au bord du chemin je devais les mettre dans une brouette et traverser la route pour les poser sur le chantier. J'étais en train d'en charger sur le tombereau quand, tout à coup, il se passa quelque chose que je ne peux pas vous décrire, parce que je n'en ai aucun souvenir. Quand je revins à moi, quand je revis de nouveau ce qui m'entourait, je n'étais plus sur la route... je ne transportais plus

de briques. Je me trouvais dans une salle d'hôpital, la jambe à l'extension.

— Changement de décor! s'exclama Gill. Que s'était-il passé ?

— Voilà: en faisant mon travail, je tournais le dos à la circulation. Une auto, en passant à toute allure, m'avait heurté, soulevé, et fait retomber lourdement sur l'asphalte. Un miracle que je ne sois pas mort! On m'avait conduit en ambulance jusqu'à l'hôpital le plus proche. J'avais seulement la jambe cassée et, naturellement, j'étais fortement commotionné. J'ai vécu quelques jours dans le vague, assez abasourdi de ce qui m'arrivait. Je n'avais pas eu l'habitude que quelque chose m'arrête. Je vivais à ma guise, sans l'aide de personne. Et voilà que, tout à coup, j'étais cloué sur un lit, sans mouvement possible, et cependant entouré de monde, de soins. Quel luxe de se trouver entre des draps blancs, bien nourri, servi. Quelle découverte! Un monde que j'ignorais.

— Ce n'était pas trop pénible pour toi, je pense, suggéra Luc. A ton accident, il y avait une compensation...

— Oui, d'accord, mais j'étais tellement déformé. On ne se change pas en un instant. L'envie de bouger me venait, terrible, atroce... J'appréciais les bons soins, c'est vrai, mais cela même me rendait presque malade. J'étais méfiant au plus haut point. Cette gentillesse qu'on me prodiguait, je ne pouvais croire qu'elle s'appelait bonté. Je m'attendais à une aventure: il y avait certainement quelque chose de dangereux là-dedans... on me dressait des embûches, un guet-apens... cela viendrait... J'en étais convaincu, et cette certitude m'empêchait de juger à leur valeur les prévenances dont j'étais comblé. J'étais certain qu'elles cachaient de l'hypocrisie.

— Je te comprends, lança Gill. Ça ne m'étonne pas, ta réaction! Ça ne pouvait pas durer... Et qu'est-ce qui est arrivé ?

— Oh! rien de grave! Ça a continué, cette gentillesse, cette bonté. J'en étais traumatisé... Je ne pouvais pas comprendre ce qui m'arrivait. Bien sûr, d'autres que moi, habitués à une autre vie, auraient trouvé tout naturel qu'on les soigne bien; il est même probable qu'ils auraient rouspété parfois, mécontents du service.

— Et Katmandou ? Tu y pensais encore ? demanda Luc.

— Parfois, bien sûr. Ça s'était pourtant un peu estompé. J'avais une fracture compliquée, qui demandait du temps à se remettre. Je le savais. D'ailleurs, petit à petit, je me familiarisais avec cette nouvelle atmosphère. Mon voisin de lit, un homme d'âge mûr, hospitalisé pour une fracture de l'épaule, lui aussi à l'extension, était le meilleur des compagnons d'infortune. Sa femme et ses enfants venaient très souvent le voir, lui apportaient des gâteries qu'il partageait toujours avec moi. Il s'était vite aperçu que j'étais un pauvre diable, que personne ne visitait. Il n'avait pas eu l'air choqué de mon allure, et je lui en fus très reconnaissant. Les deux infirmières, qui avaient la responsabilité de la salle à tour de rôle, étaient exemplaires, souriantes, patientes. Il faut bien que je l'avoue: au début, je ne les fis pas toujours rire... Il me prenait des envies d'être méchant, arrogant, de plaisanter bêtement. J'étais plus un diable qu'un ange... Ma femme peut vous le confirmer: elle en a eu des échos. Elle prenait son service sur le même étage.

— Tu étais infirmière ? demanda Gill, étonné, s'adressant à Elisabeth.

— Oui; on me racontait les méfaits de ce blessé pas toujours agréable à soigner! On me chuchotait qu'on avait dû lui couper la barbe et les cheveux, tant il était sale et dégoûtant à voir...

— Et tu as eu le courage de l'épouser? s'exclama Luc. Mes félicitations!

— Oh! il avait bien changé quand je fis vraiment sa connaissance, un soir qu'il pleuvait à verse...

— Un soir qu'il pleuvait à verse?... répéta Gill, intrigué et curieux.

— Ça, c'est encore une autre histoire... qui sort un peu du sujet, dit Christian en riant.

Elisabeth et son mari échangèrent un regard de connivence.

— Ce n'est donc pas toi qui l'as transformé? demanda Gill, malicieux. Je croyais que c'était ton œuvre!

— Non... Ce n'est pas l'œuvre de ma femme, reprit Christian. Heureusement!

Gill fit une moue et se tourna du côté de la jeune femme, l'air narquois, les yeux rieurs:

— Il ne semble pas apprécier beaucoup ton influence. Tu trouves ça gentil?... Alors, quel doigt de fée t'a touché pour que, de diable, tu sois devenu ange? Tu m'amuses; je voudrais bien savoir...

— Je vais te donner ma réponse, riposta Christian. Une des infirmières avait posé un livre sur ma table de chevet. Les premiers jours, naturellement, je n'ai pas même eu la curiosité d'en regarder le titre. Mais, quand j'ai commencé à me sentir mieux, j'ai voulu ouvrir ce bouquin. Je fus déçu en constatant que c'était la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament. J'avais entendu parler de la Bible; on m'avait dit que c'était un livre de religion.

Quand l'infirmière vint, je la harcelai de questions: pour-quoi avait-elle mis ce livre sur ma table ? N'avait-elle pas une autre lecture à m'offrir ? Elle me dit calmement ceci:

» — Vous ignorez certainement quel est le contenu de ce » livre; c'est la raison qui vous retient de le lire. »

» C'était vrai, logique. Quand elle m'affirma que j'y rencontrerais l'histoire de beaucoup d'hommes, des bons et des mauvais, que pas mal de ces gens me ressemblaient, je fus déjà convaincu qu'il fallait que je l'ouvre. Mais, lorsqu'elle m'assura qu'en plus de cela j'apprendrais à connaître quelqu'un qui m'aimait, alors je ne fus pas seulement convaincu, mais pressé de commencer ma lecture. Dès lors, elle ne me fit plus aucune remarque à ce sujet et je lui en sus gré. Moi, j'avais tout ce qu'il me fallait, j'étais comblé.

» La lecture de la Bible m'intéressa au plus haut point. J'y découvris tant de choses que j'ignorais... Mon cerveau, jusque-là sevré de nourriture saine, se rassasiait à souhait. Mais ce n'était pas seulement mon cerveau qui avait besoin d'aliments; mon cœur vide, assoiffé, découvrirait dans la Bible tout ce dont il avait besoin pour étancher sa soif. Personne, non, personne ne pouvait me donner ce que la Bible m'apporta. N'ayant eu aucune instruction religieuse, n'étant formé par aucune tradition, j'étais un terrain vierge de toute influence bonne, mais malmené par toutes les actions mauvaises qui agissent sur notre globe. La lecture de la Bible me communiqua un souffle bien différent, qui accomplit le miracle de me transformer et de faire de moi un homme nouveau. Le contenu du Nouveau Testament, principalement, me fit crier à Dieu: « Seigneur! sauve-moi de ma misère, de mon vide, de mes » frayeurs, de ma solitude, de mes angoisses, de mes

» péchés. Deviens mon compagnon, mon ami, celui qui
» m'aime... Donne-moi de cette eau dont tu parles et qui
» désaltère pour toujours. Moi aussi, je veux t'aimer, faire
» de toi mon ami, mon compagnon de route... »

» Chose extraordinaire, Dieu m'a entendu, exaucé. J'ai éprouvé une joie que je n'avais jamais connue... Tu me comprends, maintenant, Gill, quand je te dis que ce n'est pas l'œuvre de ma femme ? Tu es bien d'accord avec moi pour dire que c'est bien plutôt celle de Dieu. Il est assez puissant pour transformer même la pauvre épave que j'étais. »

Il y eut un silence; Luc paraissait troublé, ému. Il regardait cet homme que la vie avait si peu gâté et qui, maintenant, possédait plus que lui, parce qu'il avait acquis des richesses impérissables. Lui, le jeune étudiant, comblé par l'aisance, riche en enseignements religieux qui avaient permis qu'il reste une personne respectable, il se mettait à envier cet ami ayant goûté à tout; il avait pu, lui, faire volte-face de façon spectaculaire. Oui, il l'enviait...

Il le lui dit:

— Au fond, tu es encore le plus chanceux de tous, finalement.

— Oh! tu exagères, Luc. Ne t'imagines pas que c'est allé tout seul, après. Ce serait idiot de ma part de vous broser un tableau trop beau du chemin que j'ai ensuite parcouru. La vie chrétienne authentique n'est pas une rigolade! C'est aussi une aventure... et une drôle d'aventure. Mais elle vaut la peine d'être vécue; elle a infiniment plus de charme que l'aventure dans laquelle des milliers de jeunes s'engagent actuellement. Le but n'est pas le néant et la peur, les désillusions et l'artifice... C'est la rencontre avec Dieu pour ici-bas et pour l'éternité. Mais, pour y parvenir, il faut affronter toutes les puissances du mal,

les œuvres de Satan qui voudrait nous engloûtir. Et c'est parfois terrible... Mais la foi est le secret de la victoire.

Gill soupira :

— Moi, je ne pige pas... C'est trop compliqué. La foi ? La foi en quoi ? J'aime ce qui se voit.

Christian répondit :

— Gill ! dans un sens, je te comprends. D'ailleurs, tu n'es pas le seul à parler ainsi. Presque toutes les religions réclament ce que tu viens de dire : on préfère voir. C'est aussi pourquoi les hippies, dans la recherche de Dieu, s'adonnent à la drogue. Ces manifestations hallucinogènes, ces couleurs fulgurantes... ce sont des choses qui se voient. Dans leurs besoins religieux, ils n'ont qu'un désir : voir Dieu face à face. Ça paraît merveilleux comme but, mais ce n'est pas du tout ce que Dieu demande et ordonne. N'a-t-il pas dit à Moïse, qui aspirait déjà à cette même contemplation :

» — Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne » peut me voir et vivre. » (Exode 33 : 20.)

— Mais, riposta Gill, tu parles d'une rencontre avec Dieu ! Ça ne colle pas ; tu te contredis !

— Pas du tout ! La rencontre avec Dieu est possible, mais pas comme les hommes l'entendent. C'est seulement par la foi en Jésus-Christ ! Il est le chemin qui nous y conduit. Il est aussi la porte qui nous introduit dans ce domaine inaccessible. Supprimer cette foi en l'absolu du Fils de Dieu, le considérer comme un grand homme, un idéaliste, un penseur, le mettre au même niveau que Bouddha, Gandhi, Mahomet ou je ne sais qui d'autre, voilà l'erreur fondamentale.

— Moi, ça m'intéresse, ces religions mystiques, dit Gill. D'ailleurs, c'est pour les approcher que l'idée m'est venue

d'aller vers l'Orient. C'est très à la mode, maintenant; il y a un vent qui souffle de là-bas... Ça change avec ce christianisme qui dit que Dieu est mort. Tu ne trouves pas ?

— D'accord, ça change... mais changement ne veut pas dire vérité ou réalité. Attention! Tout cela a beaucoup d'étoffe, de sagesse, d'envoûtement qui ne manque pas de charme, qui s'empare des sentiments, qui procure des impressions fortes très séduisantes... ayant une apparence absolument surprenante. Il y a assez de qualités pour que l'on se méprenne, malheureusement. Beaucoup d'hommes admirables sont les adeptes de ces religions.

— Alors, tu vois... il vaut la peine de s'y plonger, de les adopter.

— J'aimerais bien te dire que tu as raison. J'aurai même de la peine à te convaincre, je le sais. Quant à moi, je crois à la Bible comme à un livre unique au monde, à la parole divinement inspirée pour parler aux hommes. Et cette parole dit: « Il n'y a de salut en aucun autre; car » il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné » parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés. » (Actes 4: 12.) Et, ce nom, c'est celui de Jésus-Christ. Ces religions, tout en ayant des apparences de piété, ne mettent pas Jésus-Christ à sa place réelle... Et, s'il n'est plus à sa place, il perd sa valeur de sauveur. A ce moment-là, évidemment, on peut accepter la formule: toutes les religions sont bonnes... Mais, elles ne sauvent pas.

— Elles ne sauvent pas... Que veux-tu dire ? Ne sauvent pas de quoi ?

— Attends que je t'explique. Tout à l'heure, je t'ai fait remarquer que l'Éternel avait dit à Moïse: « L'homme ne » peut me voir et vivre. » Tu t'en souviens ?

— Oui.

— Sais-tu pourquoi ? Parce que, du jardin d'Eden à nos jours, l'homme est séparé de Dieu par le péché, car Dieu a dit: « Le salaire du péché, c'est la mort. » Ce n'est pas Dieu qui est mort, mais c'est l'homme. Il se trompe lui-même en disant que Dieu est mort. Il ne veut pas accepter le réconciliateur entre Dieu et lui: Jésus-Christ. Alors, la distance s'établit; il est séparé de Dieu, il s'en éloigne toujours plus, et ces religions le perdent, parce qu'elles n'acceptent pas que Jésus soit le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Le pauvre Terrien reste seul, loin de son Dieu, malgré que Jésus-Christ ait payé de sa vie pour anéantir la sentence de mort qui l'excluait de la présence de Dieu. Et, dans son désarroi, ne voyant plus clair, ne sachant ce qui est lumière ou nuit, l'homme s'écrie, pour justifier sa déchéance: « Dieu est mort... » Quelle erreur! C'est triste.

Cette conversation entre Gill et Christian, tous ceux qui l'écoutaient la suivaient avec intérêt. On pouvait le lire dans leurs yeux, malgré qu'ils soient restés silencieux. Sophie et Pascal, par leur attitude, paraissaient approuver tout ce que leur beau-frère avançait. Elisabeth regardait son mari, persuadée qu'il avait raison et partageant ses convictions. Luc avait l'air de réfléchir intensément, comme si quelque chose de nouveau se présentait à son esprit. Seul Gill avait une expression qui laissait deviner la lassitude, le désir de ne pas poursuivre une recherche qui n'avait pas d'intérêt pour lui.

Il répondit à Christian, avec indifférence:

— Tu ne m'as pas convaincu. On en reparlera peut-être un autre jour. Moi, je préfère les charmes envoûtants des sages d'Orient. Merci quand même... C'était intéressant, tes explications, mais trop ardu pour moi.

A ce moment-là, on entendit gratter à la porte. Elisabeth se leva vivement, étonnée.

— Qu'est-ce ? dit-elle.

— Un des enfants, suggéra Luc.

— Oh ! ils dorment.

Avant que la jeune mère ne soit vers la porte, celle-ci s'ouvrit. Une petite forme en longue chemise de nuit rose parut dans l'entrebâillement, les yeux encore embués par le sommeil.

— Myriam ! s'écria Elisabeth. Que fais-tu là ? Tu ne dors pas ? Qu'est-ce qui se passe ? Toi qui t'endors toujours si bien.

L'enfant regardait chacun à son tour, intimidée. Elle s'approcha de sa mère, implorante :

— Maman, j'ai soif, je me suis réveillée... J'ai soif. J'aimerais une tasse de lait !

— Toi ? Quelle nouveauté ! C'est bien la première fois qu'une telle fantaisie te passe par la tête. Une tasse de lait, à cette heure ? Une fois n'est pas coutume... D'accord. Allons à la cuisine.

Et elle s'éloigna avec l'enfant.

Christian était surpris :

— Ne croyez pas que Myriam soit une enfant gâtée à qui nous passons tous les caprices. Je ne me souviens pas qu'elle soit jamais descendue pour une telle requête. Je crains un peu qu'elle soit malade, qu'elle ait de la fièvre.

Il terminait sa phrase quand la porte s'ouvrit brusquement :

— Christian !

Elisabeth regardait son mari, l'air terrifiée. Celui-ci s'était levé :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Viens tout de suite à la cuisine. J'ai peur...

D'un mouvement général, chacun avait quitté son siège. Myriam se cramponnait à la robe de sa mère. Elisabeth la poussa vers Sophie, la seule qui n'avait pas bougé.

— Tiens... Occupe-toi d'elle, je t'en prie. Calme-la. Va peut-être réveiller son frère, on ne sait jamais. Mais ne les effraie pas, ne dis rien, chuchota-t-elle.

La porte de la cuisine était ouverte. Une forte odeur de fumée, âcre, piquant à la gorge, s'en échappait. L'air était vicié et on commençait à y voir un rideau de blancheur opaque et cotonneux.

Christian comprit immédiatement l'imminence du danger. A quel endroit se trouvait le foyer d'où émanaient ces symptômes d'un début d'incendie ?

— Evitez les courants d'air, cria-t-il. Fermez portes et fenêtres.

Guidé par l'odeur et la fumée, il vit tout de suite la place précise du désastre. Des bouffées de nuages blancs s'échappaient d'une armoire entrouverte, dont le fond servait de caisse à papier. On y mettait les vieux journaux et les torchons de papier pour éviter d'en encombrer la poubelle.

Sans perdre une minute, il vida le fond de l'armoire et jeta tout son contenu sur les dalles de la cuisine. Le fond était brûlant, les papiers se transformaient rapidement en cendres jaunes, mais il n'y avait pas encore de flammes.

Une conduite électrique passait à l'angle du mur...

— Un court-circuit... fit Christian en guise d'explication. Cette installation est vieille. Elisabeth, dépêche-toi d'aller allumer toutes les chandelles, les bougies de la maison. Nous allons couper le courant. C'est la seule solution... à moins qu'on préfère griller tous cette nuit!

Pascal se hâta de prêter main-forte à sa sœur. En quelques instants, de jolies lueurs scintillantes brillaient un peu partout, au vestibule, dans la salle de séjour, à la cuisine. Tous les chandeliers de la maison avaient été mis en place. Christian descendit à la cave pour enlever les fusibles de l'installation électrique et la lumière s'éteignit, permettant à la douce clarté vacillante des bougies de mieux faire ressortir leur charme et leur romantique clarté.

— Ouf! s'écria Christian, dont le front ruisselait de sueur. L'alerte a été chaude! Pour plus de sûreté, je m'en vais verser un pot d'eau sur les parties brûlantes, et demain nous alerterons les hommes du métier pour changer cette installation.

Gill et Luc, spectateurs plutôt bouleversés par la scène, n'avaient pas prononcé un mot pendant que se déroulait le drame. Mais, quand le danger fut écarté, Gill respira profondément et cligna de l'œil du côté de son ami, le visage soudain détendu:

— Qu'est-ce que tu en dis? Ça aurait fait de beaux et bons biftecks! Vous pourriez bien tresser une couronne à la petite... C'est grâce à elle...

— Oui; où est-elle, Myriam? s'enquit son père.

— Sophie s'en occupe, répondit Elisabeth.

En effet, la jeune fille s'était préoccupée des enfants. Elle avait cependant suivi de loin tout ce qui se passait dans la maison. Elle avait préparé les habits, au cas où il aurait fallu se sauver précipitamment. Elle était encore auprès des bambins, leur racontant une histoire pour éviter qu'ils n'écoutent, ne comprennent et n'aient peur.

Myriam n'avait pas bu sa tasse de lait et avait tout à fait oublié qu'elle était descendue auprès de ses parents pour en réclamer une.

— Il nous faut retourner dans la chambre, dit la maîtresse de maison. J'ai l'impression que vous avez tous soif. Une boisson rafraîchissante nous remettra de nos émotions.

Chacun accepta avec plaisir sa proposition. Un moment plus tard, Sophie vint les rejoindre.

— Ils dorment de nouveau, dit-elle. Ils n'ont absolument rien soupçonné, heureusement. Ils ne m'ont pas questionnée. Myriam a seulement dit en faisant une grimace:

» — Ça sentait pas bon, à la cuisine; j'aime mieux être dans ma chambre. »

Pascal lança un chaud regard à sa sœur:

— J'imagine que tu as su les distraire pour obtenir ce résultat.

— Les enfants ont souvent très peur des incendies, remarqua Luc. Il suffit qu'ils en aient vu un seul.

— Oui, approuva Elisabeth, et ces souvenirs-là restent malheureusement gravés dans leur esprit. Il faut éviter qu'ils aient des frayeurs.

Gill paraissait déçu:

— Alors, la pauvre petite! Elle ne saura jamais que vous lui devez beaucoup? Pas juste, ça; pas d'accord, moi!

Et il se mit à rire, entraînant tout le monde dans un même mouvement de gaieté.

Pendant ce temps, la maîtresse de maison servait des jus dans de hauts verres qu'elle disposait sur des tables basses, à la portée de chacun. Elle était près du jeune aventurier et lui répondit dans un sourire:

— Nous lui raconterons tout plus tard, quand elle sera grande; elle sera émerveillée et très fière de constater que Dieu avait choisi la plus petite de la maison, la plus faible, pour nous éviter une catastrophe. C'est une leçon frappante de la vie.

— Oui, approuva Christian. Fantastique! Une circonstance de plus pour nous enseigner. Pourquoi est-ce que Myriam a été réveillée par cette idée saugrenue? Une tasse de lait! Elle qui n'en réclame jamais le soir! Un quart d'heure, une demi-heure de plus, et les flammes auraient envahi la cuisine... et, quand le feu se propage, ça va vite. Nous étions bien tranquillement assis à causer, ne voyant pas les heures passer... Et c'est la petite que Dieu a choisie. Merveilleux! Il a voulu nous montrer, comme dans une parabole, qu'Il n'attache pas d'importance à nous-mêmes, à nos forces, aux apparences de possibilités et de pouvoir... C'est l'inverse de ce qui se passe dans le monde, où les grandeurs, les développements de puissance et de découvertes sont devenus écrasants. « Dieu » a choisi les choses faibles et folles du monde pour confondre les fortes. » (I Corinthiens 1: 27.) C'est la Bible qui nous le dit; il faudra nous souvenir de cette soirée.

— Oui, approuva Pascal, mais je crains bien que si, un jour, tu la racontes, cette aventure, on ne te dise que tu avances des blagues, que tu exagères, que ce n'est pas un fait authentique, que l'imagination a sa part dans ce récit.

— Possible! Les hommes ne croient plus aux miracles, à l'intervention de Dieu... et nous revenons au même point qu'au départ: la foi!

En terminant sa phrase, le père de Myriam regarda Gill du coin de l'œil. Le garçon riposta:

— C'est à mon adresse, cette dernière réflexion?

— Oh! elle concerne tout le monde, aussi bien moi que toi.

Sophie jeta un regard sur sa montre; stupéfaite, elle s'écria:

— Vous savez l'heure qu'il est? Bientôt minuit! On est bien chez toi, Christian... mais tout de même! Demain, il

faudra se lever. Je ne suis malheureusement pas en vacances. Excusez-moi, je dois m'en aller. Je ne voudrais pas donner le branle... Restez assis, je me sauve...

Pascal avait imité sa sœur.

Gill se leva aussi, indécis...

— Non, Gill, fit Christian, rassieds-toi, laisse-les partir.

Il est trop tard pour que tu retournes chez ton copain. Tu peux loger ici. Le divan que tu vois là est transformable en lit. D'accord ?

— Oui... A une condition: si ça brûle, tu me réveilleras assez tôt!

Christian s'esclaffa:

— Sois sans crainte. Mais, ton ami, tu ne lui donneras pas d'inquiétude, s'il ne te voit pas revenir ?

— Lui ? Tu parles ! Là, là... Il pensera que je suis déjà parti pour Katmandou!

CHAPITRE IX

Après cette soirée inoubliable pour lui, Luc se retrouva seul dans la petite chambre d'amis. Fatigué, il espérait s'endormir tout de suite. Impossible! Toutes les heures qui venaient de s'écouler repassaient en son esprit. Les risques d'incendie... la conversation de Christian avec Gill.

Il lui semblait qu'un voile se levait dans son existence, lui ouvrant des horizons que, jusqu'alors, il n'avait pas même aperçus. Dans sa vie d'étudiant, dans sa vie familiale, certaines questions, certaines faces de l'existence n'avaient jamais été soulevées.

Avec Mark, il avait souvent discuté des aspects de la vie, c'est vrai, et en cette soirée plusieurs de leurs conversations revenaient à sa mémoire. Mark avait subi l'influence de sa grand-mère, et il avait parfois modéré les jugements de Luc. Mais Mark était aussi un révolté, à cause du milieu familial dans lequel il vivait, et la contestation l'agitait, le poussait à l'insoumission au moindre prétexte.

Luc lui-même, n'était-ce pas pour ne pas accepter ce qu'il devait vivre tous les jours qu'il avait éprouvé du plaisir à cette fugue dont il était fier ?

Le souvenir de son départ, des derniers instants passés à la maison, replaçait tout devant lui. Quelle différence entre son existence et celle de Christian! Et, malgré leurs jeunessees aux antipodes l'une de l'autre, ils étaient arrivés

tous les deux au même résultat: le désir de partir... vers un pays inconnu. Peut-être un pays de mirages. C'était extraordinaire de constater ce fait. Mais une autre chose troublait Luc: est-ce que lui, il serait aussi arrêté dans sa marche? Faudrait-il un accident ou une catastrophe pour lui barrer la route? Ne ferait-il pas mieux, avant que cela n'arrive, d'imiter Christian et de lire la Bible? Ce n'était pas une nouveauté: il l'avait parcourue dans son enfance, il l'avait entendu prêcher à l'église. Non, rien de nouveau... Et, comme avant, Luc se mit à envier Christian.

Alors, il décida quelque chose qui n'avait pas la ressemblance des vieilles habitudes: il relirait la Bible, mais avec un autre regard que par le passé, simplement comme un homme qui veut rencontrer Dieu et l'écouter. Il fallait qu'il essaie... et peut-être balayer beaucoup de ce qui avait été pour lui la structure d'une éducation religieuse formaliste, l'ayant déçu, emprisonné, étouffé et qui, pour finir, avait fait de lui un misérable déserteur...

Oui, il était un déserteur, et un déserteur n'a d'autre visage que celui d'un lâche. Pas fier de lui, le pauvre Luc. Que Christian ait pensé à l'évasion, rien d'étonnant; il ne laissait que d'atroces souvenirs, et personne derrière lui qui l'aimât. L'étudiant ne pouvait pas avancer les mêmes prétextes.

Une grande confusion prenait place dans son esprit. Le besoin de dormir le gagnait, ne l'aidant pas à créer en lui un climat de clarté et de contentement. Il renonça à poursuivre ses raisonnements et il sombra dans un lourd sommeil.

Le lendemain matin, quand il descendit à la cuisine, il réalisa qu'il était le dernier levé. Tandis qu'il se restaurait

il voyait le jardin, à travers la fenêtre. C'était une longue bande de pelouse fraîchement rasée et ressemblant beaucoup à ces jardins anglais que l'on découvre derrière chaque petite maison. Tout autour de la palissade, on voyait un parterre de fleurs multicolores. Dans le fond, deux arbres fruitiers avaient l'avantage de masquer la vue sur une autre parcelle.

Luc aperçut les deux enfants sur la pelouse; ils s'amusaient avec un ballon, et Gill s'était joint à eux. L'étudiant se hâta de les rejoindre. Des chaises longues avaient été disposées sur l'herbe.

— Tu joues au papa! Ça te va bien! dit Luc en guise de salutation.

— Tu vois... J'y suis tout à fait à mon aise. Nouveau métier! Elisabeth est partie en courses; elle m'a confié les enfants... Christian est à son boulot.

— Et te voilà seul pour garder la maison? Quelle confiance!

— N'est-ce pas! Mais tu vas m'aider...

Luc se joignit à eux: les rires fusaient, les bambins s'exclamaient et le diapason des cris de joie montait.

C'est à ce moment-là qu'une apparition à la porte donnant dans la salle de séjour les arrêta net. La balle retomba... sans que personne ne s'occupe de courir pour aller la chercher.

— Marina! s'exclamèrent ensemble deux petites voix.

Myriam et David s'élançèrent à la rencontre de la nouvelle venue, qui les prit dans ses bras, l'un après l'autre, mettant des baisers sur leurs joues.

— Bonjour, bonjour, s'écria-t-elle, joyeusement. Quel joli tableau, de vous voir les quatre! Dommage que je ne vous aie pas surpris avec mon appareil.

La fillette observait l'arrivante:
— Tu as changé!
— Ah! tu le vois ? fit la jeune-fille.
— Elle s'est coupé les cheveux... lança David sur un ton désapprobateur.
— Ça ne te plaît pas ?
— Oh! oui, répondit le garçon, sans enthousiasme.
— Moi, je la trouve jolie, comme ça, dit avec conviction et sérieux la petite fille en branlant la tête de façon affirmative.

Gill la contemplait, ne cachant pas son admiration:
— Moi aussi, je la trouve jolie... jolie... jolie!
— Ça suffit, protesta Marina en rougissant. J'ai horreur des compliments. Quand ils sont plus courts, c'est plus pratique. J'avais trop d'ouvrage, avec ces longs cheveux qu'il fallait brosser sans fin ou relever.

Gill la regardait de coin:
— Des boucles... Formidable! On peut y glisser le doigt!
Pour détourner le sujet et le porter ailleurs que sur sa personne, Marina coupa:

— On reprend le jeu avec les enfants ? Va chercher la balle, Gill.

— Ah! non; j'en ai assez. Asseyons-nous dans les chaises longues, elles nous invitent.

— Bon; tu as écrit à tes parents ?

— Non; pas encore.

— Qu'attends-tu ?

— Que tu m'aides à composer la lettre.

— Ça va! Tu sais le français! C'est ta langue maternelle.

— Oui, mais toi, tu pourras mieux dire... et puis...

Il bredouillait.

En causant, ils s'étaient assis. Seul Luc n'avait pas suivi

le même mouvement; il était resté debout, silencieux, écoutant ce dialogue tout en regardant les enfants, partis au fond du jardin parce qu'on ne s'occupait plus d'eux.

Il éprouva une impression pénible de solitude; l'amertume dans le cœur, il pensa que ces deux amoureux qui roucoulaient devaient certainement désirer qu'il s'éloigne. Gill pourrait mieux s'exprimer; il paraissait soudain avoir de la peine à parler... Il cherchait ses mots, le timbre de sa voix avait changé.

Luc remarqua tous ces détails; c'est pourquoi il partit sur la pelouse pour rejoindre les enfants.

Il n'avait fait que quelques pas quand il entendit Marina s'écrier:

— Où vas-tu, Luc ?

— Jouer avec David.

— Viens donc aussi t'asseoir. Ma compagnie te gêne tellement ?

— Pas du tout, dit l'étudiant en revenant en arrière et en se laissant tomber lourdement dans une chaise longue, satisfait qu'on ait réclamé sa présence.

— On pourrait le croire, dit la jeune fille, la déception inscrite sur son visage. A Londres, tu m'as fui, à Paris aussi; et maintenant, en banlieue, tu continues...

Elle se mit à rire, d'un rire forcé.

Heureux, Gill considérait son ami d'un air de supériorité. Malicieux, il dit:

— Marina... Ne t'en fais pas! On ne peut pas plaire à tout le monde. Des goûts et des couleurs... A moi, tu m'as tout de suite tapé dans l'œil! Sur l'île de la Cité, tu n'étais pas encore arrivée vers nous que je t'avais déjà remarquée. Console-toi donc!

— Là n'est pas la question, répondit la jeune fille,

visiblement gênée par les propos de Gill. J'ai un message à transmettre à Luc, et je n'en ai pas encore eu l'occasion. Ces jours, quand il était malade, je ne voulais pas l'importuner.

— Un message pour moi ? demanda Luc, surpris.

— Oui; le jour où je t'ai amené ici, j'ai trouvé que c'était un peu précipité de t'en parler tout de suite. Ensuite, puis, je ne t'ai plus revu. J'ai regretté de ne t'avoir rien dit le premier soir.

— J'ai été malade.

— Je le sais. Judith serait déçue si elle apprenait que ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu te parler.

— Judith ?

— Oui.

— Tu l'as vue ?

— Oui; à mon retour d'Ecosse, je me suis arrêtée à Londres, sur le conseil de Mark. J'ai abandonné l'équipe avec laquelle j'étais allée en Angleterre. Ils rentraient en avion; moi, j'ai passé douze heures dans ta famille. Le lendemain, j'ai pris le train et le bateau.

— Ah! tu es allée chez mes parents ?

— Oui et j'ai, de leur part, des salutations à te transmettre.

— Merci; comment vont-ils ?

— Ça alors... Je te dis comme à Gill: tu devrais leur écrire. Ta fugue! Ta mère en est malade!...

— Comment ? Et la petite histoire de Judith ? Mon intention de venir te retrouver ? Elle n'y a pas cru ?

— Non, pas du tout.

— Elle n'y a pas cru ? répéta Luc, sidéré. Pourquoi ? J'en me le demande.

— Pourquoi ? Je vais t'en donner l'explication. Tu ne leur as pas donné grandes nouvelles, paraît-il.

Pourtant, sur une de tes cartes, tu disais: « J'ai vu Marina, » première visite! » Le même jour, ta mère découvrait dans le courrier une carte postale d'Ecosse venant de moi, dans laquelle je les remerciais encore de leur accueil et leur disais que je passais d'agréables vacances avant de retourner sur le continent.

— Aïe! s'écria Luc.

— Ta mère s'est tout de suite méfiée. Elle a compris que tu avais menti. Elle a serré Judith de près... La preuve était là. Ta sœur a été obligée d'avouer. Quand je suis arrivée à Londres, ce fut une confirmation flagrante de la vérité.

— Je comprends. Pas de chance... Ça n'a pas marché!

— Tu m'amuses! Pas de chance... Si tu appelles ça pas de chance! Dieu nous arrête comme Il le veut, les uns d'une manière, les autres d'une autre.

Cette remarque frappa Luc:

— Oui, je préfère encore cette déconfiture à un accident, comme Christian, par exemple.

Gill s'interposa:

— Et moi, qu'est-ce qui va m'arriver pour me retenir? Je sais: quelque chose d'heureux, n'est-ce pas, Marina? Quelque chose d'heureux... Dis-moi que oui, Marina.

— Je te le souhaite de tout mon cœur, répondit la jeune fille, du ton le plus sincère.

— Bon; alors je suis content. On verra ça bientôt. Qu'est-ce que tu fais cet après-midi, Marina? On sort les deux, rien que les deux?

Marina regarda le grand garçon; elle paraissait agacée de tant d'insistance.

— Voyons, Gill ne fais pas le gamin. Nous parlions sérieusement. Attends un moment. Je vais t'aider à

composer ta lettre pour ta mère, d'accord, mais il faut pour tant que je dise à Luc ce que j'ai vu lorsque je suis allé chez lui.

Gill fit une grimace, comme un enfant qu'on réprimande:

— La patience n'est pas ma qualité dominante!...

— Il en faut, dans la vie, conclut la jeune fille, philosophe.

Elle dit cette phrase avec un sourire désarmant, qui réduisit Gill au silence. S'adressant à Luc, elle ajouta:

— Oui, Luc. Ta mère en est malade; je l'ai trouvée si changée, si amaigrie, quand je l'ai revue. Et c'est ton œuvre, Luc. Je te félicite! Elle n'est pas constructive. Un gars comme toi serait capable d'autre chose.

Le jeune homme supportait le reproche; il se débattait cependant:

— Tu ne peux pas comprendre. Tu me blâmes, bien sûr. A la maison, j'étouffais... et je n'y voyais plus clair.

— Pourquoi ?

— Pourquoi! Parce que, voulant être sincère, je tâtonnais dans des dédales d'obscurité. Il y avait des choses qui me révoltaient. Impossible de faire des scènes, je n'aurais rien changé. A quoi bon pourrir dans des efforts infructueux, pousser des études pour arriver à un sommet vertigineux... et puis, boum, la catastrophe! Tout va mal dans le monde; alors à quoi bon ? Ça ne continuera pas longtemps comme cela. Tu ne le vois pas ?

— Mais oui, je le sais. Ce n'est pas une raison pour aggraver la situation en aidant à démolir. Si chaque jeune homme conscient des circonstances dans lesquelles nous vivons au lieu de fuir l'effort, de désert, de se révolter, de constater, se disait qu'il peut être utile et apportait quelque

chose à ses semblables, je suis sûre qu'il y aurait du changement. Les jeunes sont déçus des adultes! D'accord, il y a parfois de quoi... Mais ils ne font pas mieux. Alors...

Luc l'interrompit vivement:

— Chez nous, par exemple, tu crois que ce n'est pas décevant de voir mon père toujours accaparé par le travail, les sociétés chaque jour plus nombreuses dont il s'occupe? Ça fait bien... il est en vue... Il a l'avantage d'aller à de bons banquets, de brasser beaucoup d'affaires. Il n'a plus le temps de s'occuper de nous ou du genre humain en général, sinon le dimanche, quand on va à l'église! Ma mère, elle, pour tuer l'ennui venant de cette solitude, passe son temps entre sa télévision, des achats dans les magasins chics et les tasses de thé avec des amies de son bord, naturellement. Ah! j'oubliais les ventes de bien-faisance... Ça aussi, ça fait bien! Elle est mécontente de cette vie plate; alors, elle s'entoure de tourments imaginaires. Mon père, surchargé de responsabilités et de travail, y laisse sa santé et devient de plus en plus nerveux. Tu trouves ça formidable? Pas moi. Va leur dire quelque chose... Inutile. Alors, on préfère partir...

Marina soupira; elle regarda les deux garçons avec des yeux dans lesquels se lisaient beaucoup de choses: la perplexité, l'angoisse, mais aussi un brin d'espoir.

Gill voulut placer un mot:

— Tu parles bien, Luc. Tu raisones comme un type calé. Moi aussi, c'est parce que j'en avais marre que j'ai tout balancé. Et voilà que maintenant Marina voudrait nous convaincre qu'on a eu tort.

Il lança un coup d'œil furtif à la jeune fille. Celle-ci répondit:

— Et je m'aperçois que ce n'est pas facile.

Gill reprit:

— Avec moi, tu y arriveras, Marina. Ne désespère pas. Luc, c'est du plus dur à cuire.

Mais Marina n'avait aucune envie de plaisanter. Elle poursuivit:

— Sais-tu, Luc, que j'ai plaidé ta cause chez tes parents ?

— Toi ?

— Oui; je leur ai dit certaines petites choses... Ils m'ont écoutée. Ton départ les a secoués. Le moment était propice, et j'en ai profité.

— Que leur as-tu dit ?

— Oh! inutile d'en parler. Judith, c'est vrai, m'avait soufflé quelques mots. J'ai vu ta mère pleurer... Elle m'a donné ce petit paquet pour toi. C'est ta Bible, que tu n'avais pas emportée.

— Parce que je ne la lisais plus jamais. Mais sais-tu? Hier soir, Christian nous a raconté son histoire. Tu le connais, je pense.

— Marina fit un signe affirmatif de la tête, et Luc poursuivit:

— Elle m'a bouleversé. Et, quand je me suis trouvé seul dans ma chambre, j'ai pris la décision de recommencer la lecture des Saintes Ecritures. J'ignorais que tu m'aurais porté « ma » Bible aujourd'hui!

— C'est merveilleux, cette coïncidence. Le récit que Christian t'a donc intéressé ?

— Oui; j'ai eu de la peine à m'endormir. Ça me poursuivait. Une chose que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'il se soit remonté à un tel point. Tu le connais depuis longtemps, Christian ?

— Depuis plusieurs années. J'ai suivi l'école avec

Sophie; nous sommes amies. Par elle, j'ai fait la connaissance d'Elisabeth et puis, plus tard, de Christian. Formidable, le changement dans la vie de ce garçon... Après sa conversion, il a mis les bouchées doubles. Il s'est rattrapé; il a lu, il a étudié. Il a aussi beaucoup prié, et Dieu l'a aidé. Il a une foi qui vous emballa. Maintenant, il travaille dans une bonne maison, et, ce qui est merveilleux chez lui, c'est qu'il arrive encore à s'occuper des autres. Il est toujours prêt à comprendre les situations difficiles; des hommes comme lui, il en faudrait beaucoup.

En terminant sa phrase, elle regarda les deux garçons avec une insistance dans les yeux qu'ils ne manquèrent pas de remarquer.

— Autrement dit, observa Gill, tu voudrais que je lui ressemble.

— Oui, et Luc aussi.

— Oh! laisse Luc; il va partir pour Katmandou. Tu voudrais tous les succès. Un ne te suffit pas ?

Marina soupira:

— Tu n'y comprends rien... Gill. Je regrette de devoir te le dire. Le temps passe. Il faut que je m'en aille. J'étais venue apporter ce paquet à Luc, espérant qu'il serait guéri. Je ne me suis pas trompée, heureusement.

Elle hésita pour dire enfin:

— Demain... tu seras encore là, n'est-ce pas ?

L'étudiant ne savait que répondre:

— Oh! Gill paraît vouloir m'abandonner... Toi, tu me conseilles d'écrire à ma mère. D'autre part, je ne peux pourtant pas profiter plus longtemps de l'hospitalité de tes amis, Marina. Ça me gêne. Je dois y réfléchir et prendre une décision.

— Quant à moi, lança Gill avec assurance, c'est décidé.

Je ne pars pas. Marina, cet après-midi, il faut que tu m'aides à écrire ma lettre. Moi non plus, je ne peux pas loger indéfiniment chez mon copain. Donc, ça presse... Dans un ou deux jours, je rentre chez moi. Il faut pour-tant que je les prépare... sans quoi ma mère va avoir une attaque quand elle me verra. Et puis, je veux mettre les points sur les « i »... et, en troisième lieu, leur parler de toi, Marina!

— Ta lettre sera bien assez longue sans que tu y fasses figurer mon nom, remarqua la jeune fille.

Gill n'attachait pas d'importance à cette dernière phrase et dit:

— Alors, on se retrouve où ?

— Le plus simple, c'est que tu viennes chez moi, à la maison.

— Toujours d'accord, s'exclama le garçon dont les yeux reflétèrent le bonheur.

— Et tu viens aussi, Luc ? demanda Marina.

— Moi ? Je préfère rester seul... J'ai besoin de réfléchir.

— Dommage ! dit Marina. Mais je pense que nous nous verrons demain. Christian serait déçu si tu précipitais ton départ.

Et, se levant, elle s'en alla, souple, légère. Arrivée devant la porte de la salle de séjour, elle se retourna, souriante :

— A bientôt, dit-elle.

— Bye... bye... répondit Luc.

Gill se leva, lui aussi ; il vint se poster devant son ami :

— Tu as compris, hein !... Merci d'avoir décliné l'invitation de Marina. Tu es un chic type. La roue tourne... pas dans le sens que j'avais cru, mais elle tourne, et comme il faut !

Luc observait le jeune homme à l'allure de beatnik: ses vêtements en lambeaux, sa tignasse mal coiffée, sa pose nonchalante auraient fait de lui un modèle parfait pour un peintre en quête d'un sujet spécial!

Gill remarqua ce regard observateur:

— Tu voudrais des besicles pour mieux me voir ?

— Non merci! J'ai de bons yeux, Mais, entre nous soit dit, je crois que la première bonne œuvre que je devrais faire, ce serait de te payer d'autres habits.

— Je me sens très à l'aise dans ceux-ci...

— Tu ne m'apprends rien, mais, avec tes phrases énigmatiques, je comprends quand même ce que tu veux dire. Un conseil, Gill: si tu as vraiment envie de plaire aux parents de Marina...

— Ça suffit; ne te fatigue pas à m'en dire plus. Je n'ai pas le sou, pour le moment. Je vais rentrer à la maison. Je reviendrai sous peu à Paris, et j'aurai changé d'allure. Je prendrai un genre artiste...

— Ne te fais pas trop d'illusions...

Luc n'eut pas le temps de terminer sa phrase; un bruit de pas l'interrompit. Elisabeth s'avavançait vers eux:

— J'ai été longue, dit-elle. Il y a tellement de monde dans les magasins. Où sont les enfants ?

— Dans le fond du jardin, répondit Luc.

— Dans le fond du jardin ? Je ne les vois pas.

Chacun porta son regard sur l'extrémité de la pelouse, là où peu de temps auparavant les deux bambins s'amusaient tranquillement. Il n'y avait plus personne.

— Où sont-ils passés ? s'exclama la jeune mère. Vous n'avez pas vu ?

Luc était confus de devoir dire non.

Avec quelle insouciance ils avaient négligé de

surveiller David et Myriam, pourtant confiés à la garde.

Les yeux d'Elisabeth s'étaient teintés d'inquiétude. Ils coururent les trois vers le fond du jardin. Là se trouvait une petite porte pratiquée dans la palissade. Un vulgaire sentier séparait les propriétés. D'un côté, il partait sur la grand-route, de l'autre il conduisait vers d'autres villas.

— Pourvu qu'ils ne soient pas allés sur l'avenue! Il y a tellement de circulation, s'exclama Elisabeth. Non, crois plutôt qu'il leur a pris l'envie de dire bonjour à mes parents.

Gill, qui avait de bons yeux, fit observer:

— N'est-ce pas eux que l'on voit, tout là-bas, au bout du chemin? Oui, ce sont eux.

On apercevait deux vagues petits points, très loin.

Sans attendre qu'on l'approuve, Gill se mit à courir toutes jambes. Pas du tout persuadée, la mère était entrée dans le jardin de ses parents. Quant à Luc, il alla dans la direction opposée et rejoignit l'avenue. Il en observa le mouvement, mais ne vit pas les enfants. Déçu, il revint et se retrouva près de la palissade en même temps qu'Elisabeth. Elle n'avait pas eu plus de succès que lui.

Soudain, un cri joyeux les fit tressaillir:

— Maman... tu vois ce qu'on m'a donné?

C'était David, suivi de Myriam. Ils sortaient d'un pavillon voisin, brandissant l'un et l'autre un bâton de chocolat.

— Ah! vous voilà, s'exclama Elisabeth, rassurée. Vous savez que je vous défends de sortir du jardin. David, pourquoi as-tu entraîné ta petite sœur?

Les yeux ronds, David n'avait rien à dire pour se justifier. D'ailleurs, la bouche pleine de chocolat, il n'aurait pas pu prononcer un mot. Sa sœur n'avait pas mieux fait.

Elle avait merveilleusement réussi à se barbouiller la joue et le menton avec la délicieuse friandise.

Gill revenait lentement, déçu, essoufflé par la course. Elisabeth et Luc étaient encore sur le sentier, à contempler cette scène de gourmandise.

Quand Gill les rejoignit, il éclata de rire :

— Ça promet ! C'est leur première fugue ?

— Si vous les aviez mieux surveillés, ce ne serait pas arrivé, répondit Elisabeth.

CHAPITRE X

Luc était resté tout l'après-midi enfermé dans sa chambre. Sa conversation avec Marina l'avait secoué. Elle lui avait dit :

— J'ai vu ta mère pleurer...

Et puis, elle lui avait remis sa Bible.

Il avait rouvert cette Bible, il en avait relu des passages, mais il se sentait malheureux. L'aventure... cette aventure qu'il avait cherchée, qui l'avait grisé un moment, elle avait perdu sa saveur, et cela même le décevait.

Il fallait absolument qu'il parle encore avec Christian.

Depuis la veille, Luc n'était plus le même. Il s'en étonnait presque. Ce drame bouleversant, dont il avait saisi toute l'ampleur en écoutant le récit de la vie mouvementée du jeune beatnik, l'avait profondément marqué. Il était décidé à regarder le problème de l'existence en face, et il comprenait très bien que jusqu'alors quelque chose avait échappé à son entendement. Christian serait l'homme qui l'aiderait à percer l'obscurité dans laquelle il se débattait.

Il songeait aussi à Gill; sans aucun doute, les charmes de Marina ne l'avaient pas laissé insensible, mais plutôt influencé dans sa détermination de ne pas partir. Pourtant, il savait déjà que la jeune fille ne céderait pas à cet engouement. D'ailleurs, il était possible qu'en Ecosse elle ait déjà fait la conquête de Mark.

Il en était là dans ses pensées quand il entendit le pas de Christian dans la maison. Le père de famille revenait de sa journée de travail. Luc se hâta de le rejoindre, et ils allèrent s'installer au jardin, sur la pelouse. Elisabeth était occupée à la cuisine avec les enfants.

L'étudiant s'intéressa aux occupations de Christian, à ses responsabilités qu'il devait assumer. Ils étaient accapés par leur conversation quand Marina parut devant eux.

Elle n'avait plus son regard tranquille et pétillant de lumière. Au contraire, elle paraissait dominée par une lente émotion. Elle les apostropha brusquement :

— Gill... Gill... il est ici ?

— Non, répondit calmement Christian. On ne l'a pas vu.

— Il n'est pas allé chez toi ? s'étonna Luc.

— Si... il est venu, mais il est reparti...

Et cette dernière phrase était dite sur un ton de désespoir.

Christian dévisagea Marina avec surprise :

— Tu te mets dans un état ! Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Il reviendra tout à l'heure... Il est peut-être allé chez son copain. Marina ! Marina ! ne perds pas tes esprits. Tu es tellement hâte de le revoir, ce cher ami ?

Les yeux de la jeune fille flambèrent d'indignation :

— Christian, je t'en prie !... Je ne plaisante pas. Il m'a quittée, il y a une heure à peine, en me disant qu'il allait se suicider...

En achevant cette dernière phrase, Marina s'était jetée sur une chaise longue et recouvrait son visage de ses mains.

— Comment ? Que dis-tu ? Il a voulu t'effrayer ? Raconte ! Que s'est-il passé ?

Et, se tournant du côté de Luc, Christian ajouta :

— T'a-t-il jamais dit chose pareille ?

— Non... pas un mot. Je dois l'avouer, il n'y a pas longtemps que je le connais. Mais je n'avais pas remarqué qu'il puisse être dépressif.

— Dépressif! reprit Marina. Ce n'est pas la raison de sa détermination.

S'adressant à Christian, elle ajouta :

— Je ne vais pas parler à demi-mot; la situation l'exige.

Luc m'est témoin que je n'ai jamais donné crédit ni réponse aux manifestations d'admiration de Gill pour ma personne... Et maintenant, il m'accuse: je l'ai berné, je me suis jouée de lui, je lui ai fait supposer par mon attitude que je l'aimais... et que... et que... Vous voyez ce que je veux dire. Il comptait sur moi pour l'avenir, et mieux encore, pour tout de suite! Il me connaît mal... Je ne suis pas une fille à cela... J'en suis malade! Quand il a vu qu'il parlait dans le vide, qu'il perdait son temps, il a commencé à s'apitoyer sur lui, voulant m'inspirer de la pitié. Son jeu n'ayant pas réussi, il m'a menacée. Je ne me suis pas laissé intimider.

» Mon père était justement à la maison. Je pouvais facilement l'appeler à mon secours. Ça l'a retenu... Pour finir, il m'a crié qu'il allait se suicider... que j'en serais responsable. Il est parti en vitesse, sans dire au revoir. Il est sorti de la chambre... Ça m'a glacée; quand je suis arrivée au vestibule, il n'y était déjà plus. Mais la serviette de mon père, posée sur le bahut, avait disparu.

Marina avait parlé tout d'une haleine.

— C'est affreux, acheva-t-elle, après avoir repris son souffle.

— Tu es certaine qu'il a emporté la serviette de ton père ? demanda Christian.

— Mais oui; papa affirme l'avoir mise là en rentrant un quart d'heure plus tôt. Personne d'autre n'est venu.

— Et elle contenait beaucoup, cette serviette ?

— Oui; une enveloppe avec de l'argent pour des paiements qu'il devait faire et de la correspondance importante. Mais flûte pour cette serviette!... Je voudrais savoir s'il n'est pas allé se jeter dans la Seine. C'est ça qui m'inquiète. Selon lui, j'en serais responsable.

Christian ne put s'empêcher de sourire à Marina:

— Pauvre petite! Abandonne ton souci. Sa menace n'est qu'une simple vengeance... La preuve: si la vie lui était indifférente au point d'y mettre fin, il n'aurait pas emporté la serviette de ton père, sois-en sûre. Il a voulu te faire peur... C'est un coup de tête de sa part. Un peu calmé, il reviendra peut-être ici ce soir. Sinon, demain, Luc pourrait aller chez l'ami qui le logeait pour avoir de ses nouvelles. Tu as son adresse, Luc ?

— Oui; c'est dans le centre.

Un peu de sérénité revint s'imprimer sur les traits de Marina. Mais ses joues enfiévrées étaient rouges, et ses cernes noirs accentuaient l'expression de profondeur de ses yeux.

En la regardant, Luc éprouva un sentiment qu'il qualifia de pitié; mais c'était certainement quelque chose de plus vif que de la commisération. Il voulut le lui montrer.

— Marina... comme tu le dis, je peux témoigner. Tout ce que tu avances est exact. Tu as été parfaite dans ta attitude, et tu n'as rien à te reprocher. Surtout, ne t'accuse pas, ce serait à tort. Quant à moi, dès le début, j'ai voulu arrêter Gill, dont les illusions le faisaient s'envoler h

de la réalité. Il ne m'écoutait pas... J'ai même parlé de Mark pour lui opposer un adversaire et le faire déchanter. Rien à faire... Après, j'ai renoncé.

— Mark ? demanda Marina. Quelle idée!

— Il fallait bien que je trouve un obstacle pour l'arrêter. Tu avais passé de belles vacances en Ecosse... Donc, rien d'impossible! Tu nous as dit que Mark te plaisait beaucoup.

La jeune fille paraissait amusée:

— Je croyais que c'étaient seulement les filles qui faisaient du roman... Je m'aperçois que je connais très mal les garçons. Tu aurais pu trouver, comme argument, une personne plus proche.

— Plus proche ? Qui ?

— Essaie de deviner... C'est-à-dire non, n'en parlons plus. C'est préférable. Attendons; peut-être qu'il reviendra. On chargera Christian de s'occuper de lui; moi, je ne m'en mêle plus; c'est trop risqué.

Mais Gill ne revint pas.

Les heures passèrent; ils l'attendirent en vain.

Marina prit le repas du soir avec eux. Elle aida au coucher des enfants, puis elle s'en alla chez Sophie. Elle avait besoin de confier à des oreilles féminines les émotions que les événements de la journée lui avaient apportées.

Cependant, Luc était inquiet; il ne voulait pas le dire, mais la crainte le gagnait.

Si Gill s'était laissé emporter par le désespoir ? Voler cette serviette, c'était peut-être seulement un geste dicté par la détresse de voir tous ses plans et toutes ses espérances s'écrouler. Comment aurait-il deviné qu'elle contenait de l'argent ?

Il pouvait très bien l'avoir abandonnée avec dégoût peu plus loin: simple geste de vengeance. Il était prompt, peut-être violent. Luc le connaissait si peu. Son orgueil froissé avait certainement reçu un coup de massue. La nature de Gill, quelle était-elle ? Pouvait-on assurer qu'il ne succomberait pas au désespoir, comme ses paroles laissaient supposer ?

L'étudiant et Christian étaient assis dans la salle de séjour, et un silence lourd pesait sur eux. La tristesse lisait sur leur visage, à tous les deux. Ils se regardèrent et se comprirent. Christian se leva; Luc l'imita.

— Donne-moi l'adresse du copain de Gill, dit Christian. Il nous faut y aller. Sans cela, nous n'en dormirons pas.

— C'est exactement ce que j'allais te proposer, répondit Luc, visiblement soulagé d'entendre son hôte lui parler de la sorte. Il nous faut retrouver Gill.

Il sortit un papier de son portefeuille:

— Voilà, c'est dans le troisième arrondissement.

— Tu comprends, je n'ai pas voulu brosser à Marina un tableau trop noir; elle en était déjà suffisamment malade. D'ailleurs, ce que je lui ai dit peut très bien être arrivé. Pourtant, il vaut mieux nous en assurer.

Ils prirent le métro; la ville s'illuminait. La nuit tombait et des lumières vives, fulgurantes, remplaçaient petit à petit la clarté du jour.

Ils arrivèrent à l'appartement de l'ami de Gill. C'était un pauvre logis, dans une vieille maison.

L'œil perçant, animé d'une flamme soupçonneuse et inquiète, un vieux répondit à la porte. Son maintien n'avait rien de rassurant. Christian s'arma de courage pour demander si c'était bien l'endroit où Gill venait loger le soir et peut-être, il se trouvait justement là en ce moment.

L'air ennuyé, peu avenant, l'homme répondit:

— Gill ? Il n'est pas ici; il est parti.

— Parti ? depuis longtemps ? demanda Christian.

Laconique, l'autre affirma:

— Il y a deux heures.

— Vous savez où il est allé ?

— Non. Un long voyage... L'Orient, Katmandou...

— Ah! Il ne reviendra pas ?

— Non.

Soudain, un peu décripé, il ajouta:

— Il y a longtemps qu'il en parlait. Hier, je lui ai dit:

« Tu racontes des histoires... Quand est-ce que tu t'en vas ? » Il m'a répondu: « J'ai pas de fric; patiente encore un peu. Je débarrasserai le plancher. » Hier soir, il n'est pas rentré. Je me suis dit: parti, il a réussi un coup... Cet après-midi, le revoilà, en pleine forme... Cette fois, il avait son affaire. Quand je l'ai questionné, il m'a répondu: « Mêlé-toi de tes choux... » Vous voyez, je ne sais rien. Il n'est pas resté longtemps. Il venait seulement pour renouveler sa provision — ça, pas chez moi... dans le quartier.

L'homme fit un clin d'œil significatif.

— Sa provision... dit naïvement Luc. Provision pour le voyage ?

Son interlocuteur toussa; il eut un gros rire:

— Provision pour le voyage, justement...

Christian parut soudain nerveux; il regarda Luc, semblant vouloir lui exprimer quelque chose qui aurait pu se traduire par cette question:

— Tu fais l'enfant ?

Pour couper court, il dit d'une voix nette:

— Alors, il ne reviendra pas ?

— Non.

— Et il ne vous a rien laissé pour nous ? Pas un mot.
L'homme avait repris son air inquiet:

— Non, rien... Il ne m'a jamais parlé de vous, et moi je ne vous connais pas.

Les yeux perçants étaient devenus encore plus perçants, durs, méfiants:

— Je ne sais rien... rien d'autre.

Cette phrase achevée, le vieux recula dans son appartement. Jusque-là, il était resté sur le palier. Il poussa la porte avec précaution, leur jeta encore un regard, et puis ferma brusquement, tournant la clé dans la serrure.

Déconfit, Luc leva les yeux vers Christian, comme pour l'interroger.

— Viens... descendons; nous n'obtiendrons rien plus. Je préfère gagner la rue, dit le jeune père. Nous serons plus en sûreté que dans cet escalier sombre.

Arrivés sur le trottoir, ils décidèrent de rentrer immédiatement à la maison. Ils avaient besoin de se retrouver dans une atmosphère de sécurité et de calme.

Ils parlèrent peu en chemin. Il était inutile d'aborder un sujet si délicat tant qu'ils étaient mêlés à la foule qui serrait de près, aussi bien sur les boulevards que dans le métro.

Mais, lorsqu'ils furent arrivés dans la chambre accueillante et qu'ils eurent abandonné leur fatigue en s'installant dans les fauteuils confortables, la première phrase de Luc fut:

— Je n'y comprends plus rien... plus rien.

Et Christian lui répondit:

— Crois-tu que Gill se comprenne lui-même ? J'en doute.

— Mais toi, tu le comprends ?

Laissant cette question en suspens, Christian mit rapidement sa femme au courant des résultats de leur visite.

— Enfin, conclut Elisabeth, nous sommes rassurés. Il ne s'est pas suicidé, c'est l'essentiel. Vous avez bien fait d'aller là-bas. Votre démarche a quand même eu son bon côté. Quant à Gill... Dieu est partout, et peut le suivre là où il ira. Je cours chez mes parents pour rassurer Marina. Elle s'y trouve peut-être encore; elle en dormira mieux.

Après le départ de la jeune femme, Christian dit à Luc:

— Il faut pourtant que je réponde à ton interrogation.

— Oui, ça me ferait plaisir... Je nage dans le brouillard, tu le vois. C'est incompréhensible, cette comédie. Il n'était donc pas du tout sincère quand il semblait admirer Marina ?

— Oui, je crois qu'il était sincère.

Enfin! Puisque son jeu n'avait d'autre but que de trouver de l'argent.

— Au moment même, non, je ne le crois pas. Comme je viens de te le dire tout à l'heure, je suis certain que Gill ne se comprend pas lui-même. Il souffle sur la terre un vent de décadence, une puissance mauvaise, plus forte que l'être humain. C'est comme un tourbillon qui entraîne tout sur son passage, et ceux qui s'y laissent prendre sont de plus en plus nombreux. Gill ne désirait pas que la vérité l'éclaire; il refusait d'entendre, de se laisser persuader. Il voulait suivre sa route à sa guise, sans discipline. Il voulait jouir de la vie pleinement, s'en gorger sans retenue et sans loi... Ceux qui en sont là ne savent plus le sens des mots « bien » ou « mal », « péché » ou « bonté ». Ils sont tellement déformés. Seul l'esprit de Dieu peut éclairer de tels gens, leur ouvrir les yeux sur leur état. Mais, tu l'as

peut-être remarqué, Gill ne cherchait même pas à comprendre ce qu'on lui disait. Il ne voulait pas en faire l'effort. Dieu laisse l'homme libre de son choix; s'il n'opte pas pour Jésus-Christ, il devient l'esclave de Satan. Le résultat n'est rien d'étonnant. Toi, d'autre part, tu m'as amusé, avec tes provisions pour le voyage! Un drôle de voyage, n'est-ce pas, effet!

— Eh bien! c'est naturel, quand on part. Je n'y vois rien de drôle.

— Permits-moi de t'éclairer! Ce bonhomme qui nous a ouvert sa porte avec méfiance, il avait tout l'air d'un trafiquant de drogue... La provision de Gill, ce n'était certainement pas du chocolat et des sandwiches!

Luc avait de la peine à accepter cette assertion:

— Tu crois?... Tu crois vraiment?

— Je ne le crois pas; j'en suis sûr.

— Gill? Un toxicomane?

— Je l'avais pressenti.

— Alors, il était préférable qu'il parte sans moi.

— Aurais-tu encore l'intention de poursuivre ton aventure?

Christian avait dit cette phrase sur un ton désapprobateur qui apporta une gêne soudaine à Luc.

— Oh! justement... je dois réfléchir. Je suis dans une grande vague. Je voulais t'en parler. Depuis que tu nous as raconté ton histoire... Et puis, j'ai rouvert ma Bible. Marina me l'a rapportée de Londres.

Il parlait par phrases entrecoupées, n'arrivant pas à formuler sa pensée d'une façon précise. Il continua:

— Moi aussi, il faut que je débarrasse le plancher. J'emploie les termes du marchand de drogue!

— Ça, c'est la dernière des questions à mettre sur

tapis! Luc, il serait dangereux que tu t'en ailles maintenant. J'ai l'impression que c'est un tournant dans ta vie. Tu ferais des bêtises, si tu partais. N'imites pas Gill.

— Je ne peux pourtant pas rester ici indéfiniment.

— Attends encore quelques jours, le temps d'y voir clair.

— Oui; je crois que tu as raison. Je n'use pas trop de votre bonté ?

— Pas du tout. On est là pour ça... J'ai de l'affection pour toi. Je serais triste de te voir partir. C'est assez que Gill ne puisse pas être retenu. Et puis, comme tu le dis, tu as raison de chercher à y voir clair. Tu sais d'où vient la véritable lumière. Alors, n'hésite pas à la consulter, et ne te contente pas du pauvre lumignon fumant de tes raisonnements, de ta sagesse ou de ton instruction.

— D'accord! Mais, l'autre jour, tu parlais de la foi. Je sais tout, je connais tout; mais si je n'ai pas la foi pour le croire, cela ne m'avance à rien, n'est-ce pas ?

— Cela ne t'avance à rien, évidemment.

— Alors ? Je ne l'ai pas, la foi. Je le réalise trop bien. Trop de choses m'ont déçu, dans la religion chrétienne... Quand je t'ai entendu nous conter ton histoire, j'ai compris que tu possédais quelque chose que je n'avais pas. Je me suis dit : « Je fais peau neuve, je lâche tout le passé, » je me mets à lire la Bible... Peut-être que je rencontrerai » Dieu et la foi. » Qu'en penses-tu ?

— Tu as tout à fait raison. D'ailleurs, la Bible dit : « La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend » vient de la parole de Dieu. » (Romains 10 : 17.) Je suis sûr que si tu te mets à lire les Saintes Ecritures régulièrement, la foi naîtra en toi. Mais attention! La foi n'est pas la vue. Je l'ai déjà expliqué l'autre jour.

— Oui... ça m'a frappé, ce que tu as dit là.

— C'est justement le point de touche, la clé, si l'on peut dire ainsi, de la puissance du salut en Jésus-Christ. Et c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à saisir. Il y en a beaucoup qui font fausse route dans ce domaine. Les sentiments, les impressions, les persuasions, les manifestations, les images de toutes sortes, ce n'est pas la foi. Puisque tu connais la Bible, tu te souviens du récit de la barque sur la mer de Galilée, quand Jésus dormait malgré la tempête ?

— Oui, très bien.

— Il nous enseigne beaucoup, ce récit-là. La vie du chrétien, c'est souvent ainsi: l'aventure sur la mer de l'existence. La tempête, ce n'est pas le calme. Jésus dormant dans la barque, ce n'est pas si rassurant. Aucun spectacle grandiose, mais plutôt un rude combat pour croire qu'Il est encore là... Dans la barque, Il dormait... Maintenant, Il nous présente d'une autre façon: Dieu est mort... Viens à un moment où Il dira à certains: « Hommes de peu de foi... » J'ai vivement l'impression que s'Il s'est endormi dans la barque, c'était pour faire comprendre à ses disciples beaucoup de choses. La foi est essentielle pour obtenir le salut en Jésus-Christ. C'est le prix de la grâce que Dieu nous accorde pour nous libérer de notre condamnation de pécheurs, condamnation à sentence de mort. Mais les hommes veulent toujours en faire à leur tête, c'est-à-dire autrement que Dieu l'a ordonné. Il a dit: « Tu travailleras six jours et tu te reposeras le septième jour... » Peu de gens observent encore cet ordre. Il a aussi dit: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même... » Mais la plupart ne s'occupent que de leurs aises et ignorent les fardeaux des autres. Je pourrais allonger

liste; il faut que j'abrège. Dieu a encore dit: « Le juste » vivra par la foi... » Là, de nouveau, l'homme n'accepte pas la volonté de Dieu. Ce prix de la foi, il ne veut pas le payer; et, pour le compenser, il apporte la valeur de sa sagesse, de ses sentiments, de ses hallucinations... Tout lui est bon, et il pousse ce pouvoir jusqu'à vouloir rencontrer Dieu dans la drogue, dans des produits chimiques ou végétaux! Le prix, alors, ne sert plus à rien; on ne l'a pas payé. Ce que l'homme présente, c'est de la monnaie de singe! Ecoute ce verset de la Bible: « Lui que vous aimez sans » l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore, vous » réjouissant d'une joie inexprimable et glorieuse, parce » que vous obtiendrez le salut de vos âmes pour prix de » votre foi. » (I Pierre 1: 8-9.) A cela, je n'ajoute rien...

Luc approuva:

— Oui, je crois que tu as tout dit. Merci, Christian. Je commence à comprendre ce qu'est, en réalité, la foi.

— Pourtant, encore un mot: lis la Bible, tu ne peux faire mieux. Cependant, beaucoup de gens le font par intellectualisme; c'est un livre historique, qu'on étudie... Ou bien d'autres lui attribuent une valeur magique, comme un porte-bonheur ou un talisman. Tout cela, lettre morte... Que Dieu nous ouvre sa parole par son esprit, voilà ce qu'il nous faut.

A la pendule, il sonna onze coups.

— Elisabeth n'est pas encore revenue... c'est étonnant, remarqua Christian. Je veux aller chez ses parents, voir ce qui se passe.

— Et moi, je vais gagner ma chambre, conclut Luc. Il faut que je « digère » tout ce que j'ai entendu! Le repas était substantiel. Encore merci, et bonne nuit.

— Bonne nuit, Luc; à demain.

CHAPITRE XI

Luc monta lentement l'escalier, l'esprit empreint de sa conversation avec Christian.

Cependant, il aurait bien aimé accompagner ce dernier chez les parents de sa femme. Pourquoi Elisabeth n'était-elle pas encore rentrée à la maison ? Et Marina ? Se trouvait-elle encore là ? En songeant à la jeune fille, la pensée de Luc se mit à vagabonder et à l'écarter du sujet qui l'avait préoccupé durant la soirée. Une phrase de celle-ci l'avait intrigué. Elle avait dit, en parlant de Gill, à qui Luc avait laissé supposer que Marina pouvait être amoureuse de Mark : « Tu aurais pu trouver comme argument » une personne plus proche d'ici. »

Qu'avait-elle avancé ? Que voulait dire cette phrase énigmatique ? Plus proche d'ici. »

« Ah ! se persuada Luc, idiot ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il s'agit de Pascal ! Très simple, facile à deviner. Pascal est très proche... et ils se connaissent dès l'enfance. C'est banal, mais plausible, et beaucoup moins romantique qu'une idylle avec Mark. Marina a raison. Pascal aura bientôt fini ses études. Dans deux ou trois ans, ce sera le mariage... de façon très prosaïque. Voilà le chemin le plus court, facile, bien choisi. »

Luc songea à sa mère ; elle avait fait preuve de perspicacité en remarquant la jeune fille. Elle, pourtant si facilement critique dans ses jugements, de goûts

difficiles, avait jeté sur Marina des regards d'admiration. L'éloge avait jailli de ses lèvres, et Luc approuvait soûdain cette appréciation.

« Ma mère disait juste, admit-il. Marina est charmante. Pascal sera comblé. »

Il se prenait à envier le frère d'Elisabeth, et la déception s'infiltrait en lui. Il se gourmanda :

« Allons ! Tu ne vas pas imiter Gill ! »

D'évoquer le souvenir de ce garçon et puis de la visite chez le trafiquant de drogue le remit d'aplomb. Il s'estima heureux d'être tombé chez des gens tels que Christian et sa femme. Et l'entretien qu'il venait d'avoir avec le mari d'Elisabeth reprit la première place dans ses pensées.

Seul dans sa chambre, il se mit à réfléchir longuement. En lui, une impression s'installait : il existait autre chose que le goût de la liberté et de la fugue, pour satisfaire les exigences de sa nature qui aspirait au bonheur. Cette fuite en avant, cette peur du lendemain, ce dégoût de l'effort, cette révolte devant l'existence, cette contestation de tous les tissus de son être étaient imprégnés, tout cela, n'était pas la désertion qui les apaiserait. Non ! maintenant, il le comprenait : il n'avait pas choisi le remède qui apporte la guérison.

Et il avait soif de guérison... Elle s'offrait à lui, venait non de la terre, mais du Ciel. Pourquoi l'aurait-il refusé ? Pourquoi ?...

Il n'y avait aucune raison, puisqu'il voyait enfin le chemin de la clarté, de ne pas y entrer. C'eût été absurde d'y renoncer... Il en convint.

Persuadé, il n'hésita plus et admit qu'il allait faire comme Christian, une volte-face — sinon spectaculaire.

puisqu'il avait été un jeune homme « comme il faut », du moins sincère et réelle.

Et la première chose qu'il fit pour joindre l'acte à la décision fut d'adresser une prière à Dieu, lui demandant de lui pardonner ses égarements et de l'aider à devenir un authentique chrétien.

Puis il prit une résolution héroïque: rentrer à la maison... reprendre ses études bientôt. Il lui fallut faire un effort pour accepter ces nouvelles vues; le chemin ne serait pas semé de roses, il en était conscient. L'aventure changeait de forme, de visage, mais ce serait toujours l'aventure. Il ne la vivrait pas en solitaire, puisque Jésus-Christ lui-même, son Sauveur, serait dans la même barque que lui. Et cette assurance, ce fait précis et sûr, le rassura. Il était en train de naître à la foi.

Mais, à vrai dire, il éprouvait quelque appréhension à retourner dans son milieu, dans le cadre de la vie familiale qu'il connaissait si bien.

Sa mère lui avait fait parvenir sa Bible. Elle avait eu raison. Cependant, se rendait-elle compte que, s'il ne l'avait pas emportée dans ses bagages, elle avait une part de responsabilité dans ce peu d'empressement de son fils à lire les Saintes Ecritures ?

Père et mère seraient-ils d'accord de revoir leur vie, d'accepter leurs erreurs et, dans une certaine mesure, de faire aussi volte-face ?

Comme beaucoup d'autres parents qui voient leurs enfants se révolter, comprendraient-ils pourquoi Luc avait choisi la fugue comme remède à son mal ?

Toutes ces pensées s'agitaient dans l'esprit du jeune homme. Il doutait...

« Non, se dit-il, ils n'accepteront pas... »

Et l'angoisse le gagna. La barque voguait, face à tempête...

Alors il comprit que l'aventure aurait, cette fois, toute l'ampleur de son mot. Elle vaudrait donc la peine d'être vécue. Devant ce programme qui se présentait à lui pour les jours à venir, il éprouva soudain une griserie, une anxiété qui le galvanisèrent.

Il voyait le but à atteindre: Judith serait sa première cible. Il fallait qu'il l'entraînât sur le chemin de la victoire. N'avait-elle pas été sa complice ? Il pouvait la gagner à sa nouvelle optique. Cette espérance le remit d'aplomb, enlevant l'inquiétude que la perspective du retour à la maison avait fait naître en lui.

Et il fut bien obligé de reconnaître qu'il avait, aussi, besoin de se faire pardonner... Ses fautes auraient pesé lourdement sur ses épaules s'il n'avait pu s'en libérer en sachant que Jésus-Christ en avait pris le fardeau à sa place.

Le lendemain matin, quand il descendit à la cuisine, il y trouva Elisabeth. Elle préparait le petit déjeuner pour les enfants. Il faisait un temps beau et chaud: pas un nuage dans le ciel bleu.

— Profitons d'aller manger dehors, au jardin, proposait la jeune femme. C'est si rare qu'on puisse le faire. Quand le vent souffle, ce n'est pas agréable.

Luc l'aida à installer la table sur la pelouse. Les deux bambins manifestaient leur joie avec exubérance. Ils voulaient aussi porter la vaisselle, mais leur mère, craignant la casse, préféra que tout soit transporté sur un grand plateau.

Myriam ne paraissait pas contente de cette solution. Elle avait un petit air maussade. Elle dit en regardant le couvercle

— C'est pas juste... Moi, je vais encore chercher. Je sais mieux.

Sa mère l'arrêta:

— Myriam, que veux-tu d'autre ?

— Il y a une tasse de pas assez...

— Comment ? Nous sommes quatre, et je vois quatre tasses sur la nappe.

Le doigt sur la bouche, l'enfant comptait:

— Voilà pour David, voilà pour moi; là, c'est pour maman, et puis pour Luc... Et pour Gill, le garçon avec les grands cheveux ?

— Il est parti, répondit Elisabeth, la tristesse dans la voix.

— Il est parti ? répéta la fillette, déçue. Il est parti où ?

— Bien loin...

David redit la même phrase:

— Il est parti ? J'aurais voulu jouer encore avec lui.

— Oui, c'est dommage, répondit leur mère.

Après que les enfants eurent bu leur tasse de chocolat, elle leur prépara des tartines qu'ils allèrent manger sur la pelouse, assis sur d'épais coussins.

Quand elle les vit bien occupés par le contenu de leur assiette, elle dit à Luc:

— Hier soir, je suis allée avec Sophie jusque chez les parents de Marina. On espérait encore que Gill reviendrait, rapportant ce qu'il avait pris. On ne l'a pas revu. Le père de Marina est quand même allé jusqu'au bureau de police, au cas où la serviette aurait été retrouvée. L'argent, c'est certain, ne reviendra pas. Mais les lettres... Pour Gill, elles sont inutiles. C'étaient des lettres d'affaires, des commandes de clients, quelque chose d'important, mais sans valeur aucune pour une tierce personne.

— Par prudence pour lui-même, il aura préféré garder le tout, quitte à s'en débarrasser lorsqu'il sera dans un autre pays.

— Oui, certainement.

— Marina et ses parents, comment prennent-ils cela ?

— Oh! le mieux du monde. Le fait de savoir qu'il n'a pas mis à exécution le geste qu'il avait menacé d'accomplir les a visiblement soulagés. Ils auraient préféré qu'il n'en porte pas la serviette, naturellement. Impossible de le rattraper... Il a déjà passé la frontière, c'est certain. Leur argent sert à un triste emploi; ils auraient mieux aimé l'utiliser d'une meilleure façon. Heureusement, la somme n'était pas énorme.

— Il m'est venu une idée, dit Luc, réfléchi. Cet argent qu'il a peut-être quand même servi à quelque chose. Ça serait un drôle, d'avancer cela...

— Oui! Pourquoi ?

— Voilà: Gill a pris cette serviette. D'accord! Il ne savait pas qu'il y avait des sous dedans. Ce n'était pas pour voler, mais par simple geste de désespoir et de vengeance. Il voulait se suicider... Poussé par la curiosité, il ouvre la serviette; il découvre l'argent... Cette disponibilité lui rend l'espoir et, du coup, il pense qu'il y a encore une chance pour lui. Il renonce à sa détermination; il court vers la drogue, malheureusement, mais il évite le suicide. Donc il ne faut pas trop regretter qu'il ait emporté cet argent; il a certainement été le moyen de le préserver du pire.

— Je n'avais pas pensé à cette face de la situation, dit Elisabeth, vivement intéressée par les propos de l'étudiant. Elle me paraît possible. Il faudra le dire aux parents de Marina, pour les consoler un peu. Pascal sera au

content, lui qui aime tant les jeunes dont la vie mouvementée et souvent déséquilibrée n'a parfois de racines que dans un contexte familial défectueux.

Elle ajouta :

— Hier soir, nous sommes donc allées chez les parents de Marina; nous sommes rentrées tard. Nous espérions toujours que Gill reviendrait. Je savais que Christian n'était pas seul à la maison, que tu lui tenais compagnie.

— Oui. Nous avons causé... longuement. Et sais-tu, Elisabeth, après notre conversation, quand je me suis trouvé seul dans ma chambre, j'ai pris deux grandes décisions.

Il s'arrêta un instant; ce n'étaient pas des faits que l'on pouvait raconter à la légère. Ils avaient une importance, une valeur qui obligeaient Luc à les exprimer d'une façon telle qu'ils gardent tout leur poids.

Lentement, l'air réfléchi, il dit :

— Je pars dans une nouvelle direction... je veux marcher dans le chemin de la foi et, comme première conséquence de ce changement, j'abandonne Katmandou. Je retournerai demain à la maison.

La joie s'imprima sur le visage d'Elisabeth. Mieux que ne l'auraient exprimé des paroles, son regard disait qu'elle l'approuvait pleinement.

Plus rien ne retenait Luc à Paris, mais il y laissait des amis qui, en peu de temps, avaient pris une grande place dans son cœur.

Et, il ne pouvait s'en aller sans revoir Marina. Il éprouvait aussi une grande envie d'aller flâner, une fois encore, sur les boulevards et de pousser jusqu'à l'île de la Cité.

S'y rendre seul ne l'enchantait pas. Il craignait de rencontrer Nancy ou Rubens, et cette perspective ne le charmait pas du tout. Il aurait préféré faire cette dernière

sortie en compagnie de Christian ou de Pascal. Mais l'un était à son travail, et l'autre à des cours réguliers.

Elisabeth ne pouvait guère abandonner les enfants pour aller se promener. Restait Sophie; mais Luc savait qu'elle avait une occupation dans un bureau et qu'elle ne serait pas à la maison s'il allait la chercher.

Il prit donc la décision de demander à Marina de l'accompagner dans cette dernière balade au cœur de Paris. Si elle était disponible, elle répondrait avec plaisir à son invitation, il en était certain.

D'ailleurs, n'était-ce pas elle qui l'avait conduit chez ses amis ? Il lui devait de la reconnaissance.

Sans son intervention, où serait-il allé ? Il se le demandait. Il serait sûrement parti dans la direction de Katmandou.

Elle avait donc eu une grande influence sur sa destination; elle devait le savoir, et il voulait l'en remercier. Quoiqu'il l'ait toujours fuie, elle était pourtant celle qui avait servi à provoquer sa détermination.

Après avoir mis de l'ordre dans sa chambre, il alla informer Elisabeth de ses projets; pour ce dernier jour il prendrait le repas de midi en ville et il se rendrait ensuite chez Marina.

La jeune mère lui adressa un sourire engageant:

— Les parents de Marina seront enchantés de faire ta connaissance. Depuis le temps qu'ils entendent parler de toi... Je vais te donner leur adresse.

Avant de partir, Luc écrivit encore un court billet à l'adresse de Milo, cet ami d'un jour. Il était ainsi conçu:

J'ai trouvé la solution! Elle est en Jésus-Christ, uniquement. Pour plus de détails, nous nous écrirons. Je rentre Londres; viens m'y voir.

Luc.

Au bas de la lettre, il donna son adresse au jeune homme.

Il partit en ville et alla glisser ce message dans la boîte aux lettres de Milo. Il revit le corridor de cette maison où il avait dormi... Souvenirs à la saveur plutôt âpre!

Il était heureux de respirer encore une fois l'air de Paris; c'était nécessaire, avant de rentrer à la maison.

Au début de l'après-midi, il se présenta à l'adresse indiquée par Elisabeth. En s'y rendant, il découvrit un quartier de Paris tranquille, où la verdure et les grands arbres tamisaient le bruit et la poussière.

C'est Marina qui vint lui ouvrir:

— Oh! Luc! Quelle bonne surprise! Entre.

Elle l'introduisit dans une petite véranda claire et accueillante. Il alla tout de suite au but:

— Je viens te chercher, Marina. Je pars demain... Je rentre à la maison. J'ai renoncé à l'aventure... je vais reprendre mes études. Je voudrais voir, une fois encore, l'île de la Cité; tu sais, là où tu m'as posé la question!...

Elle éclata de rire:

— Oui; là où je t'ai dit: « Connais-tu Marina? »

— Exactement. Mais si tu venais avec moi, ce serait plus agréable que d'y aller seul. Tous les autres sont mobilisés par le travail; c'est dommage.

— Il n'y a que moi en vacances!

Elle ajouta, faisant une grimace suggestive:

— C'est la raison qui me donne ce privilège! Je pense que tu aurais préféré la compagnie de Christian, d'Elisabeth ou de Sophie.

— Marina! Tu n'es pas gentille, aujourd'hui. Si je n'avais pas une grande dette de reconnaissance envers toi, je crois bien que je me fâcherais!...

— Une dette ? dit la jeune fille, feignant l'étonnement.
— Je rentre à la maison... et, en quelque sorte, c'est grâce à toi. Si tu ne m'avais pas repêché...

Marina soupira d'aise:

— Il faut que je t'avoue quelque chose: j'avais promis que je ferais tout mon possible... Mais je trouvais la tâche plutôt... plutôt au-dessus de mes forces.

— Tu avais promis ? A qui ?

— A ta mère, à ton père, à tes sœurs...

— Ah! je ne m'en suis pas douté.

— Heureusement! Mais sais-tu, Luc ? J'ai aussi promis et souvent.

— Dieu a exaucé... Il faut que je te dise ce que j'ai fait: j'ai suivi l'exemple de Christian; changement de direction, moi aussi. Il m'a beaucoup aidé à comprendre ce qu'est la foi.

— Merveilleux! Hier soir, Elisabeth est venue jusqu'ici. Elle s'est même attardée, si bien que Christian commença à se faire du souci. Nous avons parlé de toi...

La porte s'ouvrit; la mère de la jeune fille entra. A la description qu'on lui avait faite du jeune homme, elle devina qu'elle se trouvait en présence de Luc. Mise au courant des décisions qu'il avait prises, elle ne put que l'approuver et lui dit simplement:

— Vous faites bien... Quand vous reviendrez à Paris, vous trouverez toujours ici une famille amie pour vous recevoir.

— Maman! je sors avec lui... Il voudrait voir, une fois encore, certains coins de Paris, s'exclama Marina.

— Alors, bonne promenade. Je regrette que mon manuscrit ne soit pas là pour vous saluer. Ce sera pour une autre fois.

Ils déambulèrent sur les boulevards et s'assirent un moment sur une terrasse des Champs-Élysées. Il faisait chaud, et ils prirent une boisson rafraîchissante.

Les yeux de Marina s'emplirent de mélancolie lorsqu'elle demanda :

— Quand nous reverrons-nous ?

— Ça, c'est difficile à dire...

— L'année prochaine, peut-être ? Ce serait formidable ! La grand-mère de Mark nous a invitées à revenir. Je lui ai promis que, si tout allait bien, j'y retournerais, et Sophie aussi.

— Sophie ? Elle y est allée ?

— Mais oui ; tu ne le savais pas ?

— Non, pas du tout.

— Nous étions ensemble à Londres, mais elle n'est pas venue chez tes parents. Au retour, elle est repartie avec tout le monde. J'ai été la seule à faire l'écart sur Londres, encouragée par ton ami Mark. Tu m'as amusée, l'autre jour.

— A quel propos ?

— Quand tu as fait cette sortie au sujet de Mark, à mon sujet. Sais-tu pourquoi ? Parce que, durant tout le camp, il couvait Sophie de regards d'admiration. Je suis sûre que, pour lui, elle représente le type de fille qui lui plaît. D'ailleurs, sa grand-mère, elle non plus, ne cachait pas sa préférence pour mon amie.

— Ça, c'est bon à savoir ! Mark va subir quelque chose... quand je le reverrai. Oh ! alors, plus rien à discuter : l'année prochaine, Sophie retournera en Ecosse, et Mark aussi ! Génial ! Sa grand-mère sait s'y prendre pour veiller sur son petit-fils.

— Oui ; elle est formidable, pas du tout vieux jeu.

Et pourtant, une chrétienne authentique... Dans le camp, l'atmosphère était épatante; on se sentait libre, et tout marchait bien. Pour les corvées de travail, personne n'aurait rouspétait. Chaque matin, un moment de prière... Dans la journée, balades, excursions, jeux, chants.

— Chants, répéta Luc en regardant Marina de coin. La première fois que j'ai entendu parler de toi, tu avais le titre de chanteuse. Je n'ai jamais entendu ta voix...

— Nous sommes dans la période des vacances... n'est-ce pas ? D'ailleurs, tu n'y perds rien.

— J'en doute.

— Pour en revenir à ce camp, tu devrais aussi y venir l'année prochaine. La grand-mère de Mark nous encouragees à inviter beaucoup de monde. De Paris, j'espère en amener de nouveau plusieurs. Pascal sera aussi des nôtres; il nous l'a promis, et...

L'étudiant l'interrompt; l'instant était venu de faire remarquer à la jeune fille qu'il avait compris ce qu'elle avait voulu dire la veille.

— Oui, Pascal est indispensable, ça ne se discute pas, dit-il avec un petit sourire indulgent et légèrement moqueur.

Marina ne parut pas saisir la plaisanterie; elle approuva.

— Oui... Pascal est indispensable, parce qu'il s'occupe des jeunes en dehors de ses heures d'étude. Il a formé un groupe avec un ou deux amis. Ils vont dans les rues, ils accrochent les beatniks, ceux qui sont en mal d'évasion, les solitaires, les désespérés, et il y en a... Ils leur offrent un local, du café chaud... de l'affection, de la compréhension, de l'aide, si c'est possible, et surtout ils leur parlent de Jésus-Christ. Parmi ces gars, il en viendra d'Ecosse; on l'espère. Et puis, entre nous soit dit, Pascal

besoin de se sortir. Il se démène trop, ici. C'est toujours lui qu'on réquisitionne pour des tas de choses. On a décidé, Sophie et moi, qu'il viendrait avec nous l'année prochaine; il en a besoin, et ça lui fera grand bien.

— Oui, oui, tu as tout à fait raison, dit Luc sur un ton badin. Et, Marina, avoue... avoue! Tu seras bien contente qu'il soit avec toi. Voyons! Traverser la Manche, aller jusqu'en Ecosse, sans lui, c'est loin!...

L'étudiant leva vers la jeune fille un regard moqueur. Secouant la tête, il répéta:

— Avoue, avoue donc...

Et il éclata de rire.

Marina parut étonnée de ces paroles et de ce comportement:

— Avouer? Qu'est-ce qu'il faut que j'avoue?

— Oh!...

Soudain, un éclair passa dans les yeux de la jeune fille. Elle jeta un regard aigu sur l'étudiant. Ses paupières se dilatèrent, le rouge monta à son visage. Toute son attitude laissait voir qu'elle faisait une découverte. Elle s'exclama:

— Qu'est-ce que tu insinues? Maintenant, c'est avec Pascal que tu veux me marier? C'est ce que tu as voulu dire, n'est-ce pas? Décidément! Encore une fois, tu te trompes...

Luc restait silencieux, ne répondant rien. Une seule chose fixait sa pensée: il n'avait pas deviné juste, et la phrase énigmatique conservait son mystère. Qu'avait donc voulu dire Marina quand elle s'était exprimée de la sorte?

L'étudiant s'absorbait dans ses réflexions, ne remarquant pas que Marina l'observait. En même temps, son visage se détendait; pourquoi se sentait-il soudain si léger et content?

L'examen de Marina lui fit découvrir ce changement

sur la physionomie de Luc. Elle résolut de le questionner. Il fallait qu'elle sache ce qui se cachait derrière la réserve du jeune homme.

— Qu'est-ce que tu as ? dit-elle.

Luc se tourna vers elle :

— Je suis surpris ; j'avais cru... Laisse-moi le temps de me remettre.

— Oh ! si ce n'est que cela, tu as tout le temps !...

Elle rit et ajouta :

— Je ne voudrais pas que tu en prennes une attaque ! Je serais impardonnable. C'est assez qu'hier j'aie presque provoqué un suicide. Tu ne trouves pas ?

Il convint :

— Je me suis trompé, voilà tout. Je croyais qu'avec toi et Pascal, ça finirait par un mariage.

Marina soupira. Son expression reflétait la désapprobation, la déception :

— Tu m'en trouves, des partenaires ; merci, tu es généreux ! Pascal, c'est mon ami d'enfance. Après Mark, tu avances Pascal ! Tu ferais bien d'ouvrir une agence matrimoniale, ça te réussirait.

Il y avait un peu d'irritation dans le ton de sa voix. Luc paraissait confus et pas fier de lui. Il répéta :

— Je me suis trompé...

Sur le même ton, la jeune fille poursuivit :

— Tu as tant de souci de me voir rester célibataire ? C'est plutôt drôle, ton intérêt pour moi, dans ce sens-là. Autrement dit, une manière comme une autre de me fuir toujours.

Cette dernière phrase, Marina l'avait prononcée avec tristesse, le visage soudain terni, comme si la lumière qui brillait en elle s'était éteinte.

Luc le remarqua; il voulut se justifier:

— Tu me mets en faute... Pourtant, quand nous parlions de Gill, à qui j'avais opposé Mark, c'est toi qui m'as dit exactement ceci: « Tu aurais pu trouver comme argument » une personne plus proche d'ici. » Tu te souviens de cette phrase ?

— Oui; je m'en souviens... et très bien!

Marina leva vers le jeune homme des yeux dont il eut de la peine à soutenir le regard, mais qui, d'un seul coup, lui apportèrent la solution de l'énigme.

Ne sachant comment lui expliquer qu'il avait compris, il dit à mi-voix, comme se parlant à lui-même, la tête baissée et semblant fixer son attention sur la pierre grise du trottoir:

— C'est dommage!... je vais partir. Mais on s'écrit. Par écrit, on peut rester proche, n'est-ce pas ? Et puis, au camp d'Ecosse, j'y viendrai...

D'un seul mouvement, ils se levèrent; ils avaient besoin de marcher, parce que l'émotion faisait battre leur cœur un peu trop vite.

Ils gagnèrent l'île de la Cité.

Le beau temps avait rassemblé des grappes de jeunes vies sur ce navire immobile. La chaleur des rayons de lumière pénétrait leurs chairs alanguies. Elle passait sur eux comme une caresse ardente, symbole de l'amour du Créateur pour sa créature.

Luc portait son appareil photographique en bandoulière.

— Marina, dit-il, mets-toi là. Je voudrais emporter un souvenir de ce coin. J'y suis venu souvent près de ce mur.

— Et c'est là, exactement, que tu étais quand je t'ai vu, la première fois. J'avais posé ma question à plusieurs avant de venir vers toi.

Luc avait à peine déclenché son appareil qu'il aperçut, non loin d'eux, une silhouette qu'il reconnut immédiatement.

— Viens, dit-il à la jeune fille en la prenant par la main.

— Tu es bien pressé...

— Non, viens; j'ai vu Rubens, je te raconterai... Je préfère l'éviter. C'est ce gars là-bas, en habit oriental, qui gesticule et fait son petit boniment à qui veut l'entendre... C'est un pauvre type, qui n'a pas été gâté par la vie; mais je préfère ne pas le rencontrer. S'il me voit, il viendra... Il me demandera ce qu'est devenu Amédée.

— Amédée ?

— Oui; un garçon de quinze ans venu de la province: son cousin. Il a dormi une nuit sous les ponts, avec moi.

— Oh! Luc... Je m'aperçois que tu aurais des tas de choses à me raconter — des choses extraordinaires, il me semble.

— Ne t'en fais pas, ça viendra. J'ouvrirai un cahier, j'y retracerai tout... les événements de chaque jour, chaque épisode de mon aventure. Et, sais-tu ? Je te le dédierai... Ce sera de ma part un geste de reconnaissance, un livre de souvenirs. On y mettra un titre! Si tu es d'accord, on l'intitulera: « Connais-tu Marina ? »

— Mais non... répliqua la jeune fille, ce ne sera plus d'actualité!

Et elle rit, de son rire frais, communicatif. Ses yeux se firent malicieux:

— Tu ne trouves pas que j'ai raison ?

— Oui, tu as raison. Alors, que va-t-on mettre ? Je te laisse le choix.

— Je vais y réfléchir.

Après une pause, elle ajouta, sérieuse:

— Le titre! Je pense que c'est seulement quand la dernière page est écrite qu'on peut y songer. Ne sera-t-il pas assez tôt de le mettre plus tard?

— Oui, répondit simplement Luc. Plus tard, quand les années auront passé... Et c'est encore toi qui m'aideras à le trouver.

Ils marchaient lentement, distraits par leur conversation. Ils n'avaient pas vu que Rubens les avait remarqués et cherchait à les joindre en hâtant le pas.

Mais Luc se retourna et le vit venir. Il fallait à tout prix l'éviter, le dépister... Il eût été dangereux d'être suivi par lui.

L'étudiant serra plus fort la main de Marina:

— Viens, partons... et en vitesse. Il nous suit. Je ne veux pas lui donner l'occasion de te rencontrer.

La jeune fille paraissait étonnée des craintes de son ami:

— Tu... tu as peur?

— Non, je n'ai pas peur... mais je sais ce que je fais!

Et, sans plus un mot, il entraîna Marina hors de vue et d'atteinte de Rubens.

Soulagé, Luc respira mieux, après cette marche rapide. Surprise, Marina le regardait.

— Quand tu auras lu mon livre de souvenirs, tu comprendras mieux, expliqua le jeune homme, encore essoufflé. Rubens est un homme dangereux, un toxicomane avancé. En plus de cela, il doit nourrir à mon égard des sentiments de vengeance. Moi, je pars. Toi, tu restes... Je ne veux pas que tu deviennes sa cible. Tu me comprends, Marina?

Sa voix était chargée d'inquiétude.

— Oui, je comprends, répondit la jeune fille. Je ne savais pas.

Ils décidèrent d'aller jusqu'à Montmartre. La main dans la main, ils suivirent les boulevards. Ils n'étaient pas fatigués de marcher; leurs pieds étaient imprégnés d'une provision étonnante d'énergie.

Ils se frayaient un passage dans la foule et ils avaient l'impression que leur vie partait dans une aventure merveilleuse.

Comme en ce jour, il faudrait parfois courir pour dépister l'adversaire, et leurs cœurs battraient souvent d'émotion. Ils devraient aussi heurter la foule pour avancer...

Cependant, au-dessus d'eux, le soleil brillait, comme pour leur donner une affirmation des certitudes qui remplissaient leur être tout entier: leur Dieu sauveur serait fidèle et, même lorsque les nuages les empêcheraient de sentir la chaleur de ses rayons d'amour, ils sauraient avec assurance que le Maître, peut-être endormi un moment, serait quand même toujours avec eux dans la barque, sur l'océan de leur vie.

* * *

Le train roulait à travers les plaines et les collines d'Angleterre. Luc regardait le paysage...

Il lui était familier, et rien de particulier n'attirait son attention. Pourtant, il éprouvait du plaisir à le revoir, comme lorsqu'on revient auprès d'un ami bien connu et qu'on aime.

Bientôt, il arriverait en gare de Victoria; il se mêlerait à la foule disparate; il prendrait le métro et ferait l'effet d'une bombe secouant la maison, quand il franchirait le seuil de sa demeure.

Il retrouverait sa mère, et la joie qu'il lirait sur son visage, son sourire d'accueil, seraient sa récompense.

Il lui parlerait de Marina, qu'il avait quittée quelques heures auparavant.

La jeune fille était venue l'accompagner à la gare et lui avait dit, le sourire dans les yeux:

— Une chose certaine: quand tu arriveras à Londres, tu seras étonné de découvrir, comme jamais auparavant, les charmes de ton pays.

Convaincu, Luc lui avait répondu:

— Une nouvelle aventure commence; elle sera belle, fantastique, sûrement plus passionnante que celle qui m'aurait conduit à Katmandou!

*Achévé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie Typoffset
à La Chaux-de-Fonds
le 20 septembre 1971.*

Imprimé en Suisse

DU MÊME AUTEUR
POUR LA JEUNESSE AINÉE



**LE CHANT
D'UNE NUIT
D'ORAGE**

Un roman d'une grande actualité pour la jeunesse moderne.
219 pages



**LE BONHEUR
N'EST PAS
UN RÊVE**

Le roman d'un jeune homme en face de la vie, de ses injustices, de ses tentations.
195 pages.



INCOGNITO

Le drame bouleversant d'un jeune homme de notre siècle.



**L'HÉRITAGE DE
TANTE CARO**

Un drame autour d'un héritage.
180 pages.

madeleine secretan

fugue

Pour son quatorzième livre, Madeleine Secretan a choisi de dépeindre une certaine jeunesse. Son roman, dont le cadre se situe à Londres et à Paris, est le reflet de l'actualité. Le franc parler de ces jeunes donne de la saveur à la vie qui leur est propre.

C'est une histoire palpitante, mais c'est aussi une plaidoirie.

FUGUE, un mot à la mode, aujourd'hui... une réalité alarmante, conséquence et aboutissement de beaucoup d'ignorance.

Où sont les véritables raisons ? Pourquoi tous ces problèmes ? De symptômes sous-jacents surgit toujours un mal qu'il faut diagnostiquer, qu'il faut guérir. Mais quel est le remède ? Et y en a-t-il un ?

COLLECTION DE LA PETITE SOURCE